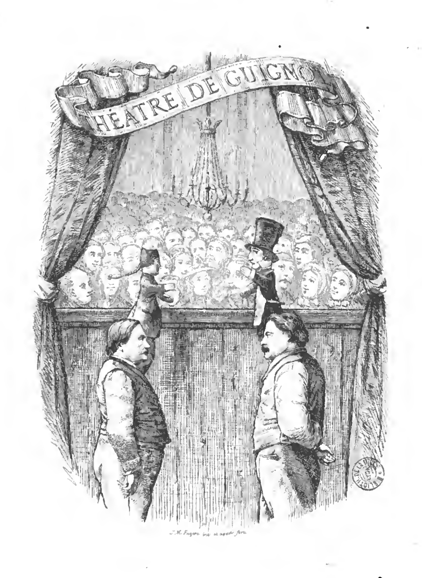






THÉATRE LYONNAIS

DE GUIGNOL


HEATRE DE GUIGNO

THEATRE

LYONNAIS

DE GUIGNOL

Publié pour la première fois, avec une Introduction & des Notes





LYON
N. SCHEURING, EDITEUR

M DCCC LXV







INTRODUCTION



NTRE toutes les formes sous lesquelles l'art dramatique s'est manifesté dans le monde, il n'en est aucune qui ait été plus répandue, plus variée, plus goûtée que les Marionnettes.

Tous les peuples, tous ceux au moins qui ont approché leurs lèvres de la coupe enchantée des beaux-arts, ont eu des marionnettes. On les trouve dans l'antique Egypte, en Grèce & dans le monde romain. Elles sont encore le divertissement le plus ordinaire des races sérieuses de l'Orient. Elles ont

parcouru toute l'Europe moderne, l'Italie, l'Efpagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Scandinavie & les contrées habitées par les peuples flaves. Partout elles fe font établies & ont fait fouche.

Elles ont embraffé tous les genres, la comédie, la tragédie, le drame, l'opéra, le ballet; elles ont tout affronté & ont toujours réuffi. La critique dédaigneufe & févère pour les grands comédiens n'a eu pour elles que des tendreffes.

Elles ont charmé nos pères au moyen-âge & elles nous charment encore. Leur dernier hiftorien en France, M. Ch. Magnin, commence & termine fon livre (1) *par une double énumération des hommes illuftres qui fe font occupés d'elles, & fes liftes font loin d'être complètes. Aux grands noms de Platon, Ariftote, Horace, Marc-Aurèle, Shakefpeare, Cervantes, Euler, Molière, qu'il cite avec beaucoup d'autres, on en pourrait ajouter beaucoup encore parmi les anciens & les modernes.*

Elles n'ont point obtenu de ces grands perfonnages une admiration froide & ftérile. Plus d'un artifte éminent, plus d'un homme grave leur a prêté fon bras & fa voix. Des écrivains d'un grand renom, Lefage, Voltaire, Fielding, Byron, Goethe, ont écrit des comédies à leur ufage, & Haydn, dans tout

(1) *Hiftoire des Marionnettes en Europe, depuis l'antiquité jufqu'à nos jours;* par Ch. Magnin. Paris, Lévy, 1852, gr. in-8°. — C'eft un livre qui a de grandes prétentions & qui laiffe beaucoup à défirer.

l'éclat & la maturité de ſon talent, a compoſé pour elles cinq partitions.

La faveur qu'elles ont toujours conſervée, au moins auprès de certains eſprits d'élite, s'eſt encore accrue dans ces dernières années. Un roman moderne (1) les a célébrées avec un ſentiment profond & vrai de leur poéſie. Les théâtres de marionnettes ſe ſont multipliés non-ſeulement en public, mais dans les ſalons; &, parmi ceux de cette dernière catégorie, il en eſt d'auſſi recherchés que nos grandes ſcènes.

Dire les cauſes de cette vitalité toujours nouvelle des marionnettes n'eſt point dans notre deſſein. Nous n'avons voulu que conſtater le fait, à l'honneur de l'un de ces petits perſonnages qui, après avoir fait ſon apparition première à Lyon, eſt devenu pour toute la France le type de la marionnette, ou tout au moins d'une eſpèce particulière de marionnettes. Nous ne devons nous occuper ici que de GUIGNOL.

Il eſt inutile de faire remarquer que, partout où s'établit cette Thalie populaire des comédiens de bois ou de carton, entre les perſonnages auxquels elle donne la vie, il ne tarde pas à s'en élever un qui domine tous les autres. Type des paſſions & des idées de ſon temps, type quelquefois des idées

(1) *L'Homme de neige*, par Georges Sand.

& des mœurs d'un passé qu'on ne voit pas s'effacer sans regret, cet enfant de la Muse réunit toutes les sympathies du public, & il n'y a jamais de bonne pièce quand il n'y paraît pas. Il passe par tous les états, par toutes les conditions de la vie; il se trouve mêlé aux actions les plus diverses. Les merveilles de la mythologie & de la féerie, les faits héroïques de l'histoire des peuples anciens & modernes, les compositions romanesques & les scènes vulgaires de la vie commune l'admettent également. Il se joue des anachronismes, conserve imperturbablement son individualité au travers de toutes les couleurs locales, & résume en lui seul ce mélange de réalisme & de fantaisie qui fait un des charmes de ce spectacle. C'est le représentant de l'humanité, en ce qu'elle a d'absolu, dans les diversités de temps & de lieux. C'est l'homme comme on le voit, ou comme on croit l'avoir vu, ou comme on voudrait le voir.

Chaque peuple a varié ce type suivant ses goûts, & lui a donné un nom. En Italie, Naples a fort popularisé son Pulcinella; mais chaque ville y a aussi son personnage d'affection plus connu encore & plus fêté que le Napolitain. L'Angleterre a Punch, la Hollande Jan Klaassen, l'Autriche Casperle. Polichinelle, importé d'Italie à Paris par les Brioché, a longtemps régné en France; il est aujourd'hui détrôné par Guignol. Presque tous les théâtres de marionnettes s'appellent maintenant en France des théâtres de Guignol. Ce nom

eſt même devenu l'appellation générique de toutes les figurines qui, ſemblables aux Puppi *& aux* Pupazzi *d'Italie, ſont mues ſimplement par la main de l'artiſte cachée ſous leurs vêtements, ſans addition de fils ou de reſſorts, eſpèce de marionnettes qui, ſoit dit en paſſant, par l'étrangeté & la vivacité de ſes geſtes, a plus de force comique & ouvre un champ plus vaſte à l'imagination que les mécaniques plus ſavantes.*

Quelle eſt donc l'origine de ce Guignol qui règne aujourd'hui en maître ſur ce petit peuple de comédiens? C'eſt de Lyon, cela eſt bien certain, que Guignol a pris ſon vol vers Paris & ſur toute la France: mais comment & quand s'eſt-il manifeſté à Lyon? y eſt-il né? y eſt-il arrivé d'ailleurs? qui lui a donné ſon nom?

J'ai longtemps cru, & je ne ſuis pas encore bien perſuadé du contraire, que Guignol, comme la plupart de ſes camarades de bois, avait une origine italienne. Que les marionnettes, dans leur forme actuelle, ſoient venues d'Italie en France, cela n'eſt pas douteux. Polichinelle, Arlequin, Pierrot (Pedrolino), *ſont Italiens. Le langage ſpécial de la profeſſion eſt italien* (1). *Les premiers joueurs de marionnettes dont on ait gardé le ſouvenir à Paris, les Brioché, avaient pour véritable nom* Briocci, *& étaient Italiens ſuivant toute appa-*

(1) Le Caſtelet, il *Caſtelletto*, pour déſigner la baraque dans laquelle on joue. — *A guſto*, pour indiquer les ſcènes laiſſées à l'improviſation. — &c.

rence. D'autre part, on ſait quels ont été dans les derniers ſiècles les rapports de Lyon avec l'Italie. Au XVIe ſiècle, on lui reprochait d'être une ville preſque tout italienne (1). *Les Piémontais, les Lombards, les Florentins, les Lucquois, y étaient très-nombreux dans la banque, dans la joaillerie, dans l'imprimerie, dans pluſieurs profeſſions manuelles. Etienne Turquetti & Barthélemy Naris, qui ſont conſidérés comme les véritables introducteurs à Lyon de l'induſtrie de la ſoie au XVIe ſiècle, étaient Piémontais.* Le Chaſſe Ennuy, *recueil d'anecdotes & de bons mots, publié par Louis Garon dans la première moitié du XVIIe ſiècle* (2), *met en ſcène pluſieurs Italiens habitant Lyon, & c'eſt à eux qu'il attribue les plus plaiſantes facéties. Or, il y a en Lombardie une petite*

(1) « Combien ne s'en faut-il que « la ville de Lyon ne ſoit colonie ita- « lienne : car, outre ce que bonne « partie des habitants ſont italiens, « les autres du pays ſe conforment « peu à peu à leurs mœurs, façon de « faire, manière de vivre & langage. « Et à grand peine trouverez-vous « dans icelle ville un notable artiſan « qui ne s'adonne à parler le *meſſe-* « *reſque :* parce que ces Meſſires ont « cela qu'ils ne font bon viſage & « n'oyent volontiers ſinon ceux qui « gazouillent avec leur ramage, taſ- « chant par ce moyen d'acquérir « vogue & crédit à eux & à leur lan- « gage. » Extrait d'un *Diſcours contre Nic. Machiavel,* par Innocent Gentillet, célèbre juriſconſulte de Vienne en Dauphiné, publié, en 1571, en latin, & traduit en français, à Genève, en 1576. — Voy. les Notes & Documents ſur Lyon, de M. *Péricaud,* année 1571.

(2) *Le Chaſſe Ennui ou l'honneſte Entretien des bonnes compagnies,* par Louis Garon. — Lyon, Cl. Larjot, t. I, 1628, t. II, 1631. — Et Paris, Cl. Griſet, 1633, in-12. — V. les anecdotes relatives à Cauſſarara, Bernardin de Piſtoie, &c.

ville nommée Chignolo ; *& je me ſuis ſouvent demandé s'il n'avait pas exiſté jadis à Lyon un artiſan, un ouvrier en ſoie peut-être, originaire de cette ville lombarde, qui ſe ſerait rendu célèbre par ſon caractère, par ſa gaité, par ſes ſaillies, & qu'on aurait nommé ordinairement du nom de ſon pays, comme il eſt d'uſage en France & en Italie, où les ouvriers s'appellent ſouvent entre eux Pariſien, Bourguignon, Piémontais, au lieu d'employer le nom de famille* (1). *Ce qui me rendait cette conjecture plus probable encore, c'eſt que dans les anciennes pièces de ſon répertoire, les camarades de notre héros, tout en l'appelant* Guignol, *ce qui eſt conforme à la prononciation italienne de* Chignolo, *l'appellent ſouvent auſſi* Chignol, *ce qui eſt conforme à l'apparence écrite du même mot pour un Français.*

Toutefois, ce n'eſt là qu'une conjecture. Je viens d'en expoſer les motifs; je dois ajouter qu'elle eſt contredite par les traditions actuelles des interprètes les plus autoriſés de Guignol. Il faut maintenant faire connaitre ces traditions.

On n'a pas ſouvenir de l'exiſtence de Guignol à Lyon avant les dernières années du XVIIIe *ſiècle. C'eſt un Lyonnais, Laurent Mourguet, dont je parlerai plus amplement tout à*

(1) Beaucoup d'artiſtes ſont célèbres en Italie, ſous le nom de leur ville natale ou de la ville dans laquelle ils ont le plus travaillé, tandis que leur nom de famille eſt à peu près inconnu. — Ainſi, l'architecte *Vignola*, dont le nom était Giacomo Barozzi ; les peintres *Correge*, Antonio Allegri ; *Caravagio*, Polidoro Caldara ; *Saſſoferrato*, Giov. Battiſta Salvi ; etc.

l'heure, qui lui a donné toute ſa célébrité. Mourguet, lorſqu'il avait monté ſon premier théâtre, avait, comme ſes confrères d'alors, pris pour perſonnage principal, pour protagoniſta, *comme on dit en Italie, l'éternel Polichinelle. Mais Mourguet, qui était un homme de beaucoup d'eſprit & de gaité, avait pour voiſin, dans le quartier Saint-Paul, un canut de la vieille roche, auſſi gai, auſſi ſpirituel que lui, qui était devenu ſon confident & ſon Egerie. Il ne lançait jamais une pochade ſans en avoir fait l'eſſai ſur ce cenſeur, & comme le compagnon était non-ſeulement un fin connaiſſeur, mais encore un eſprit fécond en matière de facéties, Mourguet rapportait toujours de ces communications un bon conſeil & quelque trait nouveau, qui n'était pas le moins original de la pièce. Quand le vieux canut avait bien ri, & qu'il donnait ſa pleine approbation, il avait coutume de dire : «* C'eſt guignolant! *» ce qui, en ſon langage, dans lequel il était ſouvent créateur, ſignifiait : C'eſt très-drôle, c'eſt très-amuſant! C'eſt à ce mot ſuprème que Mourguet reconnaiſſait ſon ſuccès, &, quand le jugement avait été ainſi formulé, il portait ſans crainte ſon œuvre devant le public.*

*Or, Mourguet, dans les pièces qu'il repréſentait à Lyon, avait été amené par la force des choſes à introduire ſouvent un ouvrier en ſoie. Pour faire parler ce perſonnage, il était impoſſible que les idées, les facéties, l'accent de ſon vieil ami ne lui vinſſent pas ſans ceſſe à l'eſprit & à la bouche. Le «*C'eſt

guignolant » *ſe reproduiſait plus d'une fois & était fort goûté. Un type auſſi lyonnais & auſſi gai devait bientôt avoir toute la faveur à une époque où les traditions locales étaient encore ſi vivaces.* GUIGNOL, *c'eſt le public lui-même qui lui donna ce nom, devint bientôt pour Lyon le perſonnage indiſpenſable de cette littérature, celui qu'on veut revoir toujours & partout à travers les transformations du drame. Polichinelle, jadis ſon ſupérieur, fut tout à fait délaiſſé & devint une ſorte de régiſſeur qui annonçait la pièce, mais qui n'en était plus le héros. Il n'a pas même conſervé cet emploi ſubalterne & a tout à fait diſparu d'une ſcène où il avait ceſſé de régner.*

Depuis ce temps, Mourguet a développé ce type de Guignol dans une longue ſérie de pièces, en lui conſervant toujours ſon coſtume, celui des ouvriers lyonnais de la fin du ſiècle dernier, ſon accent qui eſt auſſi lyonnais de la même époque, ſa bonne humeur & ſon originalité d'eſprit. Le caractère de ce perſonnage eſt celui d'un homme du peuple : bon cœur, aſſez enclin à la bamboche, n'ayant pas trop de ſcrupules, mais toujours prêt à rendre ſervice aux amis; ignorant, mais fin & de bon ſens; qui ne s'étonne pas facilement; qu'on dupe ſans beaucoup d'efforts en flattant ſes penchants, mais qui parvient preſque toujours à ſe tirer d'affaire.

La carrière dramatique de Mourguet a été longue. Le premier théâtre permanent où il ſe ſoit montré parait être

celui qu'il ouvrit dans la rue Noire, qu'il vendit ensuite à un M. Verset & qui a été longtemps une des Crèches [1] *les plus appréciées de Lyon. Il joua ensuite dans la rue des Prêtres, dans la rue Juiverie, aux Brotteaux dans la Grande-Allée* [2], *près du lieu où l'on a vu plus tard le Café du Grand-Orient, & enfin, un peu plus loin, au Jardin Chinois. Il avait là pour aide & pour compagnon une autre célébrité des rues de Lyon, le père Thomas, dont le nom véritable était Ladray & dont le portrait se trouve avec quelques indications dans le* Lyon vu de Fourvières [3]. *Il transporta ensuite son théâtre dans différentes villes des départements voisins & fixa enfin son dernier établissement à Vienne, en Dauphiné, où il mourut en* 1844, *à l'âge de* 99 *ans, encore entouré de ses chères marionnettes.*

Il avait toujours eu l'amour de son art; il l'avait inspiré aux siens, & l'inspiration est restée dans sa postérité.

Son fils Jacques Mourguet a longtemps fait, à l'aide de

(1) Les *Crèches* sont, à Lyon, des spectacles de marionnettes qui commencent ordinairement par la représentation de quelques scènes du Nouveau Testament, & notamment de l'étable de Bethléem. C'est un reste de nos anciens mystères. Le père & la mère Coquard, qui parlent le langage lyonnais, y figurent indispensablement parmi les adorateurs de l'enfant Jésus, y chantent un couplet connu de tous les Lyonnais, dans lequel il est question de nos brouillards, & y adressent aux jeunes spectateurs une éloquente exhortation à se bien conduire, afin que leurs parents les ramènent à la crèche.

(2) Aujourd'hui le cours Morand.

(3) *Lyon vu de Fourvières.*— Lyon, Boitel, 1833, in-8°, p. 48.

Guignol, la fortune du Café du Caveau ſur la place des Céleſtins, à Lyon. Il a auſſi joué à Grenoble & à Marſeille. Il a eu un fils qui a porté en Algérie notre marionnette lyonnaiſe.

Laurent Mourguet avait auſſi une fille, Roſalie, qu'il avait mariée à un autre impreſario, Louis Joſſerand, très-habile comme lui dans l'art des marionnettes. Joſſerand a eu quelque célébrité à Paris, ſur le boulevard du Temple. Il jouait au Théâtre des Pantagoniens *du ſieur Maffay* (1), *& il a apporté aux ombres chinoiſes de notables perfectionnements. De ſon mariage avec Roſalie Mourguet, ſont nés deux fils, Louis & Laurent, qui ſont reſtés fidèles aux traditions & à l'art de leurs pères.*

Louis, après avoir joué avec ſon frère, tient ſeul un des caſtelets de Lyon.

Laurent a épouſé la fille de Victor-Napoléon Vuillerme-Dunand, aujourd'hui le plus complet, le plus original, le plus fidèle interprète de Guignol; & il a ſu donner lui-même au perſonnage de Gnafron, *le joyeux compagnon de notre héros, une popularité preſque égale à l'illuſtration de celui-ci. C'eſt par ces deux artiſtes, le beau-père & le gendre, que notre marionnette, un peu délaiſſée pendant quelques années, a retrouvé les beaux jours du père Mourguet & étendu ſa*

(1) V. *Hiſtoire des Marionnettes*, de Ch. Magnin, p. 174.

réputation bien au-delà des limites de notre province. Qui n'a entendu au café Condamin de la rue Port-du-Temple (1) *Guignol aux mains de Vuillerme, & Gnafron aux mains de Josserand dans* le Déménagement, *dans* un Dentiste, *dans* les Frères Coq, *n'a qu'une idée incomplète de la verve, de la gaité, de l'esprit qui se dépensent avec une intarissable prodigalité dans nos divertissements populaires.*

Ces dignes successeurs de Mourguet ont beaucoup augmenté & augmentent chaque jour le répertoire du fondateur. Ce répertoire est fort étendu & se compose d'éléments très-divers.

Il comprend d'abord, comme cela a toujours été en usage parmi les marionnettes, plusieurs parodies ou imitations de pièces jouées sur d'autres théâtres. Les parodies proprement dites, qui ont été très en faveur chez les marionnettes de Paris au siècle dernier (2), *sont rares dans le répertoire lyonnais; mais il y existe un certain nombre d'imitations & de transformations de comédies anciennes ou de vaudevilles plus modernes. Elles présentent en général un intérêt médiocre: quelques-unes cependant ont retrouvé, en passant d'une scène à l'autre, une véritable originalité, & pourraient être conservées.*

D'autres ont été empruntées au théâtre de la Foire, aux ré-

(1) Jadis rue Ecorchebœuf.

(2) V. l'*Histoire des Marionnettes*, de Ch. Magnin, p. 156 & suiv.

pertoires des marionnettes de Paris, à ceux d'Italie & d'Allemagne. Je lis dans le livre de Ch. Magnin [1] *qu'au commencement de ce siècle on jouait en Allemagne, avec un succès de vogue, un drame romanesque de Geisselbrecht, qui portait le titre bizarre de* la Princesse à la hure de porc. *Or, il y a au répertoire lyonnais une féerie intitulée,* la Tête de Cochon *ou* la Fée aux Fleurs, *dont le canevas est très-probablement le même. A certaines indications de lieux & de choses, on reconnaît aussi dans plusieurs autres pièces une origine étrangère. Toute cette catégorie est riche en pièces amusantes, & il serait intéressant de comparer les manuscrits de nos imprésari avec les publications de cette nature qui ont été faites dans ces dernières années en Allemagne.*

Mais la partie de ce répertoire, incomparablement la plus précieuse pour nous, se compose des pièces vraiment lyonnaises, de celles qui appartiennent en propre à Laurent Mourguet & à ses successeurs. Il n'était pas rare jadis de rencontrer en France, comme on le voit encore en Italie, des artisans qui avaient reçu une véritable éducation littéraire & qui conservaient le goût des lettres au milieu de leurs occupations manuelles. C'est sans doute une telle éducation qu'avait reçue Mourguet. Suivant les traditions de la famille, il composait ses pièces lui-même, sans autre collaboration que celle du vieil

(1) *Histoire des Marionnettes*, p. 313.

ami auquel il communiquait ſes canevas. Il empruntait ſouvent à quelque ouvrage déjà connu l'idée principale de ſon œuvre, mais ce n'était là qu'un thème ſur lequel il tiſſait une action originale. Les pièces les plus populaires, celles qui ont encore aujourd'hui le plus de ſuccès, viennent de lui, &, à travers les nombreuſes transformations qu'elles ont ſubies, elles gardent un cachet qui les rend très-reconnaiſſables.

C'eſt cette portion originale de la comédie guignoleſque que nous voudrions ſauver de l'oubli, en en publiant quelques échantillons, comme l'ont fait nos voiſins pour leurs marionnettes nationales. Ces petites productions, encore ſi goûtées aujourd'hui, ſont cependant menacées d'une diſparition prochaine. Mourguet avait-il écrit ſes pièces? On l'ignore, & il n'eſt point reſté de manuſcrits qui puiſſent lui être certainement attribués. Les théâtres de Guignol n'ont commencé à avoir de manuſcrits proprement dits qu'au jour où l'adminiſtration municipale a exigé que les pièces lui fuſſent ſoumiſes avant la repréſentation. Ces manuſcrits eux-mêmes ne contiennent que de ſimples canevas. Le répertoire de toutes les marionnettes du monde appartient au genre que les Italiens nomment Commedia dell'arte. *Appelée à égayer le ſalon & la rue, la Muſe légère qui préſide aux* burattini *de toute eſpèce, ne peut leur tracer à l'avance qu'une voie large dans laquelle chaque récitateur aura, ſuivant le temps & le lieu, la plus grande liberté de mouvement. L'écriture ne conſerve jamais de ſes*

œuvres que le deſſin général, avec une petite partie des facéties retenues par la tradition. La mémoire de l'artiſte eſt chargée de les compléter, & ſon imagination ne manque pas d'improviſer fréquemment des ornements nouveaux. Il n'en eſt pas autrement du répertoire de Guignol. Et encore les canevas de ce théâtre qui exiſtent dans le domaine public ſe modifient-ils inceſſamment. Mourguet ne conſervait pas ſes pièces en propriétaire jaloux ; il lui importait peu qu'un autre les jouât ; il était bien ſûr que perſonne ne les jouerait avec ſa verve & ſon inimitable accent. Auſſi, même de ſon vivant, étaient-elles jouées par d'autres artiſtes à qui il les avait communiquées ou qui lui avaient ſervi d'aides. Ses enfants & petits-enfants les ont jouées, ſans s'en diſputer la propriété, & d'après les traditions de la famille, chacun d'eux y mettant d'ailleurs ſon cachet. L'œuvre primitive a ainſi forcément ſubi des additions, des retranchements, des modifications ſans nombre, & elle a reçu l'empreinte d'époques très-différentes, ce qui, à la vérité, convient pleinement à ce genre dramatique où l'anachroniſme égare doucement l'eſprit du ſpectateur dans les domaines de la fantaiſie.

A ce travail des marionnettiſtes de profeſſion eſt venu ſe joindre celui des amateurs. A Lyon comme à Paris, comme en Italie, les marionnettes de ſociété ont voulu vivre & ont vécu à côté des marionnettes de la rue & du café. Ce divertiſſement a le privilége d'appeler à lui tous les arts. Le peintre,

le sculpteur, le musicien, l'improvisateur y trouvent leur plaisir & leur succès. Aussi plus d'une réunion d'artistes, plus d'un salon a eu son théâtre Guignol; & là encore ce sont les pièces de Mourguet qui ont été les plus fêtées. Mais là aussi, & il n'est pas besoin de dire pourquoi, elles ont subi d'innombrables modifications. Des additions parfois fort heureuses, des retranchements heureux aussi ont été motivés ou même nécessités par le milieu dans lequel on récitait. Au travers de tout cela, il nous a fallu choisir & les pièces & les leçons qui se prêtaient le mieux à une publication.

Parmi les pièces, nous avons élagué celles qui ne sont que l'adaptation pure & simple au théâtre Guignol d'ouvrages tirés d'un autre répertoire. Dans celles appartenant en propre aux marionnettes, nous nous sommes abstenu de reproduire les féeries, comme trop compliquées de machines pour être représentées dans les salons & comme moins jolies en général que les petites comédies.

Quant aux textes, nous avons dû nous préoccuper de la diversité du public auquel s'adresse une publication semblable. M. Vuillerme a mis ses manuscrits à la disposition de l'éditeur d'un théâtre qui lui a valu de si brillants succès. Nous avons consulté aussi ceux d'un salon très-lyonnais où la comédie guignolesque était, il y a quelques années, en grande faveur. La combinaison de ces documents a donné les textes qui sont aujourd'hui publiés. Sans sortir des bornes d'un ca-

nevas proprement dit, on a tâché d'y indiquer quelques-unes des facéties qui font encore rire aujourd'hui nos enfants, après avoir bien égayé leurs grands-pères.

Notre dessein principal a été de conserver des souvenirs lyonnais, de ne pas laisser périr, sans qu'il en reste quelque trace, un genre de littérature populaire qui, bien modeste en apparence, a exercé & peut exercer encore une bonne influence. Castigat ridendo mores, *disait-on jadis de la grande comédie. Je ne sais pas bien ce que la comédie corrigeait à Athènes & à Rome; je ne sais pas ce qu'elle corrige & ce qu'elle a la prétention de corriger aujourd'hui. Ce que je sais, c'est que j'aurais pour l'éducation du peuple encore plus de confiance à Guignol qu'à la plupart de nos grands auteurs dramatiques du jour.*

Il nous reste à rassurer nos lecteurs sur un point délicat. Le sel de la vieille Gaule abonde, & en excellente qualité, dans les pièces de Mourguet. Mais il le prodiguait trop parfois, &, pour employer l'expression d'un fantaisiste moderne, il lui arrivait de renverser la salière. Cela lui arrivait rarement quand il représentait devant le peuple qui, à Lyon, est assez susceptible en pareille matière; mais il recherchait plus souvent cette sorte de succès quand il avait pour spectateurs des lettrés, des hommes de professions libérales, beaucoup moins difficiles sur ce point, au moins au commencement de notre siècle. La mémoire des amateurs a retenu quelques traits de

cette eſpèce. Il faut rendre cette juſtice à Mourguet, d'abord qu'il en faiſait uſage diſcrètement, &, de plus, qu'il ſavait les aiguiſer d'une façon particulièrement fine, en leur ôtant toute groſſièreté apparente. Nonobſtant toutes ces qualités, il n'y a aucune bonne raiſon pour les conſerver, & nous n'en avons conſervé aucun.



THÉATRE LYONNAIS

DE GUIGNOL

LES COUVERTS VOLÉS

PIÈCE EN DEUX ACTES

PERSONNAGES :

CASSANDRE, *riche proprietaire.*

GUIGNOL, *son domestique.*

SCAPIN, *ancien valet* (mauvais drôle).

LE BAILLI.

LE BRIGADIER.

UN GENDARME.

LE GÉNIE DU BIEN.



LES COUVERTS VOLÉS

PIÈCE EN DEUX ACTES



ACTE PREMIER.

Un village : fur l'un des côtés, l'entrée du château de M. Caffandre.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSANDRE, fortant de fon château.

JE fuis dans un embarras mortel. Je donne aujourd'hui, pour l'anniverfaire de ma naiffance, un dîner de quarante couverts. J'ai invité toute la haute bourgeoifie des environs, & voici que mon cuifinier eft malade depuis hier... impoffible à

lui de fe mettre à fes fourneaux... Je ne vois qu'un moyen de me tirer d'affaire, c'eft de prier mon ami Orgon, de me prêter fon chef pour aujourd'hui; il ne doit pas être occupé puifque Orgon dîne chez moi. Je m'en vais y envoyer de fuite mon domeftique Guignol. (*Il appelle.*) Guignol! Guignol!

GUIGNOL, de l'intérieur.

Borgeois!

CASSANDRE.

Viens ici, viens vite.

GUIGNOL, de même.

J'y vas, borgeois. Je choifis la falade; j'y fors les petites limaces.

CASSANDRE.

Arrive donc, lambin.

SCÈNE II.

CASSANDRE, GUIGNOL.

GUIGNOL, entrant.

Me v'là, borgeois.

CASSANDRE.

Je t'ai dit plufieurs fois de ne pas m'appeler comme cela : borgeois!. . c'eft d'un commun qui ne convient pas à une maifon comme la mienne. Appelle-moi: Monfieur... Oui, Monfieur! Non, Monfieur!.. Je veux faire de toi un domeftique comme il faut; mais j'ai bien de la peine. Fais au moins attention à ce que je te dis.

GUIGNOL.

Oui, borgeois... (*fe reprenant*), oui, M'fieu.

CASSANDRE.

Tu ſais que j'ai aujourd'hui un dîner de quarante couverts & que Laridon eſt malade.

GUIGNOL.

Oui... Ah! je vous vois venir; vous voulez que je le remplace... c'eſt moi qui va tourner la broche.

CASSANDRE.

Toi! ce ſerait joli. Tu es bon à faire la cuiſine aux bêtes.

GUIGNOL.

Ah!... je vous ai bien fait l'autre jour une bonne ſoupe mitonnée.

CASSANDRE.

Une ſoupe, & un dîner de quarante couverts, c'eſt différent!... Tu connais bien mon ami Orgon?

GUIGNOL.

Monsieur Ogron?

CASSANDRE.

Orgon.

GUIGNOL.

Oui, oui, je le connais! un gros pâté qui a un petit nez!

CASSANDRE.

Tu vas aller chez lui, & tu le prieras de me prêter ſon cuiſinier pour mon dîner d'aujourd'hui.

GUIGNOL.

Faudra-t-il l'apporter?

CASSANDRE.

Je préſume qu'il aura bien l'eſprit de marcher tout ſeul

GUIGNOL.

Ah! c'eſt que l'autre jour vous m'avez envoyé chercher une cuiſinière qui était en ferblanc, j'ai cru que c'était de même.

CASSANDRE.

Tu es bien bouché, mon pauvre Guignol. Ce que je t'ai envoyé chercher l'autre jour, c'eſt un inſtrument de cuiſine. Aujourd'hui il s'agit de François, le cuiſinier d'Orgon... Puis, comme je veux ſimplifier l'ouvrage de la maiſon, il me faudra prendre quelques plats tout faits. Tu ſais bien le pâtiſſier qui eſt ſur la grande place, à droite. (*Il fait un geſte de la main droite.*)

GUIGNOL, qui eſt en face de lui, fait un geſte du même côté avec la main gauche.

A droite!... Non, à gauche!

CASSANDRE, répétition du geste.

Mais non, à droite.

GUIGNOL, idem.

Mais, borgeois, c'eſt à gauche. — Voilà bien ma main gauche? c'eſt de ce côté.

CASSANDRE, le faifant tourner & lui prenant la main droite.

Tourne-toi. C'eft de ce côté, n'eft-ce pas? Eh bien, c'eft à droite.

GUIGNOL.

Ah, oui, à droite. (*Se retournant.*) Mais à préfent c'eft à gauche.

CASSANDRE.

Enfin, chez le pâtiffier de la grande place... Tu le connais?

GUIGNOL.

Oui, borgeois... Oui, m'fieu.

CASSANDRE.

Tu lui diras de m'apporter pour cinq heures précifes, tout ce que je vais te détailler... Fais bien attention.... 1° Un gâteau de Savoie.

GUIGNOL.

Il fait donc des gâteaux avec fa voix, le pâtiffier!.. je croyais qu'il les faifait avec de la pâte.

CASSANDRE.

Tu es bête!... un gâteau de la Savoie.

GUIGNOL.

Mais, borgeois, il n'y a plus de Savoie à préfent: ils font greffés, les Savoyards.

CASSANDRE.

Qu'importe! c'eft un nom qu'on donne à une efpèce

de gâteau; il ſaura ce que cela veut dire. — 2° Un pâté de Chartres.

GUIGNOL.

Un pâté de chatte!... Oh! je ne pourrai pas manger de chat; j'aime trop les petits mirons.

CASSANDRE.

Ce n'eſt pas de chatte, c'eſt de Chartres : c'eſt le nom d'une ville de France. Tu lui demanderas un grand pâté avec une cheminée.

GUIGNOL.

Faudra ben qui ſoye grand pour qu'il y mette une cheminée... faudra qui ſoye grand comme une maiſon.

CASSANDRE.

La cheminée, c'eſt cette carte qu'on met au milieu du pâté.

GUIGNOL.

Une cheminée de carte! elle prendra feu tout de ſuite.

CASSANDRE.

3° Des œufs à la neige... chauds.

GUIGNOL.

Allons, bon! v'là le borgeois qui perd la boule... je vas chercher un fiacre pour lui faire monter le Chemin-Neuf(1).

(1) C'eſt-à-dire pour le conduire à l'Antiquaille, à l'hoſpice des aliénés.

CASSANDRE.

Qu'eſt-ce que tu dis?

GUIGNOL.

Vous n'y penſez pas, borgeois! vous dites des œufs à la neige chauds. Si y fait chauffer la neige, elle fondra, & vous n'aurez plus que du bullion.

CASSANDRE.

Mais ce n'eſt pas de la neige véritable.... des œufs à la neige ſont des œufs que l'on bat... (*il fait le geſte de battre des œufs*) juſqu'à ce qu'ils reſſemblent à de la neige.

GUIGNOL.

Ah!

CASSANDRE.

4° Des biſcuits de Reims.

GUIGNOL.

Des biſcuits qui aient été à la plate (1)?

CASSANDRE.

Mais non; Reims, c'eſt encore le nom d'une ville de France.

GUIGNOL.

Une ville où on ſe fiche des rincées.

CASSANDRE.

Tu lui demanderas: 5° quatre mendiants.

(1) *Plate;* bateau à laver.

GUIGNOL.

Si vous vouliez quatre mendiants, fallait donc le dire ce matin ; n'y aurait pas eu befoin d'aller chez le pâtiffier... y en a plus de vingt qui ont figrolé (1) la fonnette.

CASSANDRE.

On appelle quatre mendiants : les noix, les noifettes, les amandes, les raifins fecs. On les appelle mendiants, parce que cela demande à boire.

GUIGNOL.

Ah ! ben, moi, je ferais ben un bon mendiant, parce que je demande fouvent auffi à boire.

CASSANDRE.

Enfin, tu lui commanderas : 6° huit douzaines de pâtifferies afforties... mais des pâtifferies cuites du jour.

GUIGNOL.

Si elles ont été cuites de nuit, vous n'en voulez pas.

CASSANDRE.

Ce n'eft pas cela que je veux dire... des pâtifferies fraîches, qui n'aient pas été dans fa montre.

GUIGNOL.

Faudrait ben qu'elle foye grande fa montre, pour qu'il y mette fes pâtifferies dedans.

CASSANDRE.

Mais, ignorant, tu ne fais donc pas ce que c'eft que la montre d'un pâtiffier?

(1) *Sigroler;* agiter, ébranler.

GUIGNOL.

La montre d'un pâtiffier, c'est comme celle d'un perruquier... c'eft ce que vous mettez dans votre gouffet & qui fait tic toc, tic toc.

CASSANDRE.

On appelle cela une montre en effet; mais on appelle auffi une montre l'endroit où les pâtiffiers expofent leur marchandife. Tu fais bien quand tu paffes dans la rue Saint-Dominique, quand tu regardes toutes les gourmandifes derrière une vitre? c'eft çà une montre.

GUIGNOL.

C'eft une montre qu'on ne met pas dans fon gouffet, mais dans fa corniole (1).

CASSANDRE.

Tu lui demanderas tout cela pour 40 perfonnes.

GUIGNOL, à part.

Je demanderai pour cinquante; y m'en reftera davantage.

CASSANDRE.

Te fouviendras-tu bien de tout?

GUIGNOL.

Oui, oui.

CASSANDRE.

Allons, répète un peu ta leçon.

(1) Dans fon gofier.

GUIGNOL.

Ma leçon ! ... yz, a, za ; yz, é, zé ; yz, i, zi....

CASSANDRE.

Qu'eſt-ce que tu dis là ?

GUIGNOL.

Je dis la leçon que vous m'avez fait apprendre ce matin.

CASSANDRE.

Ce n'eſt pas cela... répète-moi ce que je viens de te dire, ce que tu dois demander au pâtiſſier.

GUIGNOL.

Ah ! tout de ſuite !... un gâteau de Savoyard annexé, avec une cheminée... des œufs de chatte dans de la neige.

CASSANDRE.

Mais non, mais non ! ... (*Guignol répète ainſi ridiculement pluſieurs des objets commandés par Caſſandre & eſt repris par lui*) (1). Tiens, vois-tu, j'y renonce ; tu es incorrigible. Je te donnerai cela par écrit... Le plus preſſé eſt d'aller demander à Orgon ſon cuiſinier.

GUIGNOL.

J'y vais.... Mais, dites donc, not' maître, prêtez-moi cent ſous, s'il vous plaît.

(1) Cette énumération du menu de M. Caſſandre eſt une de ces ſcènes *ad libitum* qu'on peut prolonger & varier indéfiniment. Les quolibets ci-deſſus ne sont cités que comme exemples parmi ceux que Guignol improviſe à chaque repréſentation, ſuivant le temps & le lieu.

CASSANDRE.

Pourquoi ?

GUIGNOL.

C'eſt que je dois quatre francs dix ſous au marchand de tabac ſur la place ; je n'oſe plus paſſer devant ſans le payer... ça me fait faire un grand détour.

CASSANDRE.

Mais, je t'ai donné vingt francs l'autre jour ſur tes gages.

GUIGNOL.

Je les ai mis à la caiſſe d'épargne. (*A part.*) Seulement ce jour-là le bureau de la caiſſe d'épargne était établi chez le cabaretier.

CASSANDRE.

Je vois avec plaiſir que tu deviens économe. Tiens (*il lui donne de l'argent*), & reviens vite.

GUIGNOL.

Oui, borgeois... oui m'ſieu. (*Il s'en va en répétant :*) Des œufs chauds comme la neige... des pâtiſſeries dans une horloge, &c...

SCÈNE III.

CASSANDRE, ſeul.

Je crois que je finirai par en faire quelque choſe de ce pauvre Guignol.... Mais il y a encore bien à faire....

Allons vite donner mes ordres pour mon dîner; ma maison eft aujourd'hui fort déforganifée. (*Il rentre.*)

SCÈNE IV.

SCAPIN, entrant précipitamment du côté par lequel Guignol eft forti.

Je viens de voir paffer là tout près le pommé Guignol, celui qui fervait avec moi chez M. Mont-d'Or, & dont la dépofition m'a fait condamner il y a cinq ans. Eft-ce qu'il eft placé dans ce village ? .... Ah ! par exemple, celui-là, fi je puis lui jouer un tour, auffi vrai que je m'appelle Scapin, je ne le manquerai pas.... Mais il faut vivre en attendant. Je viens d'apprendre que M. Caffandre cherche un cuifinier pour aujourd'hui... Je ne fuis pas bien fort en cuifine, mais avec de l'efprit... Je vais me préfenter. (*Il fonne.*)

SCÈNE V.

SCAPIN, CASSANDRE.

CASSANDRE, entrant.

Que demandez-vous, Monfieur?

SCAPIN.

C'eft à Monfieur de Caffandre que j'ai l'honneur de parler?

CASSANDRE.

A lui-même. Que puis-je pour vous?

SCAPIN.

On m'a dit, Monfieur, que vous aviez befoin d'un chef & je venais vous offrir mes fervices.

CASSANDRE.

Vous êtes bien inftruit. J'ai en effet aujourd'hui un dîner de quarante couverts, & mon cuifinier eft malade. Vous favez faire la cuifine? Où avez-vous fervi?

SCAPIN.

Je puis préfenter à Monfieur les plus belles références. J'ai travaillé chez M. de Montmorency & chez M. de Talleyrand, & j'ai dirigé quelques dîners au congrès de Vienne en 1815.

CASSANDRE.

Quelle trouvaille!... Vous favez apprêter une fole normande, un plum-poudding anglais?

SCAPIN.

Oh! Monfieur, ce font là des enfantillages. Je vous fervirai une charlotte norwégienne, des écreviffes à la japonnaife, & des artichauts fauce grenouille... Je me recommande à Monfieur pour la cuifine à la broche, dont Monfieur apprécie fans doute l'immenfe fupériorité fur la cuifine au fourneau. Le petit four eft auffi un de mes triomphes.

CASSANDRE.

Oh! c'eft délicieux! Quels gages me demandez-vous?

SCAPIN.

Pour avoir l'honneur de travailler chez Monſieur, je ne lui demanderai que douze cents francs.

CASSANDRE.

C'eſt beaucoup.

SCAPIN.

Oh! Monſieur verra mes talents. Si Monſieur veut d'ailleurs m'employer pour son dîner d'aujourd'hui, je ſuis certain que nous nous arrangerons enſuite.

CASSANDRE.

Comment vous appelez-vous?

SCAPIN.

Brochemar.

CASSANDRE.

(*A part.*) Il eſt vraiment très-bien ce Brochemar, il s'exprime avec beaucoup d'élégance : il doit avoir ſervi dans de grandes maiſons... (*Haut.*) Allons! c'eſt entendu! je vous retiens pour mon dîner, & ſi je ſuis content de vous, je vous engage... Venez, nous n'avons point de temps à perdre, je vais vous inſtaller à vos fourneaux. (*Ils entrent au château.*)

SCÈNE VI.

GUIGNOL, ſeul.

(*A la cantonnade.*) Adieu, Mamſelle Benoîte! au

revoir, Mamſelle Benoîte! Eſt-elle cannante[1], eſt-elle cannante, Mamſelle Benoîte! Elle a deux yeux bleus qui ſont ouverts, qui brillent comme un ver luiſant, & grands comme çà... (*Il montre avec ſes mains la grandeur des yeux de Mlle Benoite.*) Oh! je n'ai jamais vu deux yeux auſſi jolis que ceux-là... Oh ſi, ſi : j'en ai vu un à Brindas, & l'autre à Margnoles... Mais je m'amuſe ici... Le borgeois va me gronder, d'autant plus que je lui amène pas le cuiſinier de M. Orgon; il s'eſt fait une entorſe.

SCÈNE VII.

SCAPIN, GUIGNOL.

SCAPIN, à la cantonnade.

Oui, Monſieur, je vais acheter les épices qui me ſont néceſſaires. Je réponds à Monſieur d'être prêt pour l'heure.

GUIGNOL.

Qu'eſt-ce donc que ce particulier qui ſort de chez le borgeois?... J'ai vu cette tête ſur les épaules de quéqu'un... il marque mal... Je ne me trompe pas;... c'eſt ce nommé Eſcarpin qui était avec moi chez M. Montd'or & qui a marché ſur ſon argenterie... Eſt-ce qu'il vient faire quelque eſcamotage chez le papa Caſſandre?... Ah ben par exemple! Je vais le dégraboler d'ici.

(1) *Cannant, cannante;* agréable.

(*Il le saisit & l'amène vers la bande*). Viens voir ici, beau merle !

SCAPIN, cherchant à l'éviter.

Que voulez-vous ? je ne vous connais pas.

GUIGNOL.

Moi je te connais... je me souviens quand on t'a arrangé comme une bardoire [1]; on t'avait attaché par la patte... Te viens voir par ici s'y a queque chose à soupeser... on t'a donc lâché, vieux?...

SCAPIN.

Je ne sais ce que vous voulez dire. Laissez-moi.

GUIGNOL.

Non, non; te parlais tout à l'heure avec le papa Cassandre... je ne veux pas que tu lui fasses la barbe... je vas l'avertir. (*Il se dirige vers le château.*)

SCAPIN, vivement.

Guignol !

GUIGNOL.

Ah ! ah ! te ne me connais pas, & te sais comme je m'appelle !

SCAPIN.

Guignol, ne me perds pas, je t'en supplie... j'ai été plus malheureux que coupable... tu le sais.

(1) *Bardoire;* hanneton.

GUIGNOL.

Oui ! & ces couverts que t'avais dans ta poche, ils y étaient donc venus tout ſeuls ?

SCAPIN.

Un haſard fatal !

GUIGNOL.

Oui, te les as pris par haſard, & te les as gardés par occaſion.

SCAPIN.

Je t'aſſure que j'ai le plus grand regret de ce qui eſt arrivé, & que j'ai changé complètement de conduite. Garde-moi le ſecret du paſſé, & ne me fais pas perdre la place que je viens d'obtenir chez M. Caſſandre.

GUIGNOL.

(*A part.*) Au fait, il a p't-être changé. Faut avoir pitié du pauvre monde. (*Haut.*) Te me promets que te ne mettras pas la patte ſur les piſtoles du papa Caſſandre ?

SCAPIN.

Je te le jure. Tiens, voilà ma main.

GUIGNOL.

Ah ! non, non, ne me touche pas. Tu as eu la fièvre de *rapiamus ;* ça ſe prend p't-être ça. Ecoute, je ne dirai rien; mais je te promets que je te ſoignerai, & si je vois

quelque chofe de louche, je te fais flanquer à la porte. (*A part.*) Voilà un gone [1] que je vais lui veiller plus les mains que les pieds.

SCAPIN.

Merci, Guignol. M. Caffandre m'a pris pour cuifinier; je te promets de te bien traiter. (*A part.*) Si je peux te faire pendre!... (*Il fort du côté du village.*)

SCÈNE VIII.

GUIGNOL, CASSANDRE.

GUIGNOL.

J'ai p't-être tort; mais c'eft un pauvre diable tout de même, & ça me ferait de peine de lui empêcher de travailler.

CASSANDRE, entrant.

Eh! bien, Guignol, le cuifinier d'Orgon?

GUIGNOL.

M. Orgon m'a dit qu'il était bien fâché, mais que fon cuifinier avait une entorfe & ne pouvait pas venir.

CASSANDRE.

Allons! ce n'eft qu'un demi-malheur. J'ai trouvé quelqu'un qui fera, je crois, parfaitement mon affaire. (*Scapin traverfe le théâtre dans le fond & rentre au château.*)

(1) *Gone;* garçon, fils: — *un gone;* un particulier, un gaillard.

Tu vas aller maintenant chez le pâtiffier. Voici la commande que j'ai mife par écrit. Tu lui diras d'être chez moi à cinq heures moins un quart. Reviens vite; je te donnerai un bon verre de vin de Bourgogne à ton retour.

GUIGNOL.

Deux, fi vous voulez, not' borgeois. (*Il fort.*)

SCÈNE IX.

CASSANDRE, PUIS SCAPIN.

CASSANDRE.

C'eft le ciel qui m'a envoyé ce cuifinier étranger: fans lui je ne fais comment je me ferais tiré d'affaire.

SCAPIN, entrant.

Monfieur, je fuis défolé de vous laiffer dans l'embarras; mais je vous demande la permiffion de me retirer.

CASSANDRE.

Qu'eft-ce que cela veut dire?

SCAPIN.

Je croyais être entré dans une maifon fûre... je ne veux pas vivre entouré de domeftiques infidèles qui mettent une maifon au pillage.

CASSANDRE.

Expliquez-vous enfin!

SCAPIN.

J'étais allé, comme vous me l'aviez ordonné, dans la chambre de votre domeftique Guignol, pour y prendre des cafferoles de cuivre. Que vois-je en entrant ? D'abord fous fon lit plufieurs bouteilles de vin fin. Cela attire mon attention ; je remarque bientôt le cou d'un dindon qui fortait de la paillaffe... Tout cela c'était peu de chofe; mais en fouillant dans cette paillaffe, j'y trouve douze couverts & une poche en argent.

CASSANDRE.

Savez-vous, Monfieur, que vous portez une accufation terrible contre un ancien & fidèle ferviteur de ma maifon ?

SCAPIN.

Monfieur peut y aller voir lui-même. J'ai laiffé les chofes dans l'état.

CASSANDRE.

J'y vais de ce pas. (*Il fort.*)

SCAPIN, feul.

Guignol, tu me paieras cher ta dépofition d'il y a cinq ans. Mes mefures font bien prifes : & fi tu n'es pas pendu, il n'y aura pas de ma faute.

CASSANDRE, rentrant.

Cela eft malheureufement trop vrai !... Qui l'aurait

jamais cru de Guignol?... Sa ſimplicité même me paraiſſait une garantie de ſa fidélité... A qui ſe fier déſormais? (*A Scapin.*) Retournez à vos fourneaux, Monſieur Brochemar. Je mettrai ordre à cela. Ne vous inquiétez de rien. (*Scapin ſort.*)

SCÈNE X.

CASSANDRE, PUIS GUIGNOL.

(On entend Guignol chanter :)

AIR *du Juif errant.*

Eſt-il rien ſur la terre
Qui ſoye plus cannant
Que de ſiffler un verre
De bon vin de Mornant?
Mais c'eſt encor bien mieux
Quand on en ſiffle deux!

(*Ou tout autre refrain populaire.*)

CASSANDRE.

Il chante, le miſérable! Quelle audace!

GUIGNOL, entrant.

Borgeois, le pâtiſſier ſera là, avec tout ſon bataclan, à quatre heures & demie.

CASSANDRE.

Monſieur Guignol, regardez-moi en face.

GUIGNOL.

Pourquoi faire? Je vous vois ben affez.

CASSANDRE.

Regardez-moi en face.

GUIGNOL.

Allons, je vous arregarde. Hé ben!

CASSANDRE.

Qu'eft-ce que vous voyez quand vous me regardez?

GUIGNOL.

Tiens! Je vois un ben brave homme! (*à part*) un peu melon, par exemple!

CASSANDRE.

Faites-moi la même queftion.

GUIGNOL.

Pourquoi donc?... Nom d'un rat! Y veut me faire pofer, le borgeois!

CASSANDRE.

Faites-moi la même queftion. Demandez-moi ce que je vois quand je vous regarde.

GUIGNOL.

Pardi, vous voyez un bon enfant, un domeftique comme y n'y en a pas beaucoup.

CASSANDRE.

Ce n'eſt pas cela; c'eſt moi qui dois répondre à cette queſtion : Qu'eſt-ce que vous voyez quand vous me regardez?

GUIGNOL.

Qu'eſt-ce que je vois quand vous m'arregardez?... Non... Qu'eſt-ce que vous voyez quand je vous arregarde?... Ah ben! faites comme ſi je l'avais dit.

CASSANDRE.

Monſieur Guignol, je vois devant moi un voleur!

GUIGNOL.

Un voleur! redites-le donc.

CASSANDRE.

Oui; un voleur! un voleur!

GUIGNOL.

Il l'a dit trois fois!.. Vous n'êtes qu'une vieille bugne (1)! vous ne prouverez pas c'te bêtiſe!

CASSANDRE.

Qu'avez-vous dans votre paillaſſe?

(1) *Bugne;* eſpèce de gâteau: — *une vieille bugne;* un vieil imbécile.

GUIGNOL.

Pardi, j'ai de puces, j'ai de punaifes, & quéques cafards.

CASSANDRE.

Ce n'eft pas de cela qu'il s'agit. C'eft de mon vin & de mes couverts d'argent. Je les ai vus & ils y font encore !.. Vous ne répondez rien ?

GUIGNOL.

Ah ! vous n'y voyez pas fi long que votre nez ; il eft trop grand ; il vous gêne.

CASSANDRE.

Allez-y voir !

GUIGNOL.

Tout de fuite. (*Il fort.*)

CASSANDRE, feul.

Le drôle a un aplomb qui me confond... Quel fcélérat! Il cache fous une apparence de bonhomie la nature la plus perverfe... Je ferai pour lui fans pitié.

GUIGNOL, pleurant dans la couliffe.

Ah ! ah ! ah ! Je fuis perdu. (*Rentrant.*) Not' borgeois, ce n'eft pas vrai... bien fûr, ce n'eft pas moi.

CASSANDRE.

Comment expliquez-vous la préfence de ces objets dans votre paillaffe ?

GUIGNOL.

Ce fera une hiftoire comme celle de la pie voleufe. Je crois que c'eft votre chatte qui a apporté tout ça dans ma paillaffe. L'autre jour, elle y a bien apporté quatre petits chats.

CASSANDRE.

Votre excufe eft trop groffière... Monfieur Guignol, j'ai pu fupporter votre bêtife & votre maladreffe ; mais je ne garde pas les voleurs dans ma maifon... les voleurs, je les chaffe... Sortez de chez moi fur-le-champ.

GUIGNOL, pleurant.

Mais, Monfieur...

CASSANDRE.

Je ne me laiffe pas toucher par vos larmes ; elles font feintes... Allez-vous faire pendre ailleurs.

GUIGNOL.

Eh ben, non ; comme je fuis-t-innocent, je ne m'en irai pas, na !.. C'eft trop bête auffi !

CASSANDRE.

Ah ! vous le prenez fur ce ton ; vous m'injuriez !.. Je vais avertir M. le Bailli & la maréchauffée, & nous verrons fi vous refterez dans ma maifon malgré moi, malheureux ! (*Il fort.*)

GUIGNOL, seul.

Ah ! mon Dieu ! il le fera comme il le dit !... Que de-

venir? Je n'ai d'autre parti à prendre que de m'enſauver dans la forêt... Adieu, borgeois : je vous aime tout de même, quoique vous vous comportiez à mon égard comme un vieux cocombre. Adieu! vous viendrez qué-que jour pleurer ſur ma tombe, vous y jetterez des fleurs, & vous direz en vous arrachant la perruque : Pauvre Guignol! C'eſt pourtant moi, ganache, que je ſuis cauſe qu'il eſt là dedans!.. Mais il ſera trop tard pour m'en ſortir... Adieu les amis! Adieu la maiſon! Adieu mamſelle Benoîte!.. Ah! ah! ah! (*Il ſort en pleurant.*)

SCÈNE XI.

LE BAILLI, LE BRIGADIER ET UN GENDARME, SCAPIN, PUIS CASSANDRE.

SCAPIN.

Par ici, Monſieur le Bailli. Le crime eſt flagrant; on a trouvé les objets volés dans la paillaſſe de ſon lit : du vin, un dindon, douze couverts d'argent.

LE BAILLI.

Il faut ſaiſir le dindon comme pièce à conviction.

SCAPIN.

Voici M. Caſſandre, qui va vous expliquer cela comme moi.

CASSANDRE, entrant.

Oui, Monſieur le Bailli, un domeſtique en qui j'avais

la plus grande confiance... cela me dérange beaucoup ; j'ai aujourd'hui un dîner de quarante couverts

LE BAILLI.

Où eſt le coupable ?

CASSANDRE.

Il a pris la fuite quand ſon crime a été connu.

LE BRIGADIER.

Quand les couverts ont été découverts !

SCAPIN.

C'eſt cela. J'apprends à l'inſtant qu'on lui a vu prendre le chemin de la forêt.

LE BAILLI.

Mettons-nous à ſa pourſuite.

SCAPIN.

Je vous ſervirai de guide.

LE BAILLI.

Nous le ramènerons... & dans tous les cas, Monſieur Caſſandre, nous viendrons dîner ici.

LE BRIGADIER A SCAPIN.

Monſieur Brochemar, marchez en éclaireur.

LE BAILLI.

Cavaliers, prenez vos diſtances. En avant !

(Ils marchent vers la forêt. — Caſſandre rentre au château. — Le rideau tombe.)

ACTE II.

Une Forêt.

SCÈNE I.

GUIGNOL, seul.

Du depuis trois jours que je suis dans c'te forêt, je ne me mets à table que devant les buissons... Je n'ai encore mangé que de pelosses, de mûrons, de ratabouts & de poires d'iziau.... Mon ventre est mou comme une poire blette, & mon estomac me gargouille comme la fontaine des Trois-Cornets [1].... Que vas-tu devenir, pauvre Guignol?... Je n'ose pas buger, les malchaussés tournent par là pour me prendre... Je suis perdu si je sors de la forêt.... Avec ça, y a de mauvaises bêtes par ici, de loups, de serpents qui me donnent la chair de poule... Je ne peux plus me traîner; il faut que je dorme un instant. (*Il se couche sur la bande.*) — Ah! ma pauv' m'man! Si elle me savait ici, elle m'apporterait une soupe de farine jaune; elle sait que je l'aime bien.... Pauvre m'man! elle venait tous les soirs me border dans mon lit. (*Il s'endort & est bientôt éveillé par des hurlements, & par l'approche d'un serpent.*) Ah! qué grosse larmise [2]! (*Il s'enfuit & revient quand le serpent a quitté la scène.*) Ah!

(1) Fontaine du quartier Saint-Georges, à Lyon.

(2) *Larmise;* lézard gris.

je ſuis trop malheureux ! je peux plus y tenir. N'avoir rien à manger, & être mangé ſoi-même par de vilaines bêtes comme çà ! C'eſt trop terrible ! Je vais me parcipiter dans le grand étang. (*On entend un bruit de tonnerre. — Flamme.*)

SCÈNE II.

GUIGNOL, LE GÉNIE DU BIEN.

LE GÉNIE.

Guignol, où vas-tu ?

GUIGNOL.

(*A part.*) Tiens, voilà un particulier qui reſſemble au tambour-major de la vogue de la Guillotière. — (*Haut.*) Moſſieu, je ne vais pas à la noce, je vais me noyer.

LE GÉNIE.

As-tu le droit de diſpoſer de ton exiſtence ? Tu n'as donc aucune confiance dans celui qui t'a créé ? C'eſt un crime que tu vas commettre.

GUIGNOL.

Je ſuis trop malheureux ; je peux plus y tenir.

LE GÉNIE.

Guignol, je connais tes malheurs ; je m'intéreſſe à toi. Reprends courage : je ſuis le Génie du bien ; je veux te ſauver.

GUIGNOL.

Tiens, c'eſt un ſoldat du génie. Il a une drôle d'uniforme... On m'accuſe d'être un voleur; mais c'eſt bien à faux, Monſieur du génie.

LE GÉNIE.

Je connais ton accuſateur, & je veux le conſondre. Attends-moi ici. (*Il diſparait. — Flamme.*)

GUIGNOL.

Qu'eſt-ce qui fait donc là-bas? Je crois qu'il allume ſa pipe. (*Flamme.*)

LE GÉNIE, reparaiſſant.

Voici une baguette qui ſera pour toi un taliſman. (*Il la lui donne.*) Je vais l'enchanter. (*Il la touche en diſant :*) Abracadabra! Furibundus! Salamalec!

GUIGNOL, à part.

Il parle d'omelette!

LE GÉNIE.

Il te faut maintenant deux mots du grimoire.... Lorſque tu verras tes perſécuteurs, oppoſe-leur cette baguette. Si tu dis *berlique,* elle les frappera d'enchantement; ſi tu dis *berloque,* l'enchantement ceſſera. Souviens-toi bien: berlique & berloque.... Ne te ſers de cette baguette que pour le bien, car elle eſt impuiſſante pour le mal, & ſi tu en faiſais un mauvais uſage, elle tournerait ſa force contre toi. Adieu! Guignol, je vais travailler à ta juſtification, & je reviens. (*Il diſparait. — Flamme.*)

SCÈNE III.

GUIGNOL, feul.

Il appelle ça une baguette, l'officier du génie! c'eſt ben une trique pour aſſommer les bœufs à la boucherie de Saint-Paul! Quel archet!.. Soyez tranquille, Monſieur du génie, je cognerai de bon courage... Mais qu'eſt-ce que je vois là-bas? les malchauſſés qui arrivent avec Eſcarpin : ils cauſent avec un bûcheron.... Ah! je devine l'affaire à préſent : je parie que c'eſt ce gueuſard d'Eſcarpin qui m'aura mis ces couverts ſur le caſaquin pour ſe venger de il y cinq ans, & qui veut à préſent me faire pendre. Atatends, vieux; je vais t'arranger le cotivet (1) avec mon tabliſman. Cachons-nous un peu deſdelà. (*Il ſe cache.*)

SCÈNE IV.

SCAPIN, LE BAILLI, LA MARÉCHAUSSÉE, GUIGNOL, caché.

SCAPIN.

Venez, Monſieur le Bailli... on l'a vu, il y a un inſtant, vers le Grand rocher, & nous en ſommes à quelques pas. (*Guignol parait.*) Ah! le voici!

(1) La nuque.

LE BAILLI.

Cavaliers, faififfez cet homme. Monfieur Brochemar, en avant !

GUIGNOL.

Bonjour, Meffieurs, la compagnie. (*Les gendarmes s'avancent.*) Berlique ! (*Tous reftent immobiles devant la rampe.*) Ah ! ah ! comment ça va-t-il ? Eh ben ! on ne buge donc plus, mes gones ! Les v'là comme des eftatues. Mais faluez donc la fociété, malhonnêtes ! Berlique ! (*Ils faluent.*) Encore ! (*Ils faluent encore.*) C'eft bien, petits ; mais vous ne dites donc rien. Poque ! (*Il les pouffe avec la baguette, & les fait heurter l'un contre l'autre & contre le montant.*) Ils ont le fommeil dur ! (*Il les frappe fucceffivement avec le bâton en chantant.*) Voilà comme on bat le blé à Veniffieux, vieux !... Voyons, affez dormi comme cela... Berloque ! (*Ils fe réveillent.*)

LE BAILLI.

Mais, cavaliers, que faites-vous donc ? Qu'attendez-vous pour vous faifir de ce drôle ?

LE BRIGADIER.

Je me fens une démangeaifon derrière la nuque du cou.

LE GENDARME.

Et moi auffi fur le crâne de la tête.

SCAPIN.

Et moi auffi.

LE BAILLI.

Et moi auſſi.

GUIGNOL.

Berlique ! (*Ils redeviennent immobiles.*) Allons, ça va à la baguette. Voyons encore ! Etes-vous toujours bien obéiſſants? Danſez-moi un petit air de rigaudon, pour vous dégourdir. (*Ils danſent pendant que Guignol chante :*)

Allons aux Bretteaux, ma mia Jeanne!

Plus vite ! (*Ils danſent plus vite.*) Allons vous êtes bien ſages... Mais tout ça, c'eſt les bagatelles de la porte, & il faut me tirer d'ici. (*Il donne un coup de bâton à Scapin en diſant :* Berlique pour toi, *& le conduit au fond du théâtre. Puis il s'approche du bailli & des gendarmes & dit :* Berloque pour vous ; *ils ſe réveillent.*)

LE BAILLI.

Mais, cavaliers, que veut dire tout cela? Pourquoi cet homme n'eſt-il pas encore pris ?

GUIGNOL.

Ça veut dire, Monſieur le Bailli, que vous y voyez clair comme une taupe... Ce gone-là s'appelle pas Brochemar, mais Eſcarpin. C'eſt un gueuſard qui vous a mis dedans, & moi je ſuis innocent comme un petit chardonneret qui tette ſa maman.

LE BRIGADIER.

Serait-ce ce Scapin qui s'eſt évadé & que nous cherchons depuis huit jours ?

GUIGNOL.

Si vous voulez vous cacher un moment dernier ces arbres & écouter, vous ſaurez la vérité.

LE BAILLI.

Il faut d'abord venir en priſon ! vous vous expliquerez enſuite.

GUIGNOL

En priſon ! ſi vous pouvez m'y mener, papa ! & c'te baguette ! Vous voulez donc encore vous faire rafraîchir le cotivet? C'eſt un tabliſinan.

LE BRIGADIER.

Il a peut-être raiſon, Monſieur le bailli. Son langage paraît ſincère, & j'ai toujours cette démangeaiſon derrière la nuque du cou.

LE GENDARME.

Et moi auſſi.

LE BAILLI.

Et moi auſſi. Allons, Meſſieurs, plaçons-nous à portée, & écoutons.

GUIGNOL ramène Scapin ſur le devant du théâtre.

Berloque pour toi.

SCAPIN, ſe réveillant.

Où ſuis-je ?... ah ! c'eſt Guignol.

GUIGNOL.

Avance donc, petit ! avance donc ! N'aie donc pas peur de c'te petite canne, capon !... Ah ! tu as voulu te revenger de ce que j'avais dit la vérité fur ton compte il y a cinq ans ! T'as voulu me faire paffer pour un voleur comme toi !... Viens donc me pincer !

SCAPIN.

Qu'eft devenue la maréchauffée ?

GUIGNOL.

Par la vertu de ma baguette, pft ! je les ai efcamotés.

SCAPIN.

Guignol ! je vois que tu as un pouvoir fupérieur au mien.... Sois généreux, pardonne-moi. Oui, j'ai voulu me venger, & c'eft moi qui ai caché dans ton lit les couverts de M. Caffandre... Je fuis malheureux, ne m'accable pas.

GUIGNOL.

Tu n'es qu'une canaille !... débarraffe-moi le plancher. (*Scapin en voulant fuir eft faifi par les gendarmes qui l'entraînent.*) Tenez-le bien ; le lâchez pas ; ferrez-lui les pattes ; il n'a que ce qu'il mérite. (*Bruit de tonnerre. — Flamme.*)

SCÈNE V.

GUIGNOL, LE GÉNIE.

GUIGNOL.

C'eſt l'officier du génie qui revient ! il paraît qu'il fait ſa ſoupe à préſent.

LE GÉNIE.

Es-tu content, Guignol ?

GUIGNOL.

Oh ! Monſieur du génie, je ſerais bien déjà allé vous remercier ; mais je ſavais pas votre adreſſe... Sans vous j'étais perdu... Vous avez là une fameuſe baguette tout de même !..... Si jamais vous avez beſoin de Guignol pour un coup de main, vous pouvez compter ſur lui.

LE GÉNIE.

Cette baguette ne t'eſt plus utile à préſent ; rends-la moi. (*Il la reprend*). Que ce qui t'arrive te ſerve de leçon ; ſois toujours vertueux ; ne donne jamais ta confiance & ton amitié à de mauvais ſujets comme ce Scapin, & que ſon exemple t'apprenne à reſter fidèle à ton devoir... Je te quitte ; mais je ne t'oublierai pas... Je t'ai dit que je ſuis le Génie du bien. Appelle-moi quand tu auras à faire une bonne action. Adieu ! je rentre dans ma grotte profonde, où l'on ne voit ni ciel ni monde. (*Il diſparaît. — Flamme.*)

GUIGNOL.

Oui, Monſieur du génie, je ferai toujours bien ſage... Mes compliments à votre famille... Il va dîner.... je voudrais bien n'en faire autant.

SCÈNE VI.

GUIGNOL, CASSANDRE.

CASSANDRE, *accourant.*

Qu'ai-je appris, mon pauvre Guignol! Combien je ſuis fâché d'avoir aveuglément cru aux accuſations de ce ſcélérat! Excuſe-moi, je t'en prie.

GUIGNOL.

Vous auriez bien dû le deviner à ſa mine; il a une figure à faire tourner une ſauce blanche... Mais ne vous tourmentez pas, borgeois! Tout le monde fait des bêtiſes; vous n'êtes pas le premier. Moi qui vous parle...

CASSANDRE.

Que puis-je faire pour toi, mon garçon?

GUIGNOL.

Ah! borgeois, franchement, j'ai ici depuis trois jours une fichue cuiſine. Si vous pouviez me donner un verre de vin & une rôtie de fromage fort, ça me remettrait joliment.

CASSANDRE.

Viens, mon garçon, je vais te faire ſervir à dîner... Déſormais, tu ne me quitteras plus, & à dater d'aujourd'hui je double tes gages. Viens !... Mais tu ne peux pas partir d'ici ſans adreſſer un mot aux perſonnes qui nous écoutent & qui ſe ſont intéreſſées à tes malheurs!... Allons, en avant le petit couplet !

GUIGNOL.

Ah ! borgeois, mon eſtomac crie, & la ſoif me coupe le ſifflet.

AU PUBLIC.

AIR : *Patrie, honneur.*

Vraiment, Meſſieurs, ſi j' n'avais pas ſi faim,
Je vous chant'rais tout de ſuite une ariette ;
Mais mon goſier réclame un verre de vin,
Et j' craindrais pas d' ſiffler une omelette.
Permettez-moi d' m'arroſer le fanal
Et j' reviendrai chanter l' couplet final.

(*Parlé.*) Rien que deux ou trois bouteilles du vieux bourgogne du papa Caſſandre... puis je dirai deux mots à ſon dîner de quarante couverts... y a des reſtes... au pâté de chatte, au gâteau annexé, &c... (*Il répète les plats*

indiqués pendant la première ſcène, & eſt repris par Caſſandre...)

Tout çà, meſſieurs, me r'mettra le fanal,
Et je chant'rai gaîment le couplet final (1).

(1) Je crois que les *Couverts Volés* ont été empruntés au répertoire d'un théâtre de marionnettes d'Allemagne. On y reconnaît, malgré de notables modifications, le caractère d'une féerie allemande du ſiècle dernier, & dans les manuſcrits qui ont paſſé ſous mes yeux, il en eſt un où Caſſandre parle de ſon château de *Renſpach*.

FIN DES COUVERTS VOLÉS.





LE POT DE CONFITURES

PIÈCE EN UN ACTE

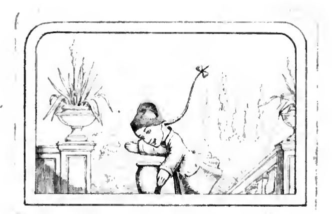
PERSONNAGES

CASSANDRE.

OCTAVE, *son fils.*

GUIGNOL, *son domestique.*

Mlle EMILIE.



LE POT DE CONFITURES

PIÈCE EN UN ACTE

Un Jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSANDRE, PUIS OCTAVE.

CASSANDRE entre & appelle ſon fils.

OCTAVE! mon fils! venez ici. (*Octave entre.*) Savez-vous que je ſuis dans une grande colère?

OCTAVE.

Contre moi, mon père?

CASSANDRE.

Non pas contre vous, mon ami; mais contre ce domeſtique que vous m'avez fait prendre il y a quelques ſemaines. C'eſt un gourmand fieffé... Rien ne lui échappe... le vin... le ſucre... les fruits, tout eſt au pillage chez moi. Hier encore, nos voiſines Meſdames de Saint-Rémi ſont venues faire une viſite au château: j'ai voulu leur offrir des confitures; il n'y avait pas un pot entier; & qui les avait entamées? C'était lui, c'était M. Guignol.

OCTAVE.

Cela n'eſt pas poſſible, mon père.

CASSANDRE.

Cela eſt certain... je ſuis ſûr de mes autres domeſtiques, & je l'ai déjà pris ſur le fait... C'eſt affreux .. je ne veux plus d'un pareil drôle.

OCTAVE.

Mon père, votre ſévérité m'afflige beaucoup... Vous ſavez que ce pauvre Guignol a été placé chez vous par Mademoiſelle Emilie, la fille de votre ami, de votre voiſin, M. Deſeſſart. Avec votre permiſſion, j'ai demandé il y a peu de temps la main de Mademoiſelle Emilie, j'eſpère une réponſe favorable; mais enfin elle ne m'eſt pas encore donnée... Si vous renvoyez dans un pareil moment le protégé de Mademoiſelle Emilie, elle ſe fâchera, elle me repouſſera, mon mariage ſera manqué & je ſerai au déſeſpoir.

CASSANDRE.

Certainement j'approuve beaucoup ton projet de mariage avec Mademoiſelle Emilie, qui eſt charmante... mais je n'y vois pas une raiſon pour que ma maiſon ſoit au pillage... Je veux des domeſtiques fidèles. Ton Guignol eſt intolérable.

OCTAVE.

Mon père, encore un peu de patience !

CASSANDRE.

Ma patience eſt à bout... Je vais faire des viſites dans le voiſinage, je rentrerai ce ſoir. Il faut que Guignol parte... Si je le retrouve à mon retour, je le chaſſerai moi-même, & avec un bon bâton, quand Mademoiſelle Emilie & toute ſa famille devraient en être furieuſes. (*Il ſort.*)

SCÈNE II.

OCTAVE, ſeul.

Mon père eſt fort irrité, je crois bien qu'il n'a pas tout à fait tort... Je me ſuis plus d'une fois aperçu de la gourmandiſe de Guignol... Mais comment faire accepter ſon renvoi par Mademoiſelle Emilie?. Appelons-le & donnons-lui une bonne ſemonce... peut-être cela ſuffira-t-il. (*Il appelle.*) Guignol! Guignol!

SCÈNE III.

OCTAVE, PUIS GUIGNOL.

GUIGNOL, dans la couliffe.

Maître, je fuis t'à la cave.

OCTAVE.

A la cave ! qu'y fais-tu ?

GUIGNOL.

Je mets du vin en bouteilles.

OCTAVE, à part.

C'eft-à-dire que c'eft à préfent le tour du vieux bourgogne de mon père. (*Haut.*) Monte tout de fuite, j'ai à te parler.

GUIGNOL.

Je viens... mais je peux pas fermer le robinet... Ces robinets de Saint-Claude font durs comme du fer... Ils perdent beaucoup.

OCTAVE.

Monte donc ?

GUIGNOL.

Je fuis obligé de le fermer avec les dents.

OCTAVE.

Ah ! je vais te faire monter.

GUIGNOL, entre vivement & falue plufieurs fois.

Voilà ! voilà ! petit maître... Je me rends t'à vos ordres... qué qu'y a ?

OCTAVE.

Voilà près d'une heure, Monfieur, que je vous appelle.

GUIGNOL.

Y fallait ben le temps de monter les édegrés.

OCTAVE.

Vous avez eu le temps de les compter.

GUIGNOL.

Y en a trente-deux & demie, en comptant la petiote.

OCTAVE.

C'eft bien !.. Veuillez, Monfieur, me regarder en face.

GUIGNOL.

Je peux pas vous regarder de travers, je fuis pas louche.

OCTAVE.

Que voyez-vous fur mon vifage ?

GUIGNOL.

Je vois un joli garçon avec de jolies petites muftaches.

OCTAVE.

Ce n'eft pas cela que je vous demande. Vous devez voir fur mon vifage la colère & l'indignation.

GUIGNOL.

Je connais pas ces perſonnes-là !

OCTAVE.

Je vais me faire comprendre. Mon père m'a chargé de vous mettre à la porte.

GUIGNOL.

Oh ! je crains les courants d'air ; puis j'ai pas de goût pour être portier, on eſt trop eſclave.

OCTAVE.

Mon père te chaſſe.

GUIGNOL.

Il me prend donc pour un lièvre... Puis il peut pas, la chaſſe eſt pas ouverte.

OCTAVE.

Il ne veut plus de toi.

GUIGNOL.

Il veut plus de toit ! C'eſt bien facile de le contenter ! Donnez-moi un moment ; je grimpe en haut, & dans une heure il n'y aura plus une tuile ſur la maiſon.

OCTAVE.

Tu fais le plaiſant, mais cela eſt ſérieux. Mon père eſt très-mécontent de ton ſervice, & il n'en veut plus.

GUIGNOL.

Et pourquoi donc ça, petit maître ?

OCTAVE.

Parce que tu es le plus fieffé gourmand que la terre ait jamais porté.

GUIGNOL.

Oh! Monfieur! pas gourmand, Guignol... j'aime que la foupe de farine jaune & le fromage fort.

OCTAVE.

Tu ne bois pas non plus?

GUIGNOL.

Rien que de l'eau... comme une petite grenouille...

OCTAVE.

Nous avons malheureufement la preuve de ta gourmandife. Hier, des dames font venues faire vifite au château; mon père a voulu leur faire offrir des confitures... il n'y avait pas un pot entier.

GUIGNOL.

Le confifeur les avait pas remplis. Y a fi peu de bonne foi dans le commerce à préfent.

OCTAVE.

N'accufe pas le confifeur... Le coupable s'était trahi; on voyait la trace de fes doigts.

GUIGNOL.

Par exemple!... Je les avais touchées qu'avec la langue.

OCTAVE.

Tu l'avoues donc, malheureux!

GUIGNOL, à part.

Gredine de langue, ſcélérate, va! je te loge, je te nourris & te parles contre moi! ſois tranquille! (*Il ſe ſoufflette & ſe cogne contre le montant.*)

OCTAVE.

Drôle! je te ferai périr ſous le bâton.

GUIGNOL.

Petit maître, j'y retournerai plus... J'en ai mangé un petit peu, ſi petit... ſi petit... Puis, que je mange des confitures ou du fromage, c'eſt bien toujours la même choſe.

OCTAVE.

Je ne ſais qui me retient...

GUIGNOL.

Tapez, maître, tapez, j'ai bon dos; mais ne me renvoyez pas. Mamſelle Emilie vous priera pour moi.

OCTAVE.

Mon père veut que je te chaſſe.

GUIGNOL.

Oui, mais Mamſelle Emilie veut que vous me gardiez.

OCTAVE.

Si au moins j'avais l'efpoir de te voir corrigé !...

GUIGNOL.

Oh ! Monfieur, à préfent c'eft facré ; je veux être battu comme plâtre fi jamais...

OCTAVE.

Allons, rentrez... allez broffer mon habit... j'ai à fortir.

GUIGNOL.

Y a-t-il quéque commiffion à faire, quéque chofe à porter ?

OCTAVE.

Impertinent ! portez donc cela. (*Il lui donne un foufflet.*)

GUIGNOL.

Merci, petit maître. La lettre eft affranchie : faudra-t-il vous rapporter la monnaie ? (*Il s'enfuit.*)

SCÈNE IV.

OCTAVE, PUIS Mlle EMILIE.

OCTAVE, feul.

Le drôle eft amufant ; quel dommage qu'il ait un pareil défaut !.. Comment le garder fans irriter mon père ? & comment le renvoyer fans déplaire mortellement à

Mademoiſelle Emilie ? Mais la voici ; il faut bien lui raconter cette malheureuſe hiſtoire.

Mlle ÉMILIE, entrant, avec gaîté.

Bonjour, Monſieur Octave.

OCTAVE, triſtement.

Mademoiſelle. (*Il ſalue.*)

ÉMILIE.

Vous êtes bien ſoucieux, bien mauſſade aujourd'hui.

OCTAVE.

Je ſuis fort triſte, Mademoiſelle.

ÉMILIE.

Il me ſemble que vous devriez recevoir un peu plus gracieuſement la viſite qu'on vous fait, Monſieur. Où eſt Guignol ?

OCTAVE.

C'eſt préciſément votre protégé qui me donne du ſouci.

ÉMILIE.

Qu'a-t-il donc fait ce pauvre garçon ?

OCTAVE.

Je vous conſeille de le plaindre : gourmand, menteur,... tous les vices ! Si vous ne vous intéreſſiez pas à lui...

ÉMILIE.

Ne vous gênez pas, Monſieur. Renvoyez-le ; mais je ſuis certaine qu'il n'eſt pas coupable.

OCTAVE.

Il dévore tout : fruits, ſucre, vins d'Eſpagne ; rien n'échappe à ſa gourmandiſe. Hier, mon père a voulu faire ſervir des confitures à des dames ; tous les pots avaient été goûtés par Guignol.

ÉMILIE.

Cela n'eſt pas poſſible.

OCTAVE.

Il vient de me l'avouer.

ÉMILIE.

Je n'en crois rien. Avec la menace on ſait avouer tout ce qu'on veut à un garçon ſimple comme lui... Je vois bien que vous voulez me faire de la peine... Vous n'avez aucune affection pour moi... C'eſt bien mal de vous venger ſur un pauvre garçon parce que je le protége.

OCTAVE.

Mademoiſelle !

ÉMILIE.

Je venais pour vous donner une bonne nouvelle... je ne vous la dirai pas.

OCTAVE.

Oh ! dites-la-moi, Mademoiſelle, je vous en ſupplie.

ÉMILIE.

Non, certainement... Accufer injuftement un pauvre domeftique !

OCTAVE.

Injuftement ?... & fi je vous prouve fa gourmandife ?... fi je vous le fais prendre fur le fait avant la fin du jour ?...

ÉMILIE.

Oh ! alors...

OCTAVE.

Alors me direz-vous votre nouvelle ?

ÉMILIE.

Oui, Monfieur ; je fuis fûre de gagner... & fi vous ne réuffiffez pas ?

OCTAVE.

Je me foumettrai à tout ce que vous ordonnerez... je fubirai la peine que vous daignerez m'infliger.

ÉMILIE.

C'eft convenu.

OCTAVE.

Convenu !

ÉMILIE.

Adieu, Monfieur, préparez vos ftratagèmes;... mais fouvenez-vous bien que fi vous ne réuffiffez pas, non-feulement je ne vous dis pas le motif de ma vifite, mais je vous défends de jamais vous repréfenter devant mes yeux.

SCÈNE V.

OCTAVE, PUIS GUIGNOL.

OCTAVE, feul.

Je crois que je n'aurai pas grand'peine à gagner mon pari. (*Il appelle.*) Guignol ! Guignol !

GUIGNOL, dans la couliffe, d'une voix étouffée.

Voilà, maître, je viens.

OCTAVE.

Allons, il a la bouche pleine. Viendras-tu ?... Il étouffe, le malheureux !

GUIGNOL, arrivant.

Voilà, voilà, borgeois. (*Il touffe & crache.*)

OCTAVE.

Qu'as-tu donc ?

GUIGNOL.

C'eft la pouffière. En battant votre habit, il eft tombé dans les équevilles (1)... quand j'ai voulu le broffer, la pouffière m'a rempli la corgniôle.

OCTAVE.

Elle paraît fort épaiffe cette pouffière.

(1) *Equevilles*; balayures.

GUIGNOL.

C'eſt fini. (*A part.*) J'avais attrapé un pâté aux quenelles ; y a une patte d'écreviſſe qui s'eſt miſe en travers & qui ne voulait plus deſcendre la Grand'côte. Si j'avais pas avalé quéques cornichons, je tournais l'œil.

OCTAVE.

J'ai une commiſſion à te faire faire.

GUIGNOL.

J'y vais, petit maître.

OCTAVE.

Où vas-tu ?

GUIGNOL.

Faire votre commiſſion.

OCTAVE.

Et où ?

GUIGNOL.

Ah ! je ſais pas.

OCTAVE.

Tu es auſſi étourdi que gourmand ; attends-moi là un inſtant. (*Il ſort.*)

GUIGNOL.

Oh ! que les maîtres ſont difficiles à contenter ! Si on leur demande des explications, ils diſent qu'on eſt bête ; ſi on leur en demande pas, ils diſent qu'on eſt étourdi ; je ſais plus comment les prendre... Après çà ils ont bien

leurs peines... Moi, ſi j'étais maître, je voudrais point avoir de domeſtiques.

OCTAVE, revenant avec un pot qu'il poſe ſur la bande.

Tu vas porter cela à Mademoiſelle Émilie... Aie bien ſoin de ce pot; il contient des confitures, mais des confitures de l'Inde, au bambou & à l'ananas... elles valent trois cents francs le pot... Va & reviens au plus vite.

SCÈNE VI.

GUIGNOL, ſeul.

Des confitures de dinde & de trois cents francs le pot!... çà doit être un peu chenu... çà me fait la chair de poule de porter quéque choſe de ſi bon... Oh! je veux pas en goûter, j'ai promis... c'eſt ſacré... Mais je peux ben les ſentir... Si j'ai un nez, c'eſt pas pour en faire un tuyau de poële... (*Il met le nez ſur le pot.*) Oh! qu'elles ſentent bonnes! quelles ſentent bonnes! ça ſent la violette, la roſe, le jaſmin & le jus de ſauciſſe!... Allons, allons! emportons-les... (*Il prend le pot.*) Oh! cette odeur me prend le nez; çà me met ſens deſſus deſſous. Elles doivent être bien jolies... ſi je les regardais!.. ça n'en ôtera pas; & ſi on a des quinquets, c'eſt bien pour s'en ſervir. (*Il ôte le papier.*) Oh! quelle jolie couleur! couleur de pomme, couleur de vin... Elles me donnent dans l'œil; çà me fait comme un rayon de ſoleil dans un ſiau d'eau... Allons, allons, pas de bêtiſes, emportons-les... (*Il prend le pot*) Tiens, mon pouce qui y a touché! mon pouce

en a ! ſi je le lichais... (*Il ſuce ſon doigt.*) Oh ! que c'eſt bon ! que c'eſt bon ! qué velours dans la corgniôle ! Bah ! j'y mets les doigts. (*Il goutte encore.*)... Oh ! je n'y tiens plus, je n'y tiens plus. (*Il met la tête dans le pot.*)... Ah ! malheureux, qu'ai-je fait ?... y en a-t-il encore ? (*Il regarde.*) Il n'y a plus rien... Ah ! gredin, te manges pour trois cents francs de confitures ! c'eſt plus que te ne vaux... Que faire du pot à préſent ?.... Je vais tout de même le porter... on croira que c'eſt le chat qui les a mangées. (*Il ſort.*)

SCÈNE VII.

OCTAVE, PUIS GUIGNOL.

OCTAVE, qui a paru vers la fin de la ſcène précédente : il rit.

J'eſpère que mon pari eſt gagné à préſent.. Ah ! Monſieur le gourmand, après le péché la pénitence... à nous deux maintenant... Le voici ! il a été leſte.

GUIGNOL, arrivant. (*A part.*)

J'ai laiſſé le pot à la ſalle à manger ; perſonne ne m'a vu.

OCTAVE.

As-tu fait ma commiſſion ?

GUIGNOL.

Oui, maître.

OCTAVE.

Mademoiſelle Emilie était-elle chez elle ?

GUIGNOL.

Oui, maître.

OCTAVE.

A-t-elle regardé ce que tu lui apportais ?

GUIGNOL.

(*A part.*) Il faut que je mente à présent. Allons, un de plus. (*Haut.*) Oui, maître. (*Il aperçoit qu'il a laissé sur la bande la couverture du pot & cherche à la faire tomber.*)

OCTAVE.

En a-t-elle goûté ?

GUIGNOL.

Oui, maître ; oui, maître ; elle les a trouvées très-bonnes. (*A part.*) Je ments avec un aplomb...

OCTAVE.

Ah ! malheureux, qu'ai-je fait ?

GUIGNOL.

Quoi donc, borgeois ?

OCTAVE.

Cours vite, mon cher Guignol ; cours, empêche qu'elle n'en mange encore !

GUIGNOL.

N'y a pas de risque ; mais quoi donc qu'y a ?

OCTAVE.

J'étais fou, vois-tu ! Ce matin, j'ai eu une querelle avec

Mademoiſelle Emilie ; elle m'a défendu de la revoir. J'ai cru qu'elle voulait en épouſer un autre.... La jalouſie... la colère m'ont égaré... j'ai voulu me tuer... mais j'ai voulu me venger auſſi.... Ces confitures que je lui ai envoyées... elles étaient empoiſonnées.

GUIGNOL.

Empoiſonnées! ah! (*Il pouſſe un cri & ſe laiſſe tomber ſur la bande.*) Je ſuis mort.

OCTAVE.

Comment, mort?... Eſt-ce que tu en aurais mangé?

GUIGNOL.

J'en ai goûté une petite braiſe [1]... Ah! maître, ça me brûle!

OCTAVE.

Je vais te faire faire du contre-poiſon.

GUIGNOL.

Ah! maître, faites-en faire un plein chaudron.... Que je ſouffre! que je ſouffre!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CASSANDRE, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Mais qu'y a-t-il donc?

(1) *Une braiſe;* un brin, une miette.

CASSANDRE.

Qu'a donc ce maraud à hurler ainſi ?

GUIGNOL.

Il y a que je ſuis mort : pas plus que çà!

ÉMILIE.

Comment tu es mort , & tu parles ?

GUIGNOL.

Je me ſuis conſervé la parole... mais il ne me reſte plus que cela.

CASSANDRE.

Voilà un nouveau genre de mort. Mais qu'eſt-ce qui t'a tué ?

GUIGNOL.

J'ai pris le bocon... j'ai mangé de la poiſon.

OCTAVE.

Mademoiſelle, je l'avais chargé de vous porter des confitures ; il les a mangées en route, & pour le punir je lui ai fait croire qu'elles étaient empoiſonnées.

ÉMILIE.

Ah! vilain gourmand! tu m'as fait perdre ma gageure.

CASSANDRE.

Allons, drôle, relève-toi! Tu n'es pas mort du tout.

GUIGNOL.

Vous croyez?... Non, vrai, ſi je ſuis mort, il vaut mieux le dire.

OCTAVE.

Relève-toi donc : il n'y a de vrai dans tout cela que ta gourmandiſe.

GUIGNOL, ſe relevant.

Ah ! j'ai eu une fière ſavette, tout de même.

OCTAVE.

Mademoiſelle, puiſque j'ai gagné ma gageure, ne me direz-vous pas la nouvelle que vous m'apportiez ce matin ?

ÉMILIE.

Il le faut bien, Monſieur ; je venais vous annoncer que mon père conſent à notre mariage.

OCTAVE.

Quel bonheur ! mon père !

CASSANDRE.

Je ſuis très-heureux de cette union. Ma bru, embraſſez-moi... (*Il l'embraſſe.*) Et ce drôle ?

OCTAVE.

Mon père, il faut lui pardonner, puiſque ſa ſottiſe vient d'être l'occaſion d'une telle joie pour votre fils.

CASSANDRE.

Eh bien ! je vous le donne. Il entrera à votre ſervice le jour de votre mariage.

OCTAVE, à Guignol.

Te voilà corrigé, je l'efpère.

GUIGNOL.

Oui, not' maître. Cependant le jour de la noce je pourrai bien faire bombance? Ce fera la dernière fois.

OCTAVE.

Ah! mes pauvres confitures!

GUIGNOL, au public.

AIR : *J'aime les petits pâtés.*

Mon amour pour le pâté
Et la confiture
M'a plus d'une fois jeté
En trifte aventure.
Tout d' mêm' fi vous en riez,
Aujourd'hui je chanterai :
La bonne aventure, oh gué!
La bonne aventure (1)!

FIN DU POT DE CONFITURES.

(1) La donnée principale de ce petit tableau eft la même que celle d'une pièce bien connue de Dorvigny, *le Défefpoir de Jocriffe*. Mais il n'y a de commun entre les deux ouvrages que cette donnée; l'exécution & les détails font tout différents. Au refte, à quelques traits qui ont difparu dans la rédaction actuelle, mais qu'on trouve dans d'anciens manufcrits, je ne ferais pas éloigné de croire que *le Pot de Confitures* eft au moins contemporain du *Défefpoir de Jocriffe*, & qu'il a été emprunté à un répertoire de marionnettes étranger.

LES FRÈRES COQ

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES

GASPARD COQ, *notaire.*

CLAUDE COQ, *dit* GUIGNOL, *ſavetier, ſon frère.*

JÉRÔME COQ, *planteur, autre frere.*

LOUISON, *fille de Guignol.*

GNAFRON, *ſavetier, ami de Guignol.*

VICTOR, *ami de Jérôme.*



LES FRÈRES COQ

PIÈCE EN UN ACTE

Une place publique, à Lyon.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUIGNOL, ſeul.

ENFIN, j'ai de la chance une fois en ma vie. Mon ami Laramée, qui eſt brigadier dans la cavalerie à cheval, vient de me faire avoir la place de maître bottier dans ſon régiment. Voilà qui eſt cannant (1)! Maître bottier! moi qui ne fais que de regrolages (2), me voir à la tête d'un régiment de paires de bot-

(1) *Cannant;* amuſant, agréable.

(2) *Regrolage;* raccommodage de souliers.— *Grole;* vieux ſoulier, ſavate.

tes! C'eſt un petit peu joli, & j'ai envie d'aller boire bouteille avec le père Gnafron, pour célébrer c'te fortune... Mais il y a un petit inconvénient, c'eſt qu'il faut un cautionnement de cinq cents francs en entrant en place, & je n'ai pas le moindre rond... N'y a que mon frère Gaſpard qui puiſſe me les prêter. Il eſt notaire, & les pécuniaux (1) lui manquent pas... Mais voudra-t-il? Il eſt ſi méchant! Il dit que je lui fais z'honte, & il m'a défendu de mettre les pieds chez lui... Il m'a même donné trois cents francs pour ne plus porter ſon nom. Je m'appelais Coq, & à préſent je m'appelle plus que Guignol; c'était le nom qu'on me donnait quand j'étais petit. Ça m'a bien chiffonné de changer de nom comme ça, mais y a fallu en paſſer par là... Voudra-t-il m'écouter à préſent?... Ah bah! puiſqu'y m'a donné trois cents francs pour ne plus porter ſon nom, il m'en donnera p't-être bien cinq cents quand y ſaura que je vais quitter la ville pour être maître bottier dans un régiment... Allons, ganache; un peu de courage, ſaperlotte!... Chapotons (2) chez lui. (*Il frappe.*)

SCÈNE II.

GUIGNOL, GASPARD.

GASPARD.

Que me veut-on? Ah! c'eſt vous, Monſieur Guignol? Je vous avais pourtant défendu de vous préſenter devant moi.

(1) *Les pécuniaux;* le numéraire : *pecunia.*

(2) *Chapoter;* frapper.

GUIGNOL.

Dis donc, Gaſpard ! mon frère !...

GASPARD.

Je vous ai défendu de me tutoyer, je vous ai défendu de m'appeler votre frère.

GUIGNOL.

Perſonne ne nous entend... Puis, c'eſt ben un joli nom tout de même... mon frère !

GASPARD.

Je vous ai défendu de m'appeler ainſi... Je vous ai donné trois cents francs pour cela ; c'eſt aſſez cher.

GUIGNOL.

C'eſt vrai... mais, dis donc... dites-moi, Monſieur Coq... Si tu pouvais... ſi vous pouviez me rendre un petit ſervice, je t'en ſaurais bien bon gré.

GASPARD.

C'eſt encore de l'argent que vous venez me demander?

GUIGNOL.

Oui, mais c'eſt la dernière fois. J'ai une belle place, je vais entrer maître bottier dans un régiment de cavalerie à cheval ; tu ne me verras plus par là... Mais il me faut un cautionnement de cinq cents francs... & pas de pécuniaux !

GASPARD.

Cinq cents francs? comme vous y allez! Vous croyez que cinq cents francs ſe trouvent dans le pas d'un cheval!... & qu'avez-vous fait des trois cents francs que je vous ai donnés il y a deux mois?

GUIGNOL.

Eh bien! j'avais chez le boulanger une ouche (1) qui était un peu conditionnée... y avait ben cent francs.

GASPARD.

Oui, le déſordre, les dettes... Je vous reconnais.

GUIGNOL.

Puis, je devais ben autant au cabaretier.

GASPARD.

C'eſt cela... l'ivrognerie!

GUIGNOL.

Puis les autres cent francs... que ſais-je?... Louiſon s'eſt acheté un bonnet... moi, j'avais beſoin d'un tablier de cuir... & les amis... le dimanche... le lundi... la vogue de la Croix-Rouſſe...

(1) *Ouche;* taille, broche de bois ſur laquelle les fourniſſeurs marquent leurs livraiſons.

GASPARD.

Non, Monſieur ; non, Monſieur. Je ne vous donnerai pas cinq cents francs pour en faire un pareil uſage... Avec les habitudes que vous avez, vous ne reſteriez pas trois ſemaines maître bottier au régiment... On vous chaſſerait ; vous reviendriez ici, & mes cinq cents francs ſeraient perdus... Vous êtes incorrigible, & vous ne ſerez jamais qu'un vagabond.

GUIGNOL.

Gaſpard ! (*A part.*) Oh ! qu'il eſt méchant !

GASPARD.

Ce n'eſt pas en vivant comme vous que j'ai amaſſé ma fortune & que je ſuis devenu notaire. C'eſt par la ſobriété, par l'ordre, par l'économie, par le travail... Ne me parlez plus de cela ; retirez-vous & que je ne vous revoie jamais !

GUIGNOL.

Mais, Gaſpard... Monſieur Coq, laiſſez-moi vous dire...

GASPARD.

Pas un mot de plus... Allez demander cinq cents francs à vos amis de cabaret. Et ſi jamais vous remettez les pieds chez moi, je vous fais jeter à la porte par mes gens. (*Il rentre & ferme ſa porte.*)

SCÈNE III.

GUIGNOL, PUIS LOUISON.

GUIGNOL, seul.

Hum ! hum ! gribouillon, va ! avare, grippe-ſou ! Qu'ils viennent me toucher, tes *genſſes!* je leur tremperai une ſoupe dans le ruiſſeau, & une ſoupe à l'oignon, encore !... J'ai envie de lui jeter des pierres dans ſes vitres... Galopin, te n'étais pas ſi fier quand te ſautais les ruiſſeaux pour ton patron, Monſieur Croquelard... que te venais m'emprunter des gobilles(1), que te me les rendais ſeulement pas... puis... que te me diſais que la m'man avait oublié de te donner ton déjeuner, & que te me mangeais la moitié du mien... Va, ſans-cœur! te t'appelles Coq, & te n'es qu'un gros dinde... Fais donc ta roue... Sors donc, voyons ; viens donc t'expliquer avec moi !

LOUISON, accourant.

Mais, papa, qu'avez-vous donc à crier comme ça dans la rue ?

GUIGNOL.

Retiens-moi, Louiſon ; retiens-moi ; je vas faire un malheur !

(4) *Gobilles ;* billes à jouer.

LOUISON.

Mais qu'avez-vous ?

GUIGNOL.

J'ai, que ton oncle... non, ce n'eſt plus ton oncle, il a raiſon... te n'es pas la nièce d'un artignol comme ça... Monſieur Coq vient de me refuſer cinq cents francs qui m'étaient de beſoin pour entrer dans une belle place... & il me dit encore une poignée de ſottiſes... il m'appelle vacabond, ivrogne... Moi, ivrogne! jamais le vin ne m'a fait faire des S... Jamais! entends-tu, gâche-papier, caſſe-plume ?

LOUISON.

Allons, papa, venez travailler.

GUIGNOL.

Moi! eſt-ce que je travaille quand je ſuis en colère ? je maſſacrerais la chauſſure... Va chez le marchand de vin me demander bouteille... Prends une grande bouteille, une bouteille de quatre litres.

LOUISON.

Mais, papa, le marchand de vin ne veut plus nous donner à crédit; il dit que l'ouche eſt pleine.

GUIGNOL.

Déjà! mais auſſi vous faites des ouches grandes comme rien du tout... Moi, je voudrais des ouches

comme des mâts de cocagne... Hé ben, donne-lui d'argent à ce droguifte.

LOUISON.

Mais, papa, d'argent, j'en ai plus.

GUIGNOL.

T'en a pas, petite menteufe? & les huit fous d'hier?

LOUISON.

Et votre dîner avec votre ami Gnafron?

GUIGNOL.

Ah! te n'as pas de monnaie? Tiens, va changer cette pièce. (*Il lui donne un foufflet.*)

LOUISON.

Papa, vous me battez, vous n'avez pas raifon.... C'eft pas moi qui fuis caufe que vous n'avez pas d'argent & que vous êtes en colère.

GUIGNOL.

C'eft vrai, j'ai tort... Ah! c'eft ce fcélérat de notaire de malheur!.. Je te retrouverai ben quéque jour, gredin. C'eft encore toi qu'es caufe que je bats ma Louifon; je te mettrai ça fur ton compte... Louifon, prends les bottes du poftillon, qu'il a apportées ce matin pour les reffemeler, & porte-les au Mont-de-Piété.

LOUISON.

On me prêtera pas grand'chofe là-deffus.

GUIGNOL.

Y aura ben toujours pour boire un litre. Je travaillerai demain pour les retirer.

LOUISON.

Et si le postillon vient les demander?

GUIGNOL.

Te lui diras que je les fais tremper, que je les arrose.

LOUISON.

C'est-à-dire que c'est les bottes que vont vous arroser la corniole.

GUIGNOL.

Elle est drôle, Louison... Allons, cours & reviens vite. J'ai la pépie; mon gosier est comme un perchemin. (*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE IV.

JÉROME, en costume de voyageur pauvre, VICTOR.

JÉROME.

Laisse-moi m'arrêter un instant, mon cher Victor. Je ne puis maîtriser mon émotion. Il y a trente ans que j'ai quitté Lyon, & tant de souvenirs me reviennent à la fois! Il y a bien des choses changées ici; mais je retrouve encore mon vieux clocher de Fourvières, les



coins de rue où j'ai poliſſonné avec mes frères... Tout cela me remplit de joie & de triſteſſe en même temps.

VICTOR.

Mais, mon cher bienfaiteur, me direz-vous pourquoi ce déguiſement?

JÉROME.

Il eſt temps de te l'expliquer. Mon père, Antoine Coq, était un honnête ouvrier de cette ville, qui avait élevé à grand'peine, par ſon travail, une nombreuſe famille. Il lui était reſté trois garçons, dont j'étais l'aîné, & il nous avait fait apprendre à chacun un état. J'avais fini mon apprentiſſage chez un ſerrurier; mais cet état ne m'avait jamais plu: j'eus un jour une querelle avec mon patron & je le quittai. J'avais toujours eu un certain goût pour le commerce; je demandai à mon père la permiſſion d'aller à Marſeille pour chercher à m'embarquer, comme mouſſe, ſur un vaiſſeau marchand : il me le permit; j'embraſſai mon père & ma mère, que je n'ai plus revus, & je partis, il y a de cela trente ans.

VICTOR.

Vous étiez ſans argent?

JÉROME.

J'avais vingt francs d'économies & quelques pièces que ma mère avait gliſſées dans ma poche. Je voulus utiliſer mon voyage : j'achetai du fil, des aiguilles, des almanachs, que je vendis le long de la route, achetant

enſuite d'autres marchandiſes. Enfin, lorſque j'arrivai à Marſeille, mon petit commerce m'avait nourri pendant le voyage & j'avais ſoixante francs.

VICTOR.

C'était d'un bon préſage.

JÉROME.

A Marſeille, je vendais des allumettes & de la petite mercerie dans les cafés. Je me promenais ſouvent ſur le port, ſongeant toujours à m'embarquer. Enfin, un jour, j'y rencontrai un capitaine de vaiſſeau marchand, dont la figure franche & bonne m'enhardit à lui parler de mon deſſein. Je lui demandai de me prendre à ſon bord, lui offrant de lui ſervir de domeſtique pendant toute la traverſée, ſans autre gage que ma nourriture. Il accepta, & je dois dire que pendant le voyage, il n'exigea de moi aucun ſervice de domeſtique. Au contraire, il m'inſtruiſait, me faiſait apprendre le calcul, la tenue des livres, & me donnait des conſeils ſur ce que je pourrais faire dans le Nouveau Monde.

VICTOR.

C'était un bien brave homme.

JÉROME.

Arrivé à la Martinique, il me plaça chez un riche planteur qui avait une grande exploitation. Mon activité & ma fidélité gagnèrent bientôt la confiance de mon

patron : je devins le gérant de toutes ſes propriétés. J'eus le bonheur d'apaiſer une révolte d'eſclaves dans laquelle ſa fortune & ſa vie couraient les dangers les plus imminents; & il y a cinq ans, à ſa mort, comme il n'avait pas d'enfant, il m'a inſtitué héritier de toute ſa fortune, qui s'élevait à trois millions. Je l'ai encore augmentée par cinq années de travail. Mais le déſir de revoir mon pays natal, de ſavoir ce qu'était devenue ma famille, m'a bientôt fait prendre en dégoût la poſition brillante, mais iſolée, que j'avais à la Martinique; j'ai réaliſé ma fortune, j'ai vendu mes plantations, je me ſuis embarqué, & me voilà !

VICTOR.

Mais, Monſieur, lorſque je vous ai rencontré à Marſeille, vous portiez un coſtume plus convenable à votre condition. Pourquoi venez-vous de prendre celui-ci à l'hôtel où nous ſommes deſcendus ?

JÉROME.

Tu es jeune, mon cher Victor, & tu ne connais pas encore les hommes. J'ai quitté mon pays & ma famille il y a trente ans : il ſe paſſe bien des choſes en trente années. Mon père & ma mère ſont morts. Mais mes parents, mes amis, comment me recevront-ils? Je ſais bien qu'ils recevront à bras ouverts Jérôme trois fois millionnaire; mais recevront-ils auſſi bien Jérôme pauvre, Jérôme ouvrier, Jérôme au retour d'un long voyage, dont il ne rapporte que des infirmités? Voilà ce que je voudrais ſavoir, voilà pourquoi j'ai pris ce coſtume.

VICTOR.

Je vous comprends, Monſieur.

JÉROME.

Le ciel ne m'a point donné d'enfant & je ſuis veuf. Il eſt vrai que j'ai en toi un fils, Victor. Tu m'as ſauvé la vie à Marſeille, lorſque j'étais attaqué par ces bandits qui avaient appris que j'avais ſur moi des valeurs conſidérables. Tu ne me quitteras jamais. Mais je voudrais ſavoir ce que ſont devenus mes deux frères. Ils étaient d'un caractère bien différent : l'un, laborieux, économe, un peu avare même ; l'autre, ſans ſoucis, toujours content, aimant le plaiſir, mais un cœur d'or... Il faut que tu m'aides à les chercher. Nous ſommes dans le quartier qu'habitait mon père, la Grande rue St-Georges. On doit ſe ſouvenir d'eux ici... Reſte ſur cette place. Si tu peux lier converſation avec quelque paſſant, interroge-le.

VICTOR.

Volontiers, Monſieur.

JÉROME.

Moi, je vais faire un tour dans le quartier. J'entrerai chez les boulangers, les épiciers, les charcutiers; j'arriverai bien à ſavoir quelque choſe... Attends-moi ici.

VICTOR.

Ne me laiffez pas feul trop longtemps; je ne connais pas la ville.

JÈROME.

Je te retrouverai avant une heure.

SCÈNE V.

VICTOR, PUIS GNAFRON.

VICTOR, feul.

Je vais mettre tout mes foins à prendre les renfeignements que défire Monfieur Coq. Je ne veux pas qu'il puiffe penfer que je convoite fa fucceffion & que je l'éloigne de fa famille. (*On entend Gnafron chanter :* Nous quitterons nous sans boire? *ou tout autre refrain bachique* (1).) Voilà un homme qui a l'air d'un bon vivant. Je crois que je puis m'adreffer à lui.

GNAFRON, entrant fans voir Victor.

Je n'ai pourtant pas fifflé un verre de vin depuis hier foir. Je me range, décidément. Ah! c'eft que le gouffet eft comme le gofier; il eft fec... je chante, mais je fuis trifte. (*Il recommence à chanter.*)

(1) On trouve dans quelques manufcrits le couplet fuivant :

Quand aura paffé le flambeau
De mon exiftence légère,
Si vous venez à mon tombeau,
Chers enfants du tonneau,
Dites : Ci-gît un frère,
Un franc joyeux compère;
Et videz, amis, un flacon
En mémoir' du père Gnafron.



VICTOR.

Mon ami, pardonnez-moi d'interrompre votre chanſon... je voudrais...

GNAFRON.

Ne vous gênez pas, M'ſieu ; je la recommencerai tout à l'heure.

VICTOR.

Je ſuis étranger dans cette ville ; voudriez-vous me rendre un petit ſervice ?

GNAFRON.

Ah ! M'ſieu, on voit bien que vous ne connaiſſez pas les Lyonnais. Y a jamais d'étranger pour nous. Qu'eſt-ce que je peux faire pour vous être agréable ? M'ſieu veut-il accepter un verre de vin ?

VICTOR.

Je vous remercie. C'eſt un renſeignement que je voudrais avoir.

GNAFRON.

Vous ne pouvez pas mieux vous adreſſer. Le père Gnafron n'a jamais quitté le quartier... & j'y connais tout le monde, depuis les boutiques jufqu'au cintième.

VICTOR.

Avez-vous connu autrefois la famille Coq?

GNAFRON.

Coq! je n'ai connu que ça. Le père était canut, biſtanclaque; il eſt mort & la mère auſſi, qui était une des bonnes langues du quartier... On pouvait la charger d'habiller quelqu'un... habit, veſte & culotte, quand elle y avait paſſé, y n'y avait pas beſoin d'aller rue Impériale; y n'y manquait rien... Brave femme, du reſte!... Ils avaient trois fils avec qui que j'ai poliſſonné, quand j'étais petit... nous jouions au quinet enſemble; un joli jeu... On l'a défendu à préſent... on dit que ça fautait quéque fois dans les quinquets des paſſants... c'eſt dommage.

VICTOR.

Vivent-ils encore, les fils Coq?

GNAFRON.

Y en a un qui eſt parti pour les Iles, où l'on a dit qu'il a été mangé par les ſauvages, que c'était même le roi qui l'avait mangé parce qu'il était gras .. Les deux autres ſont encore ici. Y en a un qui eſt dans les coſſus; il eſt notaire.

VICTOR

Notaire?

GNAFRON.

Oui, M'ſieu. Vous pouvez voir ſa plaque ici, toute dorée : Coq, notaire.

VICTOR.

C'eſt un brave homme ?

GNAFRON.

Certainement! pour la bravoure!... ſi M'ſieu a du bien à placer, il peut le mettre dans ſon étude & être tranquille... Mais nous ne nous fréquentons pas.. il eſt un peu fiéreux, quoiqu'on ſe ſoit bien connu dans les temps... il ne voit plus les petits négociants.

VICTOR.

Vous êtes négociant ?

GNAFRON.

Oui, M'ſieu, pour vous ſervir.

VICTOR.

Et c'eſt par ſon travail que Monſieur Coq eſt arrivé à cette poſition ?

GNAFRON.

Oui, oui : ſon père l'avait mis ſaute-ruiſſeau chez un vieux papa à perruque, qui était là avant lui. Il eſt devenu troiſième clerc, puis ſecond, puis premier; puis il a acheté le trou...

VICTOR.

Et l'autre ?

GNAFRON.

Vous ne pouvez pas mieux vous adreffer. Le père Gnafron n'a jamais quitté le quartier... & j'y connais tout le monde, depuis les boutiques jufqu'au cintième.

VICTOR.

Avez-vous connu autrefois la famille Coq?

GNAFRON.

Coq! je n'ai connu que ça. Le père était canut, bifstanclaque; il eft mort & la mère auffi, qui était une des bonnes langues du quartier... On pouvait la charger d'habiller quelqu'un... habit, vefte & culotte, quand elle y avait paffé, y n'y avait pas befoin d'aller rue Impériale; y n'y manquait rien... Brave femme, du refte!... Ils avaient trois fils avec qui que j'ai poliffonné, quand j'étais petit... nous jouions au quinet enfemble; un joli jeu... On l'a défendu à préfent... on dit que ça fautait quéque fois dans les quinquets des paffants... c'eft dommage.

VICTOR.

Vivent-ils encore, les fils Coq?

GNAFRON.

Y en a un qui eft parti pour les Iles, où l'on a dit qu'il a été mangé par les fauvages, que c'était même le roi qui l'avait mangé parce qu'il était gras .. Les deux autres font encore ici. Y en a un qui eft dans les coffus; il eft notaire.

VICTOR

Notaire?

GNAFRON.

Oui, M'fieu. Vous pouvez voir fa plaque ici, toute dorée : Coq, notaire.

VICTOR.

C'eft un brave homme ?

GNAFRON.

Certainement! pour la bravoure!... fi M'fieu a du bien à placer, il peut le mettre dans fon étude & être tranquille... Mais nous ne nous fréquentons pas.. il eft un peu fiéreux, quoiqu'on fe foit bien connu dans les temps... il ne voit plus les petits négociants.

VICTOR.

Vous êtes négociant ?

GNAFRON.

Oui, M'fieu, pour vous fervir.

VICTOR.

Et c'eft par fon travail que Monfieur Coq eft arrivé à cette pofition ?

GNAFRON.

Oui, oui : fon père l'avait mis faute-ruiffeau chez un vieux papa à perruque, qui était là avant lui. Il eft devenu troifième clerc, puis fecond, puis premier; puis il a acheté le trou...

VICTOR.

Et l'autre ?

GNAFRON.

Ah ! par exemple, celui-là, il n'eſt pas notaire... Je le connais beaucoup : nous buvons enſemble... Un bon enfant ! Il n'a jamais ſix ſous ſans m'appeler pour les manger avec lui... Nous ſommes collègues.

VICTOR.

Collègues ! & puis-je vous demander quel état ?

GNAFRON.

Nous ſommes bijoutiers.

VICTOR.

Bijoutiers !... c'eſt un bel état... qui demande beaucoup de goût.

GNAFRON.

(*A part.*) De goût ! Y en a aſſez quand on remue le baquet... (*Haut.*) Y ne faut pas confondre. C'eſt bijoutier ſur le genou.

VICTOR.

Bijoutier ſur le genou ! je ne connais pas cet état.

GNAFRON.

Nous ne montons pas le diamant ſur or ou ſur argent, nous le montons ſur cuir...vous ſavez la chanſon :

Il fallait tirer avec les dents... ents,
Du cuir mouillé plein de poix... oix.

VICTOR.

Ah ! je comprends... cordonnier ?

GNAFRON.

Vous êtes bien honnête... cordonnier en vieux.

VICTOR.

Savetier ?

GNAFRON.

Oui ; les gens qui ont reçu de l'éducance nous appellent ſavetiers ; ceux qui n'en ont pas reçu nous appellent gnafres.

VICTOR.

Et fait-il ſes affaires ?

GNAFRON.

Bien petitement. Le commerce va ſi mal, & les cuirs ſont ſi chers !... Mais c'eſt un fier ouvrier... Je lui porte ſouvent mon ouvrage, parce que je commence à avoir la vue un peu gogotte.

VICTOR.

Je vous remercie de tous ces détails, mon ami. Puiſ-je vous offrir quelque choſe ?

GNAFRON.

Oh ! M'ſieu ; je ne vous demande rien.

VICTOR.

Mais non, mais non : je vous ai fait perdre votre temps ; faites-moi le plaifir d'accepter ceci, vous boirez à ma fanté.

GNAFRON.

Oh ! M'fieu, vous êtes bien honnête. Je vous remercie, mais c'eft bien pour ne pas vous fâcher... c'eft trop... De l'or !... mon habit n'en a jamais vu... Dites-moi, s'il vous plaît, combien eft-ce que ça fait, ce que vous me donnez là ?

VICTOR.

Soixante francs.

GNAFRON, à part.

Soixante francs ! mais c'eft un milord anglais cet étranger ! Je m'en vais acheter une bareille pour cet argent... (*Haut.*) M'fieu, puis-je vous demander votre nom ?

VICTOR.

Oh ! c'eft inutile.

GNAFRON.

Comme vous voudrez... C'eft que, voyez-vous, j'aurais fait mettre deux verres ; je les aurais remplis ; puis j'aurais dit : A votre fanté, M'fieu Jules, ou M'fieu Augufte, ou M'fieu Georges ! A la vôtre ! j'aurais répondu. J'aurais trinqué, j'aurais bu mon verre, puis j'aurais bu le vôtre... Ça fait plaifir.

VICTOR.

Je m'appelle Victor.

GNAFRON.

Ah ! Victor, c'eſt un joli nom! ça fait penſer à la victoire qui rime avec boire... Pardonnez-moi encore, M'ſieu, de vous demander votre état.

VICTOR.

Je ſuis rentier.

GNAFRON.

Ah! en voilà un fameux état!... M'ſieu n'aurait pas beſoin d'un aſſocié par haſard?

VICTOR, riant.

Non, merci... Mais, dites-moi, où demeure votre ami, Monſieur Coq?

GNAFRON.

Tenez, M'ſieu; vous voyez au coin de cette rue, cette baraque... C'eſt là qu'il demeure... Ces bottes qui pendent, c'eſt les aiguilles de ſa pendule. Puis-je vous rendre encore quelque ſervice, M'ſieu ?

VICTOR.

Je vous remercie, mon ami.

GNAFRON.

Si vous avez befoin de quéqu'un pour vous conduire par la ville... je vous ferai voir l'abattoir, le coq de Saint-Jean, la fontaine des Trois-Cornets; n'y en a plus qu'un, mais c'eft égal... la grille de la rue de Gadagne... le dôme de l'Hôpital, avec le lézard.

VICTOR.

Je vous remercie; j'ai befoin de me repofer, je verrai la ville plus tard.

GNAFRON.

Allons, M'fieu, toujours à votre fervice... Je m'appelle Gnafron... je vais boire à votre fanté, M'fieu Victor... (*A part.*) Si je mettais un troifième verre pour Guignol?... oui, je mettrai trois verres... (*Haut.*) Adieu, M'fieu Victor.

VICTOR.

Adieu, Monfieur Gnafron.

SCÈNE VI.

VICTOR, PUIS JÉROME.

VICTOR.

Allons, j'ai eu de la chance; je me fuis bien adreffé. C'eft une gazette, ce brave Monfieur Gnafron.

JÉROME, arrivant.

Te voilà ! je t'ai fait attendre ; mais je n'ai pas perdu mon temps. Mes deux frères vivent. L'un eſt notaire, l'autre ſavetier. Il ne me reſte plus qu'à connaître leur adreſſe.

VICTOR.

Hé bien ! moi, j'ai encore mieux opéré que vous. Je la ſais, leur adreſſe ; vous êtes tout près d'eux. Voici le notaire & voilà le ſavetier.

JÉROME.

En vérité ?

VICTOR.

Voyez l'enſeigne du notaire.

JÉROME.

Tu as raiſon. Je vais commencer par lui ; à tout ſeigneur, tout honneur !... Vas à l'hôtel faire préparer notre repas ; il eſt probable que je vais dîner en famille. J'irai te retrouver ſous peu.

(*Victor ſort. — Jérôme frappe chez Gaſpard.*)

SCÈNE VII.

JÉROME, GASPARD.

GASPARD, ſortant.

Qu'eſt-ce ?... Ah ! un mendiant encore !... Bonhomme, je ne donne pas l'aumône chez moi. Il y a dans la ville

des établiſſements pour les indigents, auxquels je verſe une ſomme chaque année. Il faut vous y adreſſer ; on vous donnera ce qui vous eſt néceſſaire.

JÉROME.

Vous vous trompez, Monſieur ; je ne demande pas l'aumône.

GASPARD.

Que me voulez-vous donc ? Parlez, mais hâtez-vous : je ſuis notaire ; mes affaires réclament tout mon temps, & je ne puis le perdre en converſations.

JÉROME.

Je viens, Monſieur, vous apporter des nouvelles de quelqu'un qui vous touche de près. Vous aviez un frère nommé Jérôme.

GASPARD, ſèchement.

Oui, un fort mauvais ſujet, qui a fait beaucoup de chagrins à mon père. Il n'a jamais pu apprendre aucun métier ; il eſt parti pour l'Amérique. On croit qu'il y eſt mort de la fièvre jaune, ou qu'il a péri dans quelque folle expédition.

JÉROME.

C'eſt une erreur, Monſieur... Jérôme vit.

GASPARD.

Ah !... & ſans doute il a toujours été le même : léger, pareſſeux, débauché, il n'a pas ſu épargner un ſou.

JÉROME.

Vous vous trompez encore, Monſieur ; il a amaſſé une fortune de plus de trois millions.

GASPARD.

Hum !... vous dites, Monſieur?

JÉROME.

Je dis que Jérôme a amaſſé une fortune de plus de trois millions, & qu'il a voulu revenir dans ſon pays auprès des ſiens, parce qu'il n'a pas d'enfant. Il a débarqué il y a quelques jours à Marſeille, & il arrive aujourd'hui, tout à l'heure, par le prochain convoi du chemin de fer.

GASPARD.

(*A part.*) Trois millions! pas d'enfant! (*Haut.*) Pardonnez-moi : je n'avais pas compris d'abord : j'ai la tête caſſée. Jérôme, mon frère, grand & noble cœur!... je le reconnais bien là. Il avait l'eſprit aventureux, mais le coup d'œil ſûr ; une véritable capacité commerciale !... Pardonnez-moi, Monſieur ; mais il faut que j'aille à ſa rencontre ; il ne ſe reconnaîtrait plus ici ; notre ville a tellement changé d'aſpect... (*A la cantonnade.*) Lafleur ! François ! mettez les chevaux à la voiture ; nous allons au chemin de fer. Vite, vite ! c'eſt un de mes frères qui arrive.

JÉROME, à part.

Ce n'eſt pas à ma rencontre qu'il va, c'eſt à celle de mes millions.

GASPARD

A tout à l'heure, Monſieur !

JÉROME.

Vous vous hâtez peut-être un peu. Je ne vous ai pas encore tout dit. Jérôme avait, comme je vous l'ai annoncé, gagné à la Martinique une fortune de pluſieurs millions; mais il ne l'a plus. Le vaiſſeau qui l'amenait en France a fait naufrage; il a eu grand'peine à ſe ſauver, & tout ce qu'il poſſédait a été englouti. Il a pu venir juſqu'ici, mais il eſt à peu près ſans reſſources.

GASPARD.

Ah! peſte! (*A la cantonnade.*) Lafleur! François! attendez; n'attelez pas! mon frère n'arrive pas encore! (*A Jérôme.*) Je vous fais compliment, Monſieur; vous contez fort bien. Vous ſavez donner à vos narrations un intérêt, un charme ſaiſiſſant; mais je vous ai compris. Jérôme revient miſérable comme il a toujours vécu. Il a appris que j'ai acquis par mon travail quelque fortune, & il vous envoie en éclaireur pour ſavoir ce qu'il pourra tirer de moi. Hé bien! dites-lui que je ne veux pas le recevoir, que j'ai déjà aſſez d'autres membres de ma famille qui me font rougir, ſans qu'il vienne ici étaler le ſpectacle de ſon inconduite... Je lui ferai paſſer quelque argent, une fois pour toutes... pourvu qu'il quitte la ville... Surtout, qu'il ne ſe préſente pas chez moi... S'il vient, je le ferai jeter à la porte.

JÉROME.

Monſieur, il eſt votre frère !

GASPARD.

Pas un mot de plus. S'il ſe préſente, je le ferai jeter à la porte. (*Il ſort bruſquement.*)

SCÈNE VIII.

JÉROME, ſeul.

J'ai bien réuſſi chez le notaire ! C'eſt peu encourageant pour le ſurplus de mes viſites de famille ! Si celui qui a de l'éducation, des manières... qui eſt un homme comme il faut, m'a reçu de cette façon, comment me recevra donc le ſavetier ? Je crois que je n'ai qu'à faire mon paquet & à repartir... Il faut cependant aller juſqu'au bout. Faiſons encore cet eſſai. (*Il frappe de l'autre côté.*)

SCÈNE IX.

JEROME, GUIGNOL.

GUIGNOL.

(*A l'intérieur.*) On y va ! on y va ! (*Entrant.*) Bonjour, Moſſieu. C'eſt pour un reſſemelage, Moſſieu ? Je peux vous faire ça tout de ſuite... (*A part.*) Le particulier n'a pas l'air coſſu.

JÉROME.

Je vous remercie ; ce n'eſt pas pour cela que je viens.

GUIGNOL.

Et pourquoi donc ? C'eſt pour des clous ? Vos groles prennent l'eau ?

JÉROME.

Non plus... Je vais vous le dire. Vous vous appelez Coq ?

GUIGNOL.

C'eſt-à-dire... je m'appelais Coq autrefois,... mais à préſent je m'appelle plus que Guignol.

JÉROMF.

Comment cela ?

GUIGNOL.

C'eſt mon frère le notaire qui m'a donné trois cents francs pour que je porte plus ſon nom.

JÉROME, à part.

Le nom de notre père !

GUIGNOL.

Même que, dans le quartier, on ſe moque de moi ; ça me fait biſquer... mais j'ai reçu l'argent, je l'ai même mangé... Faut ben que je tienne ma parole... S'il avait

ſeulement voulu me donner ce matin cinq cents francs pour avoir la place de maître bottier dans un régiment, je l'aurais débarraſſé, j'aurais quitté la ville... Mais qué que ça vous fait à vous tout ça, vieux?

JÉROME.

Vous aviez un frère nommé Jérôme?

GUIGNOL.

Oh oui! pauvre Jérôme! un bien bon enfant, lui! nous nous aimions bien... Il me donnait ben des tapes quéquefois; mais, c'eſt égal, je l'aimais bien. Quand il avait une brioche, ou un carquelin (1), ou une pomme, il m'en donnait toujours un morceau... & moi auſſi.

JÉROME.

Il y a longtemps que vous ne l'avez vu?

GUIGNOL.

Je penſe bien. Il eſt parti pour l'Amérique, pour la Martinique; que fais-je ?... Y n'y a pas de chemin de fer pour ce pays-là... Oh! puis c'eſt un pays qu'eſt plein de ſauvages qui mangent les hommes... Pauvre Jérôme! Il eſt p't-être mort; & comment encore? Il a p't-être été mangé par un ſauvage ou par un cocodrille.

JÉROME.

Hé bien! non, il n'a pas été mangé, il n'eſt pas mort. Je l'ai vu il n'y a pas bien longtemps.

(1) *Craquelin;* ſorte de gâteau jadis fort apprécié de la jeuneſſe lyonnaiſe.

GUIGNOL.

Pas poſſible ?

JÉROME.

Il m'a chargé de vous donner de ſes nouvelles & de vous dire qu'il viendra bientôt ici.

GUIGNOL.

Vraiment ?... & il doit être bien changé ?

JÉROME.

Oh ! ſi changé, que, voyez-vous, il ſerait devant vos yeux, vous ne le reconnaîtriez pas.

GUIGNOL, ému.

Oh ! mon Dieu, qu'eſt-ce que vous me dites donc là ?... Mon pauvre Jérôme... je le reconnaîtrais pas !... V'là que je me ſens tout choſe à préſent !... Plus je vous regarde... C'eſt ſon nez, c'eſt ſes yeux, c'eſt ſon parler... Allons, ne fais donc pas le bête... Jérôme !... ganache !... mon frère ! c'eſt toi !... (*Il ſe jette dans les bras de Jérôme. — Ils s'embraſſent longuement.*)

JÉROME.

Mon bon frère !

GUIGNOL.

Comme te v'là changé, en effet. Te n'as pas rajeuni.

JÉROME.

Mais ni toi non plus, il me ſemble. Cependant je t'ai

reconnu tout de fuite... Puis tu as confervé l'accent du pays.

GUIGNOL.

Ah ! nom d'un rat, je n'ai pas voyagé comme toi. Mais dis-moi donc, que nous rapportes-tu de ton Amérique ? Il me femble que te n'as pas fait fortune là-bas.

JÉROME.

Hélas ! non, mon frère : j'ai eu de grands malheurs J'avais ramaffé une petite fortune, je l'ai perdue.

GUIGNOL.

Que veux-tu ? Y aura ben ici un morceau de pain pour toi, en attendant que te trouves de travail ; fois tranquille.

JÉROME.

C'eft que je ne fuis pas venu feul.

GUIGNOL.

Je comprends... T'as époufé là-bas une négreffe ; te l'amènes avec des mioches que ne font pas blancs. Va, va ! nous coucherons & nous décrafferons ben tout ça. Nous les mettrons dans le baquet.

JÉROME.

Non, mon frère ; je n'ai point d'enfant ; mais je fuis ici avec un jeune homme, un ami qui m'a fauvé la vie un jour où j'allais être tué par des brigands. Je l'avais



adopté lorſque j'étais dans la richeſſe ; je ne puis pas l'abandonner aujourd'hui.

GUIGNOL.

Oh ! le brave garçon ! je voudrais l'embraſſer.

JÉROME.

Mais toi ? tu es marié, tu as des enfants ?

GUIGNOL.

Je ſuis veuve; ma Madelon eſt morte y a trois ans ; mais j'ai une fille, Louiſon. Il faut que te la voies, c'eſt une belle fille, va ! je vas l'appeler. Louiſon ! Louiſon ! avance ici ;... avance donc, molaſſe !

SCÈNE X.

LES MÊMES, LOUISON.

LOUISON, de l'intérieur.

Me v'là, papa ! (*Entrant.*) Ah ! un m'ſieu !

GUIGNOL.

Te ſais ben, ton oncle Jérôme dont je t'ai ſi ſouvent parlé... Hé ben ! le v'là ! embraſſe-le.

LOUISON.

Ah ! mon oncle ! (*Elle l'embraſſe.*)

JÉROME.

Je te fais compliment. Elle eſt très-gentille, ta Louiſon.

LOUISON.

Vous êtes bien honnête, mon oncle. Mon père me parlait bien ſouvent de vous. Il me racontait les farces que vous faiſiez enſemble quand vous étiez petits; & quand on lui diſait que vous étiez mort, il ne voulait jamais le croire.

JÉROME.

Brave frère!

GUIGNOL.

Louiſon, faut faire la ſoupe pour quatre.

LOUISON, bas.

Papa, j'ai point de beurre.

GUIGNOL, de même.

Mets-y ma colle : ça donne très-bon goût.

JÉROME.

Je vous quitte pour un inſtant, mes enfants. Je vais chercher ma malle à l'auberge où je ſuis deſcendu & je vous amènerai mon ami Victor. (*Il ſort.*)

GUIGNOL.

Ne ſois pas longtemps. Je vas faire faire le dîner.

(*A la cantonnade.*) Fais bien attention aux omnibus. Marche ſur les trétoirs. Allons ! bon ! V'là un boulanger qui l'attrappe avec ſon ouche... Prenez donc garde, mitron ! C'eſt mon frère.

SCÈNE XI.

GUIGNOL, LOUISON.

LOUISON.

C'eſt bien facile de dire : Je vas ſaire ſaire le dîner. Mais avec quoi ? j'ai pas d'argent.

GUIGNOL.

Combien t'a-t-on donné ſur les bottes du poſtillon ?

LOUISON.

Trente ſous ; & vous avez déjà bu un litre là-deſſus.

GUIGNOL.

Ah! nom d'un rat!... Faudra acheter un quart de ſalé... quatre têtes de mouton... Ah ! puis, je me rappelle qu'il aimait bien le gras-double. J'ai là-haut un vieux tablier de cuir bien gras, qui ne ſert plus, te le couperas en petits morceaux... A la poële, avec un oignon, deux ſous de graiſſe blanche & bien de vinaigre, ça ſera à ſe licher les doigts.

LOUISON.

Vous croyez, papa ? Ça fera ben un petit peu dur.

GUIGNOL.

Te mettras de linge blanc ſur la table.

LOUISON.

Où voulez-vous que je le prenne ?

GUIGNOL.

Mets ma chemiſe que j'ai quittée ſamedi.

LOUISON.

Mais, papa, elle eſt toute ſale.

GUIGNOL.

Sale ! je l'ai portée que quinze jours !... Te la retourneras à l'envers, & te mettras les manches en dedans.

LOUISON.

Ça ſera joli !

GUIGNOL.

Allons, vas vite !... Ah ! dis-moi, faudra inviter Gnafron.

LOUISON.

Votre Gnafron, je ſais pas ce qu'il a... il boit depuis ce matin, il peut plus ſe tenir.

GUIGNOL.

Raifon de plus ! il eft charmant quand il eft pochard. Il égaye toute une fociété : il fait tant de chanfons, il a une voix fuperbe. Nous lui ferons chanter : *Où peut-on être mieux ?...*

LOUISON.

Mais où prendre l'argent ?

GUIGNOL.

Ah bah ! crève l'avarice, & vive la joie ! J'ai encore une couverture... zou !... au Mont-de-piété !... je me couvrirai cette nuit avec des écopaux. C'eft pour mon frère !... j'y vas pendant que te fais le fricot.

SCÈNE XII.

GASPARD, feul.

Je fuis ruiné, déshonoré, perdu... Une lettre de Marfeille m'annonce la faillite d'un armateur auquel j'avais avancé des fommes confidérables !... Si je ne trouve pas aujourd'hui même deux cent mille francs, je fuis obligé de prendre la fuite... Qui l'aurait dit ? une affaire qui s'annonçait fi bien ! Mais que faire ? bon Dieu ! que faire ? (*On entend chanter Gnafron.*)

SCÈNE XIII.

GASPARD, GNAFRON.

GNAFRON, ivre.

Sapristi ! j'y vois pas bien clair : y fait aujourd'hui un brouillard ! (*Il heurte Gaspard.*)

GASPARD.

Faites donc attention, ivrogne !

GNAFRON.

Ah ! c'est vous, M'sieu Coq ! pardon, excuse, je vous voyais pas ; c'est le brouillard... Mais faut pas rudoyer le pauvre monde... Ah ! votre frère Jérôme est pas comme vous ; il m'a touché la main.

GASPARD.

Jérôme ! il est donc ici ?

GNAFRON.

Ah ! je crois ben ; & il est ben aussi cossu que vous. Ah ! il en a des pécuniaux celui-là ! il est galonné sur toutes les coutures... Son ami qui est venu avec lui m'a donné trois jaunets pour boire ; & je fais bien sa commission... je les fais pas moisir, ses jaunets ; depuis ce matin j'arrête pas de pomper.

GASPARD.

Eſt-il poſſible?... Ah! maladroit que j'ai été! c'eſt Jérôme qui s'eſt préſenté à moi ce matin; c'était une épreuve... Et comment l'ai-je reçu?... Tous les malheurs fondent ſur moi en même temps... Il eſt riche, il revient d'Amérique; il n'y a que lui qui puiſſe me ſauver... Mais comment réparer ma conduite? comment le retrouver d'abord? Il faut que j'aie cet argent aujourd'hui.

GNAFRON.

Il a vu votre frère Guignol; ils ſe ſont embraſſés.

GASPARD.

Et où eſt-il à préſent, ce cher Jérôme?

GNAFRON.

Ah! je ſais pas; mais il m'a dit qu'il allait venir chez Guignol... M'ſieu Coq, on pourrait pas vous offrir un verre de vin?... Voyez! les jaunets ont pas encore tous paſſés dans mon géſier.

GASPARD.

Non, non, je vous remercie. (*A part.*) Il faut que je parle à Guignol.

GNAFRON.

Adieu, M'ſieu Coq. Je vas boire à la ſanté de votre frère... & à la votre auſſi, bah!... à la ſanté de toute la famille Coq!... Vive la famille Coq! (*Il ſort. Gaſpard frappe chez Guignol : Guignol entre.*)

SCÈNE XIV.

GASPARD, GUIGNOL.

GASPARD.

Guignol, dis-moi, je te prie...

GUIGNOL.

Tiens, il me tutoye à préſent. Que voulez-vous, Monſieur Coq ?

GASPARD.

Tu as vu notre frère Jérôme ?

GUIGNOL.

Je ſuis donc votre frère à préſent ?

GASPARD.

Oublie ce qui s'eſt paſſé, j'ai eu tort. Tu as vu Jérôme ?

GUIGNOL.

Oui, je l'ai vu, il va venir manger ma ſoupe. Voulez-vous dîner avec nous ?

GASPARD.

Je te remercie ; je ſuis un peu preſſé... Où eſt-il ?

GUIGNOL.

Je ſais pas, il eſt allé à ſon auberge ; il va apporter ſa malle. Je crois ben qu'elle n'eſt pas ben lourde. Pauvre garçon ! il eſt comme moi, il y a de la place dans ſon gouſſet.

GASPARD.

Mais tu te trompes, Guignol. Jérôme eſt riche, très-riche ; millionnaire peut-être.

GUIGNOL.

Oh ! pour ça, c'eſt pas vrai.

GASPARD.

Je viens de l'apprendre, j'en ſuis certain.

GUIGNOL.

On t'a tiré une craque ; je te dis que c'eſt pas vrai. S'il était riche, il aurait plus ſon air bon enfant des autres fois. S'il était riche, il m'aurait pas tutoyé, il m'aurait pas appelé ſon frère. S'il était millionnaire, il aurait fait comme toi ; il m'aurait jeté quelques écus pour que je porte plus le nom de notre père ; ou ben, il l'aurait quitté, lui, ce nom, pour ſe faire noble à la douzaine... Il m'aurait défendu de me préſenter devant lui, en me menaçant de me faire jeter à la porte par ſes gens... Va, va ! je te dis qu'il eſt pauvre ; il m'a embraſſé de trop bon courage, & en pleurant encore... Te ne pleures pas comme ça, toi ; t'es riche. (*Vers la fin de cette ſcène, Jérôme a paru dans le fond avec Victor.*)

SCÈNE XV.

GASPARD, GUIGNOL, JÉROME en coftume riche, VICTOR.

JÉROME, fe montrant.

Tu te trompes, Guignol. La richeffe n'endurcit que les méchants & les orgueilleux. Ceux qui ont du cœur, quand le bon Dieu leur a donné la profpérité, reconnaiffent toujours leurs parents & leurs vrais amis... Oui, mon cher frère, je fuis riche; je fuis trois fois millionnaire, & je veux que tu fois heureux avec moi.

GUIGNOL.

Saprifti, quel beau paletot tu as!... & un chapeau à trois lampions!

JÉROME.

Hé bien! Monfieur le notaire, me permettez-vous à moi de porter le nom de Coq?

GASPARD.

Pardonnez-moi, mon frère, de ne vous avoir pas reconnu ce matin. Les foucis, les affaires m'avaient troublé l'efprit; je ne favais plus ce que je faifais. Prenez pitié de moi; vous voyez devant vous le plus malheureux de tous les hommes. Je fuis ruiné fi vous ne venez à mon fecours. Je viens d'éprouver une perte confidérable, & fi, dans la journée, je ne trouve pas deux cent mille francs à emprunter, je fuis perdu.

JÉROME.

Avez-vous eû pitié de moi, quand vous me croyiez miſérable? Et Guignol, lui avez-vous prêté ce matin les cinq cents francs qui pouvaient le tirer de la miſère?

GUIGNOL.

Jérôme! c'eſt notre frère!... nous avons eu tous trois le même p'pa & la même m'man. Tu ſais ben, il était ben gentil quand il était petit. Il avait une petite culotte bleue avec une pièce verte... au coude. Il a de chagrins! les eſcalins te manquent pas. Lâche-lui de médailles! Lâche-lui de médailles!

JÉROME.

Vous lui avez donné trois cents francs pour qu'il ne portât plus le nom de notre père; je vous en donne trois cent mille pour que vous ne déshonoriez pas ce nom.

GASPARD.

Merci, mon frère! (*Il s'en va.*)

SCÈNE XVI.

JÉROME, GUIGNOL, VICTOR, PUIS LOUISON.

JÉROME.

Allons, il faut nous réjouir à préſent.

LOUISON, entrant.

Papa, le dîner eſt prêt.

JÉROME.

Ecoute, mon frère... Ta boutique eſt un peu étroite pour que nous y dînions tous à l'aiſe. Je vais vous emmener dîner au cabaret. D'autant plus que, ſi tu le veux, Guignol, ce dîner ſera un repas de fiançailles.

GUIGNOL.

Comment ça?

JÉROME.

Je veux te demander la main de ta fille Louiſon pour Victor, mon fils adoptif.

GUIGNOL.

Monſieur Victor, qui t'a ſauvé la vie! Oh! je donne mon conſentement.

JÉROME.

Et toi, Louiſon?

LOUISON.

Je ne ſuis qu'une pauvre fille ſans éducation, mon oncle. Comment puis-je devenir la femme d'un jeune homme bien élevé?

JÉROME.

La dot eſt mon affaire; & pour l'éducation ça ne ſera pas long. Je te ferai donner des maîtres : en ſix mois tu ſeras une fille accomplie.

VICTOR.

Mademoiſelle, je ſerais le plus heureux des hommes ſi vous pouviez être du même avis que Monſieur Jérôme.

GUIGNOL.

Allons, z'enfans, donnez-vous la main, & embraſſez-vous... Jeune homme, faudra ben me la rendre heureuſe, au moins !

JÉROME.

Nous allons conclure cette affaire-là à table... Toi, Guignol, tu reſteras avec nous ; nous ne nous quitterons plus.

GUIGNOL.

C'eſt qu'en dehors de la ſavaterie, je ſuis pas bon à grand'choſe.

JÉROME.

Hé bien, tu feras des ſouliers pour tous les pauvres de la ville. Je te fais un abonnement de dix mille francs par an pour ça.

GUIGNOL.

Ah ben, décidément me v'là maître bottier ! Ce n'eſt plus le même régiment, mais je ſuis toujours ſûr de ne pas manquer de pratiques... Dis donc, Louiſon, faudra pas oublier d'aller retirer les bottes du poſtillon.

AU PUBLIC.

Meſſieurs, nous voilà tous riches, & cependant il nous manque encore quelque choſe. Nous vous avons dit tant de gognandiſes (1) que nous en ſommes tout honteux. Mais ſi nous étions ſûrs de vous avoir réjouis, nous ſerions fiers comme des Coqs.

FIN DES FRÈRES COQ (2).



(1) *Gognandiſes;* billeveſées, bêtiſes.

(2) *Les Frères Coq* eſt une des rares pièces qu'une tradition conſtante attribue à Mourguet, 1er du nom. Bien que les retouches ſucceſſives ſoient très-viſibles dans les leçons qui ſe jouent aujourd'hui, le tiſſu de l'intrigue & les principales ſcènes ſe ſont tranſmis à nous à peu près intacts. Il eſt facile d'y reconnaître une donnée déjà pluſieurs fois miſe au théâtre, notamment dans *l'Habitant de la Guadeloupe*, de Mercier. Mais, ſur cette donnée de lieu commun, Mourguet a fait une pièce très-originale, très-bien filée, où les ſentiments du peuple ſont très-bien compris & très-bien exprimés. *Les Frères Coq* eſt le chef-d'œuvre du théâtre Guignol de Lyon.

LE PORTRAIT DE L'ONCLE

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES

M. DURAND, *rentier*, 83 *ans*.
GUILLAUME, } *ſes neveux*.
GUIGNOL, }
MADELON, *femme de Guignol*.
M. DÉLICAT, *notaire*.



LE PORTRAIT DE L'ONCLE

PIÈCE EN UN ACTE

Le théâtre représente un village ou une place de petite ville. On doit voir une maison qui est celle de l'oncle.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DURAND, GUILLAUME, GUIGNOL.

(L'oncle sort de sa maison soutenu par ses deux neveux qui s'empressent à l'envi de lui donner leurs soins.)

GUIGNOL.

ALLONS! ne bouligue (1) donc pas ce pauvre oncle comme çà. Te vois ben que te le fais marcher trop vite. Il n'a plus ses picarlats (2) de quinze ans.

(1) *Bouliguer;* agiter, remuer.

(2) *Picarlats;* cotrets : *ses picarlats,* par une figure de rhétorique, ses jambes.

GUILLAUME.

C'eſt toi qui le ſoutiens mal. Tu es ſi maladroit !

GUIGNOL.

Te ne l'es pas, toi ?.. Fais donc tes embarras !

DURAND.

La paix ! la paix, mes enfants ! je ne veux pas que vous vous diſputiez. Je ſuis très-content de vos ſoins à tous deux... Approchez-moi de cette terraſſe... Comme ce ſoleil m'échauffe & me ranime ! Il me fait oublier mes quatre-vingt-trois ans, mon catharre, mes rhumatiſmes, &c., &c... Hélas ! mes chers neveux, on n'a pas comme moi fait de longs voyages & amaſſé à la ſueur de ſon front une petite fortune, ſans amaſſer en même temps bien des infirmités.

GUIGNOL.

Laiſſez donc, mon oncle, vous êtes vigoret comme un grillon.

DURAND.

Non, non, mon ami ; j'ai paſſé une mauvaiſe nuit... Mais je ne ſais pourquoi ce matin je me ſens jeune... & je me ſouviens que lorſque j'étais en Pruſſe, je rencontrai un de mes amis qui avait le même âge que moi... Tenez, c'eſt le peintre qui a fait mon portrait, celui qui eſt dans ma ſalle à manger.

GUIGNOL.

Celui où vous avez une lévite ponceau avec une canne à pommeau.

GUILLAUMF.

Il eſt d'une reſſemblance parfaite.

DURAND.

C'eſt un tableau de maître... Je veux le donner à l'un de vous... Voyons, Guignol, veux-tu que je le mette dans ton lot? En auras-tu bien ſoin après moi?

GUIGNOL.

Oh! je crois bien; j'oſais pas vous le demander. Je le mettrai devant mon lit pour ne pas le perdre de vue, & je dirai à mes mioches: Vous voyez ben c't ancien! C'eſt mon oncle Durand, un brave homme, qui m'aimait bien. Tâchez d'être gentils comme lui, ſi vous voulez pas que je vous donne des tapes.

DURAND.

Allons, décidément, je me ſens beaucoup mieux aujourd'hui... Je veux en profiter pour faire ce que mon âge me conſeille depuis longtemps; je veux faire mon teſtament.

GUIGNOL.

Oh! laiſſez donc ça, mon oncle. Profitez de ce que vous allez mieux pour vous benaiſer. Ces hiſtoires de

teſtament, de notaire, ça vous tournera le ſang & ça vous refera malade.

GUILLAUME.

Non; mon oncle à raiſon... Un teſtament ne fait jamais mourir... Au contraire, quand on a mis ordre à ſes affaires, on eſt plus calme, plus frais. D'ailleurs, eſt-ce que mon oncle n'eſt plus d'âge à s'occuper de ſon bien?.. Qu'eſt-ce que quatre-vingts ans? Il y a plus d'un centenaire aujourd'hui. Je liſais l'autre jour dans un journal qu'il y en avait quatre à Madrid.

DURAND.

Cela m'étonne : je ne croyais pas que dans les pays chauds... mais enfin c'eſt encourageant... Je veux cependant accomplir mon projet. Allez me chercher Monſieur Délicat, le notaire.

GUILLAUME.

Va, Guignol.

GUIGNOL.

Va toi-même.

GUILLAUME.

Je reſte auprès de mon oncle.

GUIGNOL.

Je peux ben y reſter auſſi bien que toi : j'en aurai bien auſſi ſoin.

DURAND.

Vas-y, Guignol, je t'en prie.

GUIGNOL, fans bouger.

Oui, mon oncle, j'y vas puifque vous me le commandez. (*Il fait un pas.— à Guillaume :*) C'eft pas rien parce que te me l'as dit, toi. Te n'as rien à me commander... C'eft pour faire plaifir à mon oncle. (*Il fait un pas & revient.*) J'y cours, mon oncle; mais c'eft pour vous, & pas pour lui. Il n'a rien à me commander, n'eft-ce pas?... (*Il fait quelques pas & revient.*) Eft-ce ici, mon oncle, ou chez vous qu'il faut mener le notaire?

DURAND.

Chez moi, mon ami.

GUIGNOL.

J'y vas, mon oncle, puifque vous le voulez... (*A Guillaume :*) Faifeur d'embarras, va! (*Il revient encore après avoir difparu, mais ne dit rien qu'un* ouh! *adreffé à Guillaume.*)

SCÈNE II.

M. DURAND, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Mon pauvre coufin eft toujours le même, mon oncle.

DURAND.

Il faut être indulgent pour lui, Guillaume.

GUILLAUME.

Vous voyez comme il eſt maladroit ! il a l'eſprit ſi court !

DURAND.

Mais non ! il n'eſt pas ſot. S'il n'a pas d'inſtruction, l'intelligence ne lui manque pas. Puis il a un bien bon cœur.

GUILLAUME.

Bah ! ſa langue n'épargne perſonne. Quand on a le malheur de s'oublier, il vous ſaigne à blanc. Ah ! il ne fait pas bon avoir beſoin de ſes renſeignements.

DURAND.

Il eſt toujours mal de médire, mais s'il ne dit la vérité que quand on la lui demande, il n'a pas de tort. Je ſuis ſûr d'ailleurs qu'il parle plus par étourderie que par méchanceté.

GUILLAUME.

Oh ! mon oncle, j'ai bien peur qu'il ne faſſe pas honneur à la famille !

DURAND.

Comment cela ?

GUILLAUME.

Il a des dettes.

DURAND.

Ah !... ſont-elles fortes ?

GUILLAUME.

Il doit par ci, par là, à ſon épicier, à ſon boulanger... Il a emprunté vingt francs à l'un de ſes amis.

DURAND.

L'hiver a été mauvais, le travail a manqué. Il n'y a pas de mal à emprunter dans un moment de gêne... Vingt francs, ce n'eſt pas une groſſe dette, il pourra rembourſer.

GUILLAUME.

Oui, s'il travaillait, s'il avait de l'ordre ; mais c'eſt un flaneur ſempiternel. On le voit à tout inſtant au cabaret.

DURAND.

Eſt-ce qu'il y va ſouvent?... Je ſais qu'on l'y voit quelquefois le dimanche, de loin en loin.

GUILLAUME.

Oh ! je ne prétends pas qu'il y aille tous les jours ; mais dans ſa poſition, il n'y devrait pas aller du tout.

DURAND.

Il eſt bien permis de prendre parfois un peu de diſtraction... quand il n'y a pas d'abus.

GUILLAUME.

Vous êtes la bonté même, mon oncle. Je ſouhaite comme vous que nous n'ayons pas à nous repentir de la conduite de Guignol, mais...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, GUIGNOL.

GUIGNOL.

Mon oncle, Monſieur Délicat va venir. Quand je ſuis arrivé, il était occupé à faire un partage entre deux héritiers à qui un parent avait laiſſé une vache & un chien par égales parts. Il avait bien du mal à leur partager ça ; mais il a fini. Il m'a dit : Je vais m'empreſſer de mettre mon miniſtère à la diſpoſition de Moſſieu votre oncle. (*Il ſalue en imitant le notaire.*)

DURAND.

Je te remercie. Il faut que je rentre pour mettre quelques papiers en ordre, avant l'arrivée du notaire. Donnez-moi votre bras. (*Tous deux s'empreſſent autour de lui.*)

GUILLAUME, à Guignol.

Allons, un peu moins de mouvement ; tu vas encore le faire tomber.

GUIGNOL, à part.

Ah ! que te me fais bouillir ! la main me demenge.

DURAND, arrivé vers la porte.

Guignol, reſte, je t'en prie, pour recevoir le notaire & le faire entrer chez moi. Guillaume m'accompagnera juſque dans mon appartement.

GUIGNOL.

Puiſque ça vous fait plaiſir, mon oncle, je reſte.

SCÈNE IV.

GUIGNOL, puis M. DELICAT

GUIGNOL, seul.

Guillaume a ben envie, je crois, de me jouer un pied de cochon. Il eſt dans le cas de tourmenter ce pauvre oncle pour lui ſoutirer quelques écus... Je me tiendrai ſur le qui vive !

DÉLICAT, arrivant.

Monſieur Guignol ! (*Saluts ridicules réciproques.*) Monſieur Durand eſt-il chez lui ? eſt-il alité ?

GUIGNOL.

Ce pauvre cher homme eſt tout patraque (1) ! Pourtant il s'eſt levé aujourd'hui, il dit qu'il va mieux... C'eſt lui qui a voulu faire ſon teſtament ; moi, je lui conſeillais pas, crainte que ça lui faſſe mal.

DÉLICAT.

Quel enfantillage !

GUIGNOL.

Dites donc, Monſieur le notaire, vous ſavez que nous ſommes deux neveux de mon oncle, mon couſin Guillaume & moi ; vous me connaiſſez, vous ſavez que je

(1) *Patraque ;* maladif, indiſpoſé.

ſuis un brave garçon. Ne faites pas pour l'un plus que pour l'autre.

DÉLICAT.

Monſieur Guignol, cette ſuppoſition m'offenſe. Dans la famille des Délicat, nous ſommes notaires de père en fils depuis dix-ſept générations... & toujours nous avons peſé les actions de notre miniſtère à la balance de la plus rigoureuſe juſtice... Ma clientèle embraſſe tout ce qu'il y a de plus conſidérable dans le pays. Je ſuis membre du Conſeil municipal, du Conſeil de fabrique, de la Société d'agriculture, d'horticulture & de piſciculture, de la Société de pomologie, d'archéologie & de géologie... décoré de pluſieurs médailles au Comice agricole... & vous croyez que je laiſſerais la corruption entamer ce tréſor d'honneur, amaſſé par les années, par le travail & par l'intégrité la plus inconteſtée ?...

GUIGNOL.

(*A part.*) Ah ben ! j'ai joliment mis cuire ! (*Haut.*) Monſieur Délicat, j'ai pas eu l'intention de vous offenſer; faites pas attention à ce que je vous ai dit. Je vas vous mener vers mon oncle.

DÉLICAT.

Je vous ſuis, Monſieur Guignol. Soyez perſuadé que je reſpecterai ſcrupuleuſement les volontés de Monſieur Durand & que je n'exercerai ſur lui aucune influence. (*Guignol entre avec lui chez M. Durand, & en ſort auſſitôt. — Guillaume en ſort un inſtant après.*)

SCÈNE V.

GUIGNOL, PUIS GUILLAUME.

GUIGNOL, feul.

Il prend vite la mouche, le notaire ! mais enfin ce que je lui ai dit n'était pas bien fait pour le fâcher cependant.

GUILLAUME, arrivant.

Monfieur Délicat eft avec mon oncle ; je me fuis retiré par difcrétion.

GUIGNOL.

Dis donc qu'on t'a paffé dehors. Je te connais, va ; fi t'avais pu refter, te te ferais pas gêné... C' pauvre oncle, j'ai ben peur que nous le gardions pas longtemps... Mais dis donc, Guillaume, je voulais te parler de quéque chofe... Y a-t-y longtemps que te n'as pas vu ma fille, ma Louifon ?

GUILLAUME.

Je la vois tous les jours ; elle eft encore venue chez moi, hier, acheter un quart de fucre... qu'elle n'a pas payé, par parenthèfe.

GUIGNOL.

Eh bien, comment la trouves-tu ?

GUILLAUME.

Elle n'eft pas mal.

GUIGNOL.

N'eſt-ce pas?... Elle eſt joliment plantée; & puis, pas faignante ; elle aide à ſa mère comme une femme... Elle fait plus de la moitié de l'ouvrage de la maiſon... Elle eſt ſolide comme le pont Tilſitt... Et une poigne!... Elle vous revire une omelette d'un coup de poing ; que la poële ſoye froide, qu'elle ſoye chaude, c'eſt tout de même!

GUILLAUME.

Pourquoi me dis-tu tout ça?

GUIGNOL.

N'as-tu pas remarqué qu'avec ton fils Claude... un joli garçon auſſi... ils ſe ſurchottent?... Ces enfants ont l'air de ſe convenir... L'autre jour il a rencontré Louiſon à la pompe; il lui a porté ſon ſiau juſqu'à la maiſon. Hier il lui a donné un bouquet de muguets... Si nous les mariions, voyons?

GUILLAUME.

Qu'eſt-ce que tu donnes à ta fille?

GUIGNOL.

Te ſais bien que je ſuis pas un milord. Elle aura la garde-robe en noyer de notre grand, un miroir & une lichefrite que nous lui avons gardés de l'héritage de la tante Bazu... Madelon lui donnera deux rangs de ſa chaîne... & je tâcherai d'aligner quéques écus pour lui faire un petit trouſſeau.

GUILLAUME.

Tout çà c'eſt de la rafataille!... Tu ne ſais donc pas que je donne à Claude cinq mille francs en le mariant, & que plus tard il aura la ſuite de mon commerce!... Ta Louiſon ne peut pas me convenir.

GUIGNOL.

Mais ſi ces enfants ſe conviennent?

GUILLAUME.

Eſt-ce que les parents doivent faire attention à ça? Guignol, garde ta poule, je garde mon coq.

GUIGNOL.

Te fais ben le fier, mon couſin! Te n'as pas toujours eu le gouſſet ſi plein! On dirait que je te connais pas.

GUILLAUME.

De quoi te mêles-tu? J'ai travaillé, moi! je n'ai pas changé trente fois d'état! moi! C'eſt pas en menant la vie d'un vacabond qu'on ramaſſe quéque choſe.

GUIGNOL.

Vacabond! que te dis! Redis-le donc, mauvais épicier! On ſait bien comment t'as gagné tes quatre ſous. Avec ton fromage fort qui empoiſonne tout le quartier; que t'y mets toutes les ſaletés que te trouves dans le ruiſſiau... Et ton poivre que te vas prendre chez les ſcieurs de long... Et ta balance qui a un gros ſou par deſſous... T'as été dans le journal, il y a deux mois...

GUILLAUME.

Tais-toi, poliſſon ! tu n'es qu'un vaurien.

GUIGNOL.

Attends, attends... Vaurien ! tiens ; voilà le vaurien ! (*Il lui donne un coup de tête.*)

GUILLAUME s'enfuit en criant, & revient dire :

Oui, poliſſon ! vaurien !

GUIGNOL, lui donnant un autre coup de tête.

Tiens !... Ah ! te crois que te me feras toujours comme quand j'étais petit, que te me donnais des tapes toute la journée. (*Guillaume s'enfuit.*)

SCÈNE VI.

GUIGNOL, MADELON.

MADELON, accourant.

Hé bien ! qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce ſicotti (1) ? Te te mettras donc toujours dans des battures ? Puis après te me reviendras tout dépillandré.

GUIGNOL.

C'eſt Guillaume qui vient de recevoir un atout. Je lui ai parlé de notre Louiſon pour ſon fils Claude, parce

(1) *Sicotti* ; tapage, bruit.

qu'y me ſemble que ces enfants ſe ſurchottent ; il a fait le fier, il m'a envoyé promener, il m'a appelé vaurien, & je lui ai cogné le melon.

MADELON.

Y valait ben la peine de vous battre. Son grand gognand (1) de Claude! j'en voudrais point pour Louiſon, & Louiſon en voudrait pas non plus. C'eſt pas avec lui, c'eſt avec Baſtien, le fils du maréchal, qu'ils ſe ſurchottent.

GUIGNOL.

Ah ben, tant mieux!

MADELON.

T'es toujours le même;... te parles ſans ſavoir ce que te dis. Te ne fais que des bêtiſes!

GUIGNOL.

Celle-là n'eſt pas bien groſſe. Laiſſe-moi la paix! Mon oncle Durand eſt là chez lui avec le notaire ; il fait ſon teſtament... On va ſortir dans un moment... Va faire ta ſoupe.

MADELON.

Ah! ce pauvre vieux, s'il pouvait nous laiſſer quéque choſe!... je m'achèterais... une crinoline. (*Elle ſort.*)

(1) *Grand gognand*; grand mal bâti, décontenancé, imbécile.

SCÈNE VII.

GUIGNOL, GUILLAUME.

GUILLAUME, entrant.

Notre oncle a fait ſon teſtament; mais auſſitôt que ça a été fini, il s'eſt trouvé plus mal; il a fait appeler Monſieur le curé... Monſieur le curé eſt venu, & quelques inſtants après il a paſſé.

GUIGNOL, pleurant.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! & moi qui l'ai pas embraſſé!... Pauvre oncle, qui m'aimait tant quand j'étais petit... qui m'achetait des carquelins, des gobilles, des ronflardes... Ah! il était ſi bon enfant!... Etre mort ſi vite que çà!

GUILLAUME, inſenſible.

Ah! bah! il avait bien fait ſon temps!.. Tout le monde ne va pas à quatre-vingt-trois ans... A quoi lui ſervaient ſes biens, à ſon âge, ſon argent, ſa terre?... Au lieur que...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DÉLICAT.

DÉLICAT.

(*Il ſalue.*) Meſſieurs, Monſieur Durand, votre oncle, d'honorable mémoire, vient de décéder. Son teſtament que j'ai reçu en la forme authentique, & que je vais dé-

poſer dans mes minutes, devient dès-lors irrévocable. J'ai l'honneur de vous annoncer que le défunt a inſtitué pour ſon légataire univerſel Monſieur Guillaume, ſon neveu, & qu'il inſtitue Monſieur Guignol, ſon autre neveu, légataire à titre particulier de ſon portrait avec le cadre & acceſſoires, à la charge de faire faire audit cadre, dans les vingt-quatre heures, les réparations néceſſaires. Le défunt m'a chargé de veiller à l'exécution de cette partie du teſtament, ainſi que de ce qui concerne les œuvres pies, & j'ai l'honneur d'annoncer à Monſieur Guignol, que s'il ne ſe mettait pas, dans le plus bref délai, en meſure d'exécuter leſdites réparations, je ferais obligé de lui enlever ledit portrait, pour en faire don à une œuvre de bienfaiſance, conformément aux diſpoſitions énoncées dans ledit teſtament... Meſſieurs! (*Il ſalue & ſort.*)

SCÈNE IX.

GUIGNOL, GUILLAUME.

GUILLAUME, d'un air narquois.

Hé bien! Guignol! tu as le portrait que tu avais tant envié!

GUIGNOL, un peu déſappointé.

Mon oncle au moins m'a pas oublié tout à fait... Il était maître de ſon bien... & moi, j'oublierai pas non plus tout ce qu'il a fait pour moi, quand j'étais petit.

GUILLAUME.

C'eſt bien, tu es philoſophe !

GUIGNOL.

Allons, je vais prendre ce potrait pour le faire réparer. (*Il fait quelques pas pour entrer dans la maiſon.*)

GUILLAUME, ſe mettant devant la porte.

Je te défends d'entrer. La maiſon eſt à moi à préſent. Tu n'as rien à faire ici : je ne veux pas que tu ailles rodaſſer dans tous les coins.

GUIGNOL.

Tiens, elle eſt donc de ſucre, ta maiſon ! T'as peur qu'on te la mange... Hé bien, donne-moi le potrait tout de ſuite.

GUILLAUME.

Reſte là, je vais le chercher... (*A part.*) Il faut que je faſſe vite viſite aux tiroirs; le bonhomme devait avoir de l'argent. (*Haut.*) Brave & digne homme ! il avait eu la ſageſſe d'économiſer, & il eſt mort dignement en faiſant un bon uſage de ſes économies, lui ! (*Il entre dans la maiſon.*)

SCÈNE X.

GUIGNOL, MADELON.

MADELON.

On vient de me dire que l'oncle Durand eſt mort...

Pauvre brave homme ! il a dû laiſſer des eſcalins (1)... T'a-t-il donné quéque choſe ?

GUIGNOL.

Oui, oui... Mais dis donc, Madelon ! qu'as-tu d'argent aujourd'hui dans le tiroir ?

MADELON.

J'ai quarante-huit ſous.

GUIGNOL.

Amène-les tout de ſuite.

MADELON.

Et avec quoi que j'achèterai le dîner ?... Qué que t'en veux faire ?... Te veux aller boire avec ton couſin, ivrogne !... Pas plus tôt l'oncle mort, tu veux aller te mettre en ribotte... J'ai plus à la maiſon qu'un oignon & un corſenère.

GUIGNOL.

Tais-toi donc ! te raffoules (2) toujours... C'eſt pas pour boire, c'eſt pour retirer ce que l'oncle m'a laiſſé.

MADELON.

Ah ! ah ! que t'a-t-il donc laiſſé ? (*Silence.*) T'a-t-il laiſſé ſa maiſon ?

(1) *Des eſcalins ;* de l'argent.
(2) *Raffouler ;* gronder, radoter.

GUIGNOL.

Non... il l'a laiffée à Guillaume.

MADELON, avec un accent de défappointement & de dépit croiffant à chaque réplique.

Ah!... t'a-t-il donné le jardin?

GUIGNOL.

Non... il l'a donné à Guillaume.

MADELON.

Ah!... t'a-t-il donné fa vigne?

GUIGNOL.

Non... il l'a donnée à Guillaume.

MADELON.

Ah!... t'a-t-il donné fon pré?

GUIGNOL.

Non... il l'a donné à Guillaume.

MADELON.

Ah!... il t'a donc donné fon mobilier?

GUIGNOL.

Non... il l'a donné à Guillaume. Il ne m'a donné qu'une pièce de fon mobilier.

MADELON.

Ah !... t'a-t-il donné ſon armoire ?

GUIGNOL.

Non... il l'a donnée à Guillaume.

MADELON.

Ah !... eſt-ce ſon miroir qu'il t'a donné ?

GUIGNOL.

Non... il l'a donné à Guillaume.

MADELON.

Ah !... Mais, imbécile, que t'a-t-il donc donné ?

GUIGNOL.

Il m'a donné ſon potrait.

MADELON.

Ah ! voilà ben une belle drogue ! Grand bête, va ! T'étais toujours à dire : Mon oncle par-ci, mon oncle par-là... Te t'eſquintais à le ſervir... Te n'as ſu te faire donner que cette ſaleté, & c'eſt ton calin de couſin qui a la ſucceſſion ! Te feras bien toujours le même... te ne ramaſſerais pas d'eau en Saône.

GUIGNOL.

Tais-toi; je ſuis bien content, moi, d'avoir le potrait de mon oncle ! Mais c'eſt pas tout.

MADELON.

Y a donc encore quéque chofe ?

GUIGNOL.

Oui ; y a que, par fon teftament, l'oncle veut que je faffe réparer dans les vingt-quatre heures le cadre de fon potrait ; finon, j'y perds tous mes droits.

MADELON.

Et c'eft pour ça que te me demandes mes quarante-huit fous ?... Oui, prends garde de les perdre. Qué que ça me fait ce potrait ?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GUILLAUME, apportant le portrait.

GUILLAUME.

Voilà votre lot !... Vous êtes bien contents, n'eft-ce pas ? Ah ! ah ! ah ! Il eft joli !

GUIGNOL, prenant le portrait.

Regarde donc, Madelon, comme il reffemble ! comme c'eft bien lui, avec fa lévite... & fon nez !...

MADELON.

Oui, le bel héritage ! C'eft pas avec ça que nous marierons notre Louifon ?

GUIGNOL.

Allons!... viens vite abouler tes quarante-huit ſous... faut ſaire cette réparation.

MADELON.

Je veux pas donner mon argent pour ça...

GUIGNOL.

Ah! Madelon, marche droit!... Te connais le manche à balai; te fais que je tape... En avant!

(*Madelon ſort en grognant. Guignol la ſuit emportant le portrait.*)

SCÈNE XII.

GUILLAUME, ſeul.

Ils ne ſont pas contents! leur butin n'eſt pas gras!... mais je ne ſuis pas content non plus. J'ai fouillé dans tous les tiroirs, dans le bureau... pas un ſou! Cependant le papa Durand ne mangeait pas ſes rentes, & il y a longtemps qu'il n'avait rien placé!... Je crois que je me ſuis trop preſſé d'accepter... j'ai peur de me trouver dans l'embarras... Cette baraque a beſoin de réparations; il y a des hypothèques ſur la vigne & ſur le pré; quand tout ſera payé il n'y aura rien. (*On entend chanter Guignol.*)

SCÈNE XIII.

GUILLAUME, GUIGNOL.

GUIGNOL, arrive en chantant; il tient à la main un paquet de billets de Banque.

Tra la la! j'ai des espinchos (1)...

GUILLAUME.

Qu'est-ce que tu as donc là?

GUIGNOL, chantant encore.

Toi qui connais les billets de la Banque... qu'est-ce que te dis de ça?... Tout ça était dans le cadre du potrait... en le défesant pour le réparer, ça a dégringolé comme des pavés par le Gourguillon... y en a vingt-cinq de mille... Ah! c'est Madelon qu'est contente!

GUILLAUME.

La moitié est à moi.

GUIGNOL.

Pas de ça! à bas les pattes!

GUILLAUME.

Je suis légataire universel.

GUIGNOL.

Parfaitement; mais moi je suis légataire du potrait, du cadre & accessoires... c'est ça l'accessoire, il est joli!

(1) *Des espinchos;* de l'argent.

GUILLAUME.

Je te forcerai en juſtice à me donner la moitié.

GUIGNOL.

Nous verrons ça, petit!

GUILLAUME.

Le teſtament a été mal fait.

GUIGNOL.

C'eſt pas ce que dit Monſieur Délicat; il dit que c'eſt un teſtament ortantique & indécrottable.

GUILLAUME.

Et ſi je te fais un procès?

GUIGNOL.

Moi, je t'en ferai deux, & j'aurai de quoi payer le procureur. Te ne me fais plus peur, va!

GUILLAUME.

Tu ſais que j'ai toujours été pour toi un bon parent.

GUIGNOL.

Oui... avec des tapes.

GUILLAUME.

Dis donc, Guignol, quel âge a ta Louiſon?

GUIGNOL.

Elle aura dix-neuf ans aux ceriſes. Pourquoi me demandes-tu ça?

GUILLAUME.

Oh! c'eſt que j'avais penſé... Tu m'avais dit un mot toi-même... Mon Claude eſt un beau garçon...

GUIGNOL.

Oui... pas mal.

GUILLAUME.

Il eſt bon enfant tout à fait... il eſt à ſon ouvrage... Nous devrions les marier, ces enfants.

GUIGNOL.

Qu'eſt-ce que te donnes à ton garçon?

GUILLAUME.

Je lui donne cinq mille francs en le mariant, & plus tard il aura la ſuite de mon commerce.

GUIGNOL.

Tout ça c'eſt de la rafataille!... Te ne ſais donc pas que je donne à Louiſon en la mariant quinze mille francs... rien que ça, vieux!... Ton Claude peut pas me convenir.

GUILLAUME.

Mais tu m'as dis toi-même que ces enfants ſe convenaient, qu'ils ſe parlaient.

GUIGNOL.

Bah! eſt-ce que les parents doivent faire attention à

ça?. . D'ailleurs je me ſuis trompé; ç'eſt pas vrai... Guillaume, garde ton coq, je garde ma poule.

GUILLAUME, à part.

Il me rend la monnaie de ma pièce, & je crois pardeſſus le marché qu'il ſe moque de moi! (*Il ſort furieux.*)

SCÈNE XIV.

GUIGNOL, ſeul.

Toutes ſes fineſſes & ſes grimaces lui ont pas ſervi à grand'choſe... Allons, je pendrai le potrait de mon oncle devant mon lit, comme je lui ai promis. Il me fera reſſouvenir que dans ce monde le mieux encore c'eſt de filer droit ſon chemin, & que celui-là qui eſt le plus dupe, c'eſt ſouvent celui qui a voulu être fripon.

AU PUBLIC.

Meſſieurs, c'eſt auſſi un potrait que nous avons voulu vous donner, un potrait du bon vieux temps & de la bonne franquette lyonnaiſe. Le cadre n'eſt pas auſſi chenu que celui de mon oncle; mais ſi le potrait vous a paru reſſemblant, agréez le tout avec indulgence.

FIN DU PORTRAIT DE L'ONCLE.

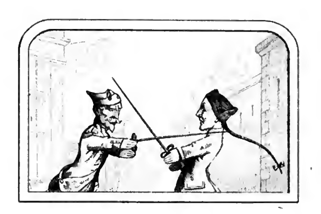


LE DUEL

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES

LE PÈRE BERTRAND, *rentier.*
GUIGNOL, *canut.*
LA RAMÉE, *ancien militaire.*
UN GENDARME.



LE DUEL

PIÈCE EN UN ACTE

Une Place publique, à Lyon.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, feul.

IL eft bientôt neuf heures & j'ai un rendez-vous d'honneur à midi!... Il faut que je me batte... à mon âge!... & avec un ancien traîneur de fabre encore!... Il me femble que la matinée n'a duré qu'une minute aujourd'hui... J'ai la fièvre... & dire qu'il y a des gens qui fe font tuer tous les huit jours!... je ne

comprends pas comment ils peuvent vivre... Décidément je ne puis pas aller ſur le terrain... J'ai une fille; j'ai gagné ma fortune en travaillant, je ne puis pas la jouer ſur un coup d'épée... D'autre part, ſi je ne me bats pas, ce ſpadaſſin viendra faire ici un eſclandre, & les commères du Gourguillon m'accableront de leurs moqueries... Il m'eſt bien venu une idée... J'ai là pour voiſin un pauvre diable qui n'a ni ſou ni maille; il ſera peut-être bien aiſe de gagner quelque argent... ſi je lui propoſais de prendre ma place?.. C'eſt un homme ſans famille & ſans poſition... Il ne doit pas lui coûter beaucoup d'expoſer ſa vie, & je m'en tirerai peut-être à bon compte... C'eſt cela! L'heure approche... Voyons s'il eſt chez lui. (*Il frappe.*)

SCÈNE II.

BERTRAND, GUIGNOL.

GUIGNOL à ſa fenêtre.

Qui eſt-ce qui cogne?

BERTRAND.

(*A part.*) Il y eſt! quel bonheur! (*Haut.*) Bonjour, Monſieur Guignol; je voudrais bien vous parler.

GUIGNOL.

Hé bien! parlez, ne vous gênez pas; j'ai le temps. J'attends mon agent de change, mais il n'eſt pas encore venu.

BERTRAND.

Ce que j'ai à vous dire eſt tout à fait ſecret. Voulez-vous me faire le plaiſir de deſcendre?

GUIGNOL.

Vous voulez que je dégringole? Me v'là! Rien que le temps de couvrir ma pièce.

BERTRAND.

(*A part.*) Voilà l'homme qu'il me faut! (*A Guignol, qui eſt deſcendu.*) Vraiment, Monſieur Guignol, depuis le temps que nous habitons porte à porte, je ne comprends pas que vous ne ſoyez pas venu me voir.

GUIGNOL.

Ma foi! M'ſieu, j'ai pas oſé; la diſtance eſt trop grande.

BERTRAND.

Pas du tout; il n'y a que la rue à traverſer.

GUIGNOL.

C'eſt vrai, mais y a la diſtance des picaillons (1).

BERTRAND.

Oh! cela ne fait rien entre voiſins; vous pouviez bien venir me faire payer une bouteille de vin.

1) *Des picaillons;* un des nombreux ſynonymes qu'emploie Guignol pour déſigner l'argent. Il y a ſur cette matière autant de richeſſe dans ſon langage que de pénurie dans ſon gouſſet.

GUIGNOL.

(*A part.*) Il eſt bien en générofité, aujourd'hui, le vieux grigou ! (*Haut.*) Si c'eſt pour ça, tant que vous voudrez... de fuite, fi ça vous va.

BERTRAND.

Tout à l'heure !... C'eſt maintenant un fervice que je voudrais vous demander.

GUIGNOL.

Un fervice? une cuillère & une fourchette?.. Je vais vous chercher ça tout de fuite.

BERTRAND.

Non, non ; il ne manque pas de cuillères & de fourchettes chez moi.

GUIGNOL.

Oh ! on les donne quelquefois à retamer.

BERTRAND.

L'argenterie ne fe rétame pas.

GUIGNOL.

Si, fi ; on la retame... au Mont-dè-Piété.

BERTRAND.

Il ne s'agit pas de cela... c'eſt autre chofe & quelque chofe de preſſé que j'ai à vous communiquer. Ecoutez-moi, je commence de fuite.

GUIGNOL.

(*A part.*) Nous en avons pour un moment. (*Haut.*) Allons, je vous écoute.

BERTRAND.

Voici de quoi il s'agit... J'ai aujourd'hui même une affaire de duel.

GUIGNOL.

Des duelles (1) de tonneau?

BERTRAND.

Non, un duel au ſabre, à l'épée ou au piſtolet.

GUIGNOL.

Je comprends... avec le machin qui coupe, avec c'li qui pique ou avec c'li-là qui pette.

BERTRAND.

Je vous avoue que ça m'embarraſſe un peu.

GUIGNOL.

Ça m'embarraſſerait ben auſſi... Mais je vous vois venir... vous voulez que je ſoÿe votre ſecond.

BERTRAND.

Non; je vous eſtime plus que cela.. Pas mon ſecond .. mon premier.

(1 *Duelle;* douve de tonneau.

GUIGNOL.

J'aimerais aſſez être votre ſecond... parce que je ſais qu'après un duel y a toujours un morceau à fricoter pour les ſeconds.

BERTRAND.

Vous voulez rire; mais vous devez comprendre que dans ma poſition je ne peux pas aller me battre.

GUIGNOL.

Quand on a de z'eſcalins (1) comme vous, c'eſt dur d'expoſer ſa peau.

BERTRAND.

Je ſuis père de famille, j'ai une fille charmante qui fait mon bonheur, & ſi le deſtin voulait que je fuſſe tué, elle en mourrait de chagrin.

GUIGNOL.

C'eſt vrai, votre demoiſelle eſt charmante... elle a de z'ieux qui louchent...

BERTRAND.

Elle eſt fort belle.

(1) *Des eſcalins;* de l'argent.

GUIGNOL.

Quand y en a un qui regarde à Fourvières, l'autre regarde à Bellecour... ça n'eſt pas tout le monde qui peut faire ça.

BERTRAND.

Ce n'eſt rien... mon médecin m'a dit que ça paſſerait dans une dizaine d'années.

GUIGNOL.

Dix ans!... mais votre fille, qui a trente-quatre ans, en aura alors manquablement quarante-quatre.

BERTRAND.

Je ſongerai alors à l'établir.

GUIGNOL.

Pauvre vieux!... à quarante-quatre ans, on a ſon congé pour ſe marier.

BERTRAND.

Non, non, c'eſt un bel âge pour faire un mariage... de raiſon... & ce ſont les meilleurs... Mais il ne s'agit pas de cela aujourd'hui... j'ai beſoin de votre appui.

GUIGNOL.

Faut vous appuyer?... par dernier?

BERTRAND.

Non, non.

GUIGNOL.

Alors, c'eſt par devant?

BERTRAND.

Vous m'interrompez toujours. Laiſſez-moi donc vous expliquer mon affaire.

GUIGNOL.

Allons, continuez. (*A part.*) Je ſuis ſûr qu'il ne finira pas avant dîner.

BERTRAND.

L'autre jour...

GUIGNOL.

Qu'il faiſait nuit.

BERTRAND.

Bavard ſempiternel, laiſſez-moi donc parler.

GUIGNOL.

Allons, je clos mon bec

BERTRAND.

L'autre jour... j'étais ſur un des bancs de la place Impériale... Vous ſavez que j'y vais de temps en temps prendre le frais... je cauſe avec des amis... Il y en a qui liſent le journal, qui me racontent ce qu'il y a de nouveau... c'eſt fort agréable, l'été...

GUIGNOL.

Et puis ça ne coûte rien, je fais... L'hiver, vous allez à la police correptionnelle... qui eſt un moyen de ſe chauffer à bon marché.

BERTRAND.

Ce jour-là j'étais avec un ancien militaire, un ancien huſſard... qui me racontait la bataille de Wagram... avec ſa canne... ſur le ſable... Je la ſais par cœur, ſa bataille de Wagram... il me l'a déjà racontée au moins quarante fois. Hé bien, ça me fait toujours plaiſir... Vous ſavez que j'ai été ſergent dans la garde nationale... & que j'ai toujours aimé les vieilles culottes de peau...

GUIGNOL.

Je crois bien, c'était votre état .. Un ancien tanneur!... Hé ben! c'eſt comme moi, j'aime les vieux militaires : j'ai eu un oncle capitaine, qui s'était retiré avec trente-ſept ans de ſervices & cinquante-ſix bleſſures ; il avait reçu vingt-quatre coups de ſabre ſur la figure, & il avait le ventre couſu.

BERTRAND.

Nous en étions au moment le plus intéreſſant de la bataille... (*Avec emphaſe.*) celui où les ſoixante bouches à feu de la Garde arrivent en faiſant trembler la terre, ſuivies de quarante autres. — Il me dit alors : Les huſſards s'élancent... Il ſe trompait... Je lui dis : Mais

papa La Ramée, ce n'eſt pas les huſſards qui s'élancent, c'eſt les cuiraſſiers... vous me l'avez dit hier. — Comment! les cuiraſſiers, s'écrie-t-il; mais (*très-vite*) puiſqu'il s'agiſſait de reprendre les hauteurs de Baumerſdorf & de Neuſiedel, comment les cuiraſſiers, qui étaient à l'aile droite, auraient-ils pu paſſer le Ruſſbach & ſe porter ſur le centre des Autrichiens qui s'étaient placés ſur ces hauteurs, pour nous diſputer la victoire? Me comprenez-vous? — Certainement, que je le comprenais.

GUIGNOL.

Et ben! vous avez une fière comprenette.

BERTRAND, toujours très-vite.

Oui, lui réponds-je; mais qu'eſt-ce que ça fait pour les cuiraſſiers?.. puiſque le centre étant au milieu, il importe peu que l'aile droite ou l'aile gauche... — Il s'emporte alors.

GUIGNOL.

Il s'emporte tout ſeul!

BERTRAND.

Taiſez-vous donc, mauvais plaiſant!... Il ſe fâche... Vous me prenez pour un hâbleur, dit-il. Vous y étiez, peut-être, à la bataille de Wagram? & moi je n'y étais pas?... Prétendez-vous m'apprendre mon métier, mauvais pékin? — A ce mot de pékin, la moutarde me monte au nez; je lui ripoſte un peu vertement... Il m'appelle « ganache! »

GUIGNOL, à part.

Pas ſi bête !

BERTRAND.

Je l'appelle « vieil entêté! » Il me donne un ſoufflet...

GUIGNOL.

Que vous avez gardé... pour l'hiver?

BERTRAND.

Non, non; je le lui ai rendu... J'ai été moi-même étonné de ma vivacité. Mais, que voulez-vous? une fois lancé... Il m'a dit : Moſſieu, vous m'avez manqué.

GUIGNOL.

Vous ne l'aviez donc pas touché ?

BERTRAND.

Si bien; mais c'eſt préciſément parce que je l'avais touché qu'il m'a dit : Vous m'avez manqué.

GUIGNOL.

Il fallait recommencer & il n'aurait pas pu parler comme ça.

BERTRAND.

Il devint furieux & me dit que de telles inſultes voulaient être lavées dans le ſang; qu'un vieux militaire ne terminait pas autrement ſes querelles. Je lui réponds que

je suis aussi raffiné que lui sur le point d'honneur... J'accepte le rendez-vous, & c'est aujourd'hui à midi que nous devons nous battre.

GUIGNOL.

Eh bien! que voulez-vous de moi?

BERTRAND.

Que vous preniez ma place.

GUIGNOL.

Que je prenne votre place!.. Vous voulez rire, papa. Je tiens bien autant à ma peau que vous.

BERTRAND.

Ah! ça ne risque rien.

GUIGNOL.

Eh ben! si ça ne risquerien, pourquoi y allez-vous pas? Si vous croyez que je vais me faire percer la bedaine pour vos beaux yeux!

BERTRAND.

Mon ami, je sais bien que ce n'est pas ici une question de sentiment & qu'il vous faut du positif. J'entends vous payer généreusement.

GUIGNOL.

Combien donnerez-vous donc?

BERTRAND.

Je vous donnerai cent cinquante francs.

GUIGNOL.

Allons donc, vieille lanterne!

BERTRAND.

Comment! vous m'appelez vieille lanterne ; qu'entendez-vous par là?

GUIGNOL.

J'entends que vous voulez vous ficher du monde... Cent cinquante francs pour aller m'aligner à votre place avec ce vieux ours blanc!

BERTRAND.

Voyons; combien voulez-vous donc?

GUIGNOL.

Ma foi, attendez!... c'eſt un calcul à faire... A trois ans, ma mère me diſait : Te m'as déjà coûté plus de mille francs, & c'eſt à peine ſi te les vaux... Si je valais à peu près mille francs dans ce temps-là, je dois bien valoir à préſent pour le ſûr... cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix mille.

BERTRAND.

Aſſez, aſſez, diable! comme vous y allez! c'eſt comme à la criée.

GUIGNOL.

Vous m'avez arrêté trop tôt... Je veux, ſans ſurfaire, douze mille francs.

BERTRAND.

C'eſt cher... Mais, voyez-vous, je veux faire votre bonheur ; je vous ai toujours aimé... je vous donnerai ce que vous me demandez.

GUIGNOL.

(*A part.*) Il paraît que j'ai pas aſſez demandé. (*Haut.*) Voyons, maintenant; comment entendez-vous me payer? Je veux des gros ſous ou des billets de banque : lequel aimez-vous mieux?

BERTRAND.

Comme vous voudrez. Pourquoi me dites-vous ça?

GUIGNOL.

Parce que ſi vous avez l'intention de me payer en gros ſous, c'eſt à condition que vous me les porterez à la Croix-Rouſſe... ſans prendre le chemin de fer.

BERTRAND.

Dans ce cas, je préfère vous payer en billets.

GUIGNOL.

Si c'eſt en billets, je veux quinze mille francs.

BERTRAND.

Vous êtes bien exigeant!... qu'eſt-ce que cela ſignifie? Tout à l'heure c'était convenu à douze mille.

GUIGNOL.

Mon pauvre vieux, c'eſt mon dernier mot. Choiſiſſez : douze mille francs en gros ſous rendus à la Croix-Rouſſe, ſans chemin de fer... ou quinze mille francs en billets... Pas de milieu... c'eſt à prendre ou à laiſſer.

BERTRAND.

Allons! je vous donnerai quinze mille francs en billets, c'eſt entendu. Je vous paierai auſſitôt après le combat.

GUIGNOL.

Non, non, d'argent tout de ſuite;... ou ſinon pas de chapotement.

BERTRAND.

Allons, venez chercher votre argent tout de ſuite à la maiſon.

GUIGNOL.

Vous paierez ben auſſi une bouteille, papa... pour me donner de courage?

BERTRAND.

Certainement.



GUIGNOL, à part.

C'eſt la première qu'il me paie, le vieux ladre... Allons, pour quinze mille francs je me ferais ben tuer tous les jours. (*Ils ſortent.*)

BERTRAND, dans la couliſſe.

Attendez-moi un inſtant chez moi; je deſcends à la cave.

GUIGNOL, de même.

Et ſurtout apportez du bon, papa... du vieux! Le Brindas me fait mal; il me gargouille dans l'eſtomac.

SCÈNE III.

LA RAMÉE, ſeul.

Enfin, je crois que je parviendrai à trouver le logis de mon homme... Ce doit être par ici... c'eſt bien la place qu'il m'a indiquée. Pourvu qu'il ne m'ait pas donné une fauſſe adreſſe!... Ah! ah! ce pékin me fait rire... Quelle boule il avait l'autre jour quand il a accepté mon cartel!... Ah! pauvre vieux, ſi tu ſavais à qui tu as affaire, tu ferais déjà mort de frayeur... Je ne veux pas le tuer, mais j'entends lui donner une leçon dont il ſe ſouviendra... Voyons, informons-nous de ſa demeure au boulanger du coin... Ah! voici fort heureuſement quelqu'un qui va me renſeigner.

SCÈNE IV.

LA RAMÉE, GUIGNOL.

LA RAMÉE.

Pardonnez-moi, Moſſieu...

GUIGNOL.

(*A part.*) Un ancien troupier! ça doit être mon homme! (*Haut.*) Vous avez donc fait de ſottiſes que vous demandez pardon?

LA RAMÉE.

Pourriez-vous m'indiquer la demeure de Moſſieu Bertrand?

GUIGNOL.

Je veux pas te le dire; te m'ennuies, toi!

LA RAMÉE.

Qu'eſt-ce que cela! vous ne répondez pas à ma queſtion... L'adreſſe de Moſſieu Bertrand?

GUIGNOL, ſe mettant devant lui.

On ne paſſe pas.

LA RAMÉE.

Comment! on ne paſſe pas?

GUIGNOL.

On ne paſſe pas! on-ne-paſ-ſe-pas!

LA RAMÉE.

Vraiment! c'eſt inconcevable!

GUIGNOL.

Ah! cette trombine! ce pif! Mettez donc votre nez de côté, papa; il m'empêche de voir le Cheval de bronze.

LA RAMÉE, le menaçant.

Je ne ſouffrirai pas qu'on m'inſulte de la ſorte.

GUIGNOL.

Ne bute pas, ne bute pas... Reculez-vous donc un peu, vous m'envoyez des poſtillons, fermez votre portail.

LA RAMÉE.

Vous me prenez, je crois, pour un jobard, mon cher. La main me démange, & j'ai envie de vous apprendre à qui vous avez affaire.

GUIGNOL.

Tant pis, mon vieux; votre nez m'offusque, il reſſemble à un éteignoir pour cierge.

LA RAMÉE.

Ah! ſi je n'avais pas déjà une affaire ce matin!... Encore une fois voulez-vous me laiſſer paſſer?

GUIGNOL.

Je vous ai déjà dit qu'on ne paſſe pas

LA RAMÉE.

Et pourquoi cela ?

GUIGNOL.

Parce qu'on ne paſſe pas, vieux farceur !

LA RAMÉE.

Ah ! c'eſt trop fort, je n'y tiens plus. Tenez. (*Il lui donne un ſoufflet.*)

GUIGNOL, lui donnant un coup de tête.

Tenez, vous auſſi. Vous croyez avoir affaire à une bugne (1).

LA RAMÉE.

Je m'importe peu qui vous êtes. Vous m'avez frappé ; de pareils affronts veulent du ſang. Il faut nous battre ſur-le-champ. Au ſabre, à l'épée, au piſtolet ?... Quelle eſt votre arme ?

GUIGNOL.

Tout ce que vous voudrez. A l'épée, à coup de groles, au tournebroche, à coup de torchon, à tout.

(1) A un imbécile.

LA RAMÉE.

A l'épée.

GUIGNOL.

T'aimes la salade : allons chercher de fourchettes.

LA RAMÉE.

Oui, allons chercher des armes; mais tout de suite, parce que j'ai encore une affaire à vider ce matin.

GUIGNOL.

Allons-y. (*Ils vont pour sortir.*)

LA RAMÉE.

Mossieu. (*Ils se font des politesses.*)

GUIGNOL.

Allons, passe donc, patet [1]. (*Ils sortent & rentrent aussitôt avec des épées.*)

LA RAMÉE.

En garde !

GUIGNOL.

Voyons que j'empoigne bien ma lardoire. J'y suis. (*Ils se battent.*) Tiens donc ! tiens donc !

(1) *Patet;* lambin, tâtillon.

LA RAMÉE, après un inftant.

Comment! comment! que faites-vous donc? vous reculez, je crois.

GUIGNOL, tombant.

Ah! le gone, il m'a crevé le bedon!

LA RAMÉE.

Allons, il a fon compte; c'eft le quatrième de cette année... J'ai la main malheureufe... (*Il effuie fon épée.*) C'eft ennuyeux tout de même de fe battre comme ça, fans témoin... Mais il m'a infulté; tant pis pour lui!... Pour prévenir les foupçons, allons nous-même chercher la garde.

SCÈNE V.

GUIGNOL, feul, fe relevant.

Ah! grand bête! il croyait donc que je me laifferais mettre en perce. Pas fi cornichon! Je m'en vais maintenant prendre mon épée à moi, l'épée de Guignol!... Qu'il effaye de revenir & je me charge de lui régler le compte du père Bertrand avec le mien! (*Il fort.*)

SCÈNE VI.

LA RAMEE, UN GENDARME, PUIS GUIGNOL.

LA RAMÉE.

Venez, venez, cavalier : c'eſt ici tout près que j'ai vu un homme mort. Il nous faudra l'emporter à la Morgue, juſqu'à ce qu'on le réclame... Il n'y a plus perſonne!... Ne voyez-vous donc rien, cavalier?

LE GENDARME.

Du tout, je ne vois rien.

LA RAMÉE.

Probablement que ce malheureux aura été emporté par une patrouille : nous ſommes venus trop tard. (*Guignol donne un coup de bâton au gendarme qui s'enfuit; puis il frappe La Ramée qui tombe.*)

GUIGNOL, le roulant avec le bâton.

Eh ben! cette fois, pauvre vieux, t'en as aſſez... Que dis-tu de cette pontiſelle (1)? Faut convenir que ſi t'es fort à l'épée, te n'entends rien au bâton... Mais qu'en faire à préſent?... Je vais boire un coup chez le père Chibroc & je reviens tout de ſuite... Je le porterai en Saône. (*Il ſort.*)

(1) La *Pontiſelle* eſt une pièce de bois du métier de tiſſeur.

SCÈNE VII.

LA RAMÉE, feul, fe relevant.

Ah ! fapriſti, je crois qu'il m'eſt tombé une cheminée fur la tête... Cependant il m'a femblé que c'étaient des coups de bâton... Eſt-ce que ce pékin fe ferait joué de moi ?... Ça ne peut pas fe paffer comme ça... j'aurais cette affaire-là fur le cœur jufqu'au dernier de mes jours... Le drôle a dit, je crois, que je n'entends rien au bâton : je lui montrerai mon favoir... & duffé-je le chercher jufqu'au fond des enfers !... (*Il fort.*)

SCÈNE VIII.

BERTRAND, feul, arrivant.

Je fuis dans une inquiétude mortelle. Guignol a-t-il rencontré ce vieux ferrailleur ? J'étais allé jufqu'aux portes de Trion pour ne pas me trouver dans le premier moment entre l'enclume & le marteau ; mais je ne puis pas refter dans cette incertitude... Que font-ils devenus ?

SCÈNE IX.

BERTRAND, GUIGNOL, PUIS LA RAMÉE.

GUIGNOL, entrant & frappant fur Bertrand qu'il prend pour La Ramée.

Ah ! vieux féroce, te n'es pas mort !... Tiens ! tiens !

LA RAMÉE entrant & frappant avec un bâton fur Bertrand qu'il prend pour Guignol.

Ah! fcélérat, je t'apprendrai fi je ne fuis pas fort au bâton ; tiens! tiens! tiens!

BERTRAND.

Au fecours! au fecours! je suis mort.

LA RAMÉE.

Comment! c'eft vous, Moffieu Bertrand? Pardon, je me trompe.

BERTRAND.

La Ramée!... je fuis perdu.

GUIGNOL.

Comment! c'eft vous, papa Bertrand? Pardon, je me trompe.

BERTRAND à Guignol.

Voilà comme vous tenez vos engagements?

GUIGNOL.

Je les ai ben tenus, vos engagements, puifque je me fuis fait tuer tout à l'heure.

BERTRAND.

Oui, vous vous êtes fait tuer, & vous n'êtes pas mort!

LA RAMÉE.

Comment! comment! En effet, Moffieu, vous devriez être mort.: vous l'étiez tout à l'heure.

GUIGNOL.

Et vous auffi, papa!

LA RAMÉE.

Tout cela me paraît louche.

GUIGNOL.

Voyons! ça ferait trop long à vous expliquer. Mais il me femble que tout peut s'arranger. L'honneur eft fatiffait.

LA RAMÉE.

Vous plaifantez, morbleu!

GUIGNOL.

Fâchez pas, papa!... Moi, vous m'avez paffé votre latte au travers du corps : que voulez-vous de plus? Les Français font pas des Cofaques. L'honneur eft fatisfait.

LA RAMÉE.

Mais ces coups de bâton que j'ai reçus ; ils font poftérieurs.

GUIGNOL.

Vous venez de les repaffer au père Bertrand. L'honneur eft fatisfait.

LA RAMÉE.

Mais ma querelle avec Moſſieu Bertrand?

GUIGNOL.

Il en a ben aſſez reçu, le pauvre vieux! Il a reçu des deux mains, de la mienne & de la vôtre. L'honneur eſt ſatisfait.

BERTRAND.

Hé ben! & moi?

GUIGNOL.

Hé ben! je me ſuis battu pour vous. N'eſt-ce pas ce qui était convenu?

BERTRAND.

Et mes coups de bâton! étaient-ils convenus?

GUIGNOL.

Que voulez-vous? C'eſt par-deſſus le marché; ils n'étaient pas pour vous. C'était un ſolde de réglement entre Moſſieu & moi : c'eſt vous qui avez reçu le ſolde. L'honneur eſt ſatisfait!

TOUS.

Oui, oui, l'honneur eſt ſatisfait!

BERTRAND.

C'eſt égal, je regrette mon argent.

GUIGNOL.

Nom d'un rat, je l'ai bien gagné. Puis, il ne ſera pas tout perdu pour vous, papa. Pour mettre le bouquet à notre réconciliation, faut aller déjeûner tous enſemble, & c'eſt moi qui paie!... un fricot chenu!

BERTRAND.

Accepté!... nous trinquerons en braves.

LA RAMÉE.

Accepté!... Et le verre en main je vous conterai la bataille de Wagram.

GUIGNOL, au public.

AIR de *La la itou*.

L'honneur eſt ſatisfait!
Mais nous ne ferions pas gais,
Si vous ne diſiez ici
Que vous êtes ſatisfaits auſſi.
La itou, la la itou....

(*Chœur.*)

FIN DU DUEL.

LE MARCHAND DE VEAUX

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES

GUIGNOL, *jeune payſan.*
GNAFRON, *ſavetier.*
MADELON, *ſa fille.*
ANDRÉ, *boucher.*
M. TOUTOU, *médecin.*
MADAME BONNESAUCE, *aubergiſte.*
BUTAVANT, *avocat de village.*
LE BAILLI.



LE MARCHAND DE VEAUX

PIÈCE EN UN ACTE

Un village : la maiſon de Guignol à la droite du ſpectateur, une autre maiſon à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

GNAFRON, ſeul.

JE viens voir ſi Chignol eſt toujours dans l'intention d'épouſaſſer ma fille Madelon... Ce n'eſt pas que les prétendants manquent... y a ſur les rangs Gaſpard le récureur de puits, & Guillaume le chaudronnier... mais Chignol me convient, & à Madelon auſſi... Seulement y a une condition : j'ai promis a ma défunte que celui à qui que je marierais ma fille,

il faudrait qu'il euſſe trois louis vaillants... Je l'ai juré à c'te pauvre femme... & comme nous nous ſommes diſputés tant qu'elle a vécu, c'eſt bien juſte que je faſſe ſes volontés t'après ſa mort... Chignol aura-t-il les trois louis ?... Tant pire... il faut qu'il les aye, ſi il veut avoir ma fille... Appelons-le... & parlons-lui avec dignité. (*Il frappe.*) M'ſieu Guignol, M'ſieu Guignol!

SCÈNE II.

GNAFRON, GUIGNOL.

GUIGNOL, de l'intérieur.

On y va! on y va! (*Il entre.*) Ah! le père Gnafron! Bonjour, mon vieux; comment ça va-t'aujourd'hui? T'es-tu arroſé le gigier ce matin?

GNAFRON.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ces manières de parler t'incongrues? Eſt-ce ainſi qu'on s'exprime avec le père d'une jeune demoiſelle qu'on veut z'épouſaſſer?

GUIGNOL.

(*A part.*) Il a l'air tout badiné aujourd'hui! Qué qu'y a donc? (*Haut.*) Moſſieu de Gnafron... (*A part.*) Je le gratte... (*Haut.*) Comment ſe porte votre reſpectable binette?

GNAFRON.

Voilà qui eſt mieux. Je viens ſavoir, M'ſieu Guignol, ſi vous êtes toujours dans les intentions de lier votre exiſtence z'avec ma fille ; faites-moi t'une réponſe catégorlique.

GUIGNOL.

Certainement, Moſſieu de Gnafron. Je ne demande qu'à me marier z'avec elle.

GNAFRON.

Croyez, M'ſieu Guignol, que je ſuis t'honoré z'& fier de voir z'entrer dans ma famille un gendre tel que vous... Mais vous ſavez les conditions?

GUIGNOL.

Ah ! y a des conditions?

GNAFRON.

Y en a !... J'ai promis t'à mon épouſe que l'époux de ma fille poſſédaſſerait trois louis d'or... les avez-vous ?

GUIGNOL.

Je les ai pas... Mais, vous le ſavez, j'ai une maiſon, j'ai une vache & un veau.

GNAFRON.

Je m'importe peu de tout ça... je veux trois louis... c'eſt ce que j'ai promis t'à mon épouſe.

GUIGNOL.

Et où veux-tu que je les prenne?

GNAFRON.

Vends ta maiſon, ta vache ou ton veau.

GUIGNOL.

Si je vends ma maiſon, ousque je coucherai après?... Je peux pas vendre mon veau non plus, il a que deux jours.

GNAFRON.

Hé ben, vends ta vache.

GUIGNOL, triſtement.

C'eſt bon, on vendra la vache, quoi!

GNAFRON.

C'eſt z'entendu. (*Fauſſe ſortie.*) Ah! je réfléchis. Je veux pas que te vendes ta vache. V'là l'été, je veux que te me faſſes manger des fromages de chèvre.

GUIGNOL.

Faits avec le lait de ma vache.

GNAFRON.

L'induſtrie fait tous les jours des progrès... Vends le

veau... Adieu, dans t'un quart d'heure je viens chercher la réponſe. (*Il ſort.*)

GUIGNOL, ſeul.

Allons, j'aime mieux ça... ça me chagrinait de vendre ma vache, c'te pauvre bardelle (1)... Je vas lui donner une poignée de trèfle. (*Il ſort.*)

SCÈNE III.

ANDRÉ, PUIS GUIGNOL.

ANDRÉ, dans la couliſſe.

Attention, Carabi, garde la carriole. (*Il entre.*) On m'a dit que Guignol avait un veau à vendre. Mes pratiques m'en demandent; & ils ſont d'un rare dans ce pays!... Je crois bien que ſa maiſon eſt de ce côté... Ah! le voici!

GUIGNOL, entrant.

Ah! c'eſt vous, papa André. Bonjour, comment va le commerce?

ANDRÉ.

Bien, mon garçon; la viande ſe vend encore, mais l'argent eſt rare... Et toi, comment vas-tu?

(1) *Bardelle;* nom que les payſans de notre contrée donnent à une vache dont la robe eſt de pluſieurs couleurs.

GUIGNOL.

Pas mal, M'ſieu André... Et vous venez dans le pays pour acheter quéque choſe ?

ANDRÉ.

Moi! du tout!... j'ai ce qui me faut. Eſt-ce que tu as quelque choſe à vendre ?

GUIGNOL.

Moi, du tout.

ANDRÉ.

Je viens voir des amis... Veux-tu prendre un verre de vin, là, chez le père Michaud?

GUIGNOL.

Non, merci, je ſuis pas en train ce matin.

ANDRÉ.

Avec ça... ce n'eſt pas que ſi tu avais quelque choſe à vendre on pourrait tout de même s'arranger... On m'a ſifflé aux oreilles que tu avais un veau.

GUIGNOL.

(*A part.*) Ah ! te voilà donc, farceur ! (*Haut.*) C'eſt vrai, papa André.

ANDRÉ.

Tu ne voudrais pas le vendre ?

GUIGNOL.

Non, j'y tiens; je veux en faire un élève. C'eſt une belle petite géniſſe; dans quatre ans, ça fera un bœuf ſuperbe.

ANDRÉ.

Tu veux rire; c'eſt une géniſſe & tu veux en faire un bœuf.

GUIGNOL.

Avec ça que vous vous gênez, papa André, pour débiter des bœufs qui ont fait la proviſion de lait de tout le village.

ANDRÉ.

Ça, c'eſt mon affaire. Voyons, fais-moi voir l'animal.

GUIGNOL.

Par ici!

ANDRÉ.

Marche devant. (*Ils entrent chez Guignol. — On entend les mugiſſements de la vache & ſa clochette.*)

ANDRÉ, en dedans.

Ah ça! où donc qu'il eſt ton veau?

GUIGNOL, de même.

Il eſt là, à côté de ſa maman.

ANDRÉ, de même.

Saprifti! qu'il eft chétif, ton coco! Il n'a que la peau. (*Ils rentrent en fcène.*)

GUIGNOL, froidement.

Il eft comme ça. (*A part.*) Te débines ma marchandife, te la paieras plus cher que te ne crois.

ANDRÉ.

Voyons, ne nous fâchons pas. Combien que t'en veux de ce maigrelet?

GUIGNOL.

J'en veux trois louis.

ANDRÉ.

Tu t'amufes; c'eft pas un prix, ça. J'en donne un louis & demi.

GUIGNOL.

Trois louis tout ronds.

ANDRÉ.

T'es donc tout d'un mot?

GUIGNOL.

Tout d'un mot, mon pauvre vieux.

ANDRÉ.

Allons, puisque t'es rebarbaratif comme ça, voilà un louis pour arrhes. Je vais jusques chez Michaud... En revenant je te donnerai le surplus. A revoir! (*Il sort, & on l'entend crier :*) Allons, Carabi, mon vieux, mettons-nous en route!

GUIGNOL, seul.

Nom d'un rat! V'là mes trois louis trouvés. Je vais donner triple ration de trèfle à ma vache. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

M. TOUTOU, PUIS GUIGNOL.

TOUTOU, seul.

L'Académie des sciences vient de faire un rapport superbe sur un sirop nouvellement découvert... qui guérit toutes les maladies... le sirop de mou de veau... Je suis seul médecin dans ce pays... Il faut que je me hâte de mettre à profit cette belle découverte... Malheureusement, le veau est très-rare... Je sais bien qu'il y en a un chez Guignol... un de mes anciens malades... Mais voudra-t-il le vendre?... Allons, corbleu! qui ne hasarde rien n'a rien. (*Il frappe*) Monsieur Guignol!

GUIGNOL, entrant.

Ah! c'est vous, M'sieu Tuetout!

TOUTOU.

Monſieur Guignol, je ne me nomme pas Tuetout, mais Toutou.

GUIGNOL.

Allons ! on peut bien vous appeler Tuetout au moins c'te année... Ils y ont tous paſſé, vos malades... Y en a ben eu une ſoixantaine.

TOUTOU.

J'en ai ſauvé ſix.

GUIGNOL.

Y a pas de quoi crier bien fort.

TOUTOU.

Vous êtes un ingrat, car vous êtes des ſix ; je vous ai bien tiré de votre fièvre

GUIGNOL.

C'eſt-à-dire que c'eſt moi qui me ſuis tiré de vos griffes... Ah ! vous y alliez joliment : diète abſolue, quarante ventouſes & vingt-quatre ſangſues... Si j'avais pas eu le voiſin qui m'a apporté une bonne ſoupe aux choux & un bon troc de lard... y a ben longtemps que je ferais dans la grande guérite.

TOUTOU.

Je ne viens pas vous demander le prix de mes viſites.

GUIGNOL.

Que me voulez-vous donc, aimable doƈteur?

TOUTOU.

Voici ce que c'eſt: vous avez un veau, n'eſt-ce pas?... Voulez-vous me le vendre?

GUIGNOL.

(*A part.*) Un médecin qui achète un veau! que diantre veut-t-il en faire? (*Haut.*) Oui, Monſieur, j'ai-t-un veau; mais j'en veux un bon prix.

TOUTOU.

Nous nous entendrons bien. Peut-on voir l'animal?

GUIGNOL.

Oui, oui, venez. (*Ils entrent chez Guignol; on entend la vache & ſa ſonnette.*)

TOUTOU.

Il a de belles cornes votre veau, il eſt d'une belle venue.

GUIGNOL.

Mais vous vous trompez, papa; c'eſt la mère que vous arregardez... v'là le gone.

TOUTOU.

Saperlotte! il n'eſt pas gros.

GUIGNOL.

Il a de la peau de reſte. (*Ils rentrent.*)

TOUTOU.

Je le prends tout de même. Combien voulez-vous de cette haridelle ?

GUIGNOL.

Il eſt ſi petit ! Vous m'en donnerez ſeulement quatre louis.

TOUTOU.

Oh ! c'eſt trop cher. Trois louis, cela vous va-t-il ?

GUIGNOL

A moins de quatre louis, il ne quitte pas ſes appartements.

TOUTOU.

Tenez, Monſieur Guignol ; voici trois louis. Dans un quart d'heure j'enverrai Baptiſte vous porter l'autre & il emmènera le veau !... Ah ! je ſuis enchanté de mon marché. Voyez, Monſieur Guignol, vous m'auriez demandé vingt-cinq louis de votre veau que je vous les aurais donnés... C'eſt un tréſor pour moi... Je vais fabriquer du ſirop de mou de veau... Je tirerai, je l'eſpère, de votre animal vingt-cinq mille topettes à vingt-cinq francs. Je vous en vendrai dix, vingt, ſi vous voulez... Ma fortune eſt faite... Au revoir, Monſieur Guignol. (*Il ſort.*)

GUIGNOL, l'appelant.

Eh ! Docteur ! Non, vrai, venez donc, je ne vends pas mon veau !... Tenez, voilà votre argent... Ah ! bah ! il ne m'entend plus. Me voilà bien monté ; j'ai vendu mon trésor... Allons ! j'ai déjà quatre louis ; mon mariage eſt fait. (*Il entre chez lui.*)

SCÈNE V.

Mme BONNESAUCE, PUIS GUIGNOL.

Mme BONNESAUCE, dans la couliſſe.

Merci, merci, je trouverai bien. Une maiſon d'un étage, vous dites... c'eſt très-bien ... Monſieur Guignol... je comprends. (*Elle entre.*) Je crois que m'y voici... frappons. (*Elle frappe.*) Holà ! quelqu'un ?

GUIGNOL, entrant.

Préſent ! Ah ! c'eſt du beau ſexe !... C'eſt vous, Madame, qui avez chapoté chez moi ? Qu'y a-t-il pour votre ſervice ?

Mme BONNESAUCE.

Monſieur, je m'appelle Madame Bonneſauce ; je ſuis reſtauratrice.

GUIGNOL.

Je comprends, vous tenez une gargote, vous êtes reſtaurateuſe.

Mme BONNESAUCE.

Oui, Monſieur, reſtauratrice. Je tiens un reſtaurant fort bien achalandé à Vernaiſon, à l'enſeigne du *Chavaſſon d'argent*... Aujourd'hui je ſuis dans tous mes embarras. J'ai une fort jolie noce, quatre-vingt-dix couverts... Ils m'ont recommandé de leur faire manger du veau, & je veux en acheter un entier pour le leur faire ſervir à toutes les ſauces... On m'a dit que vous en aviez un à vendre... Nous pouvons faire affaire enſemble, ſi vous êtes raiſonnable.

GUIGNOL, à part.

(*A part.*) Bon ! je l'ai déjà vendu à deux... Mais au fait, ſi elle m'en donnait plus que les autres !... Il paraît que le veau eſt très-recherché aujourd'hui... (*Haut.*) Mais, tout de même, Madame: ſi vous voulez me ſuivre, je vais vous faire voir l'animal. (*Ils entrent chez Guignol : on entend la vache & ſa ſonnette.*) Prenez garde au gaillot [1] ; & ſur tout ne mettez pas le pied dans ma marmite.

Mme BONNESAUCE, dans l'intérieur.

(*Pouſſant un cri.*) Ah ! qu'eſt-ce que je vois là... Chaſſez donc ce gros chat rouge ; il me fait peur.

GUIGNOL, de même

Mais, Madame, c'eſt mon veau.

(1) *Gaillot;* bourbier, flaque d'eau.

Mme BONNESAUCE, de même.

Comment, ce maigrillon-là, c'eſt votre veau; il entrera tout entier dans une caſſerole. (*Ils rentrent.*)

GUIGNOL, froidement.

Il eſt comme ça, Madame.

Mme BONNESAUCE.

Le prix fait tout. Combien en voulez-vous?

GUIGNOL.

Parce que c'eſt vous, Madame, ça ſera cinq louis.

Mme BONNESAUCE, riant.

Ah! ah! Monſieur, n'eſt-ce pas que vous me trouvez l'air un peu jeune, l'air innocentin?

GUIGNOL.

Mais, pas du tout, Madame... (*A part.*) Elle a l'air d'avoir fait la campagne de Moſcou.

Mme BONNESAUCE.

Allons, je ſuis preſſée : dites-moi votre dernier mot.

GUIGNOL.

Cinq louis, Madame; à un ſou de moins y ne ſort pas de ſa chambre garnite.

Mme BONNESAUCE.

Ah ! ah ! vous êtes un farceur ; vous me plaifez. Vous me rappelez mon premier mari, qui était tambour-major dans la Grande armée. Voici deux louis que je vous donne à compte. Je vais achever mes emplettes... En repaſſant, je vous apporte les trois autres, & j'emmène cet infeƈte... Adieu, Monſieur Guignol, à une autre fois. (*Elle ſort.*)

SCÈNE VI.

GUIGNOL, ſeul.

Adieu, Madame... V'là mon veau vendu à trois perſonnes tout d' même. Comment me tirer de là ?... Mais, j'y penſe, il y a ici un vieux qui prête à la petite ſemaine & qui donne des conſeils... Il connaît tous les plans... Je vais me faire donner une conſulte. (*Il frappe à gauche.*) Monſieur Butavant !

SCÈNE VII.

GUIGNOL, BUTAVANT.

BUTAVANT.

Qu'y a-t-il pour votre ſervice ?

GUIGNOL.

M'ſieu Butavant, je viens vous demander une conſulte... une conſulte de ſix francs.

BUTAVANT.

Expliquez-moi votre affaire.

GUIGNOL.

V'là ce que c'eſt. J'avais un veau, M'ſieu; je l'ai vendu.

BUTAVANT.

On ne vous a pas payé?

GUIGNOL.

Ce n'eſt pas ça... C'eſt que je l'ai vendu à trois perſonnes.

BUTAVANT.

Différentes?

GUIGNOL.

Différentes.

BUTAVANT.

Peſte! vous vous êtes mis là dans de vilains draps.

GUIGNOL.

Mes draps ſont pas plus vilains que les vôtres; ils ſont en carlicot tout neuf.

BUTAVANT.

Je veux dire que vous vous êtes expoſé à un fort mau-

vais procès, en vendant votre veau à trois perfonnes différentes.

GUIGNOL.

C'eft bien pour ça que je viens vous trouver. Je voudrais garder le veau...

BUTAVANT.

Et l'argent? (*Guignol fait un figne affirmatif.*) Pefte! ce n'eft pas là une confultation de fix francs, ça vaut douze francs.

GUIGNOL.

Je donne dix francs.

BUTAVANT.

Impoffible... douze.

GUIGNOL.

Eh ben, va pour douze francs!

BUTAVANT.

Laiffez-moi réfléchir. (*Il met fa tête dans fes mains.*) J'ai votre affaire. Lorfque les perfonnes à qui vous avez vendu votre veau reviendront, vous ne leur répondrez pas une parole, vous ne ferez que ce gefte & ce bruit. (*Il fiffle en paffant fa main devant fa bouche.*) Fui! fui!

GUIGNOL.

Rien que ça? (*Il imite le gefte & le fifflement.*) Fui! fui!

BUTAVANT.

On vous prendra pour un fou & tout ſera fini... Donnez-moi mes douze francs.

GUIGNOL.

Tout à l'heure, quand j'aurai gagné.

BUTAVANT.

Comme il vous plaira. Je vais examiner cette ſcène de mon balcon, & je m'en vais bien rire... ah! ah! (*Il ſort en riant.*)

GUIGNOL.

Il vient de me donner un bon plan, le vieux coquin. (*Apercevant André.*) Aïe, aïe, aïe, v'là le boucher.

SCÈNE VIII.

GUIGNOL, ANDRÉ.

ANDRÉ, dans la couliſſe.

Attention, Carabi, garde la voiture! (*Entrant.*) Bonjour, maître Guignol, je viens prendre mon veau.

GUIGNOL, avec le geſte & le ſifflement indiqués.

Fui! fui! fui! fui!

ANDRÉ.

(*A part.*) Qu'eſt-ce qu'il a donc? (*Haut.*) Je viens chercher mon veau. (*Même jeu de Guignol.*) Ah mais ! ça finit par m'ennuyer... Si vous avez changé d'idée, eh ben! c'eſt pas joli... mais ça m'eſt égal... Rendez-moi mon louis, & il n'y a rien de fait. (*Même jeu de Guignol.*) Ah! c'eſt comme ça... ni l'un ni l'autre?... petite canaille! je vais trouver Monſieur le Bailli & nous allons voir. (*Il ſort. — Guignol l'accompagne avec le même jeu.*)

GUIGNOL.

En voilà un d'expédié... Ah! le médecin à préſent!

SCÈNE IX.

GUIGNOL, M. TOUTOU.

TOUTOU.

Ces domeſtiques ſont inſupportables! Baptiſte eſt ſorti, & je ne puis pas attendre... Je ſuis impatient d'avoir ce veau & de commencer mes diſtillations. (*Apercevant Guignol.*) Ah! Monſieur Guignol, mon domeſtique eſt abſent. Je vous prie de conduire mon veau chez moi; je vous donnerai cinq francs pour votre peine. (*Même jeu de Guignol.*) Hein! plaît-il? qu'eſt-ce que cela veut dire? Je vous demande mon veau. (*Même jeu.*) Vous ne voulez plus me le vendre, peut-être?... Eh bien! rendez-

moi mes arrhes. (*Même jeu.*) Ah! c'eſt ainſi! je vais porter ma plainte à Monſieur le Bailli, petit fripon!

GUIGNOL.

Deux d'entortillés!... Oh! v'là la maman.

SCÈNE X.

GUIGNOL, Mme BONNESAUCE.

Mme BONNESAUCE.

Mon cher Monſieur Guignol, je viens chercher le petit animal; eſt-il prêt? (*Même jeu de Guignol.*) Hein! plaît-il? vous ſifflez! vous avez perdu un chien?... ça me contrarie pour vous... Mais donnez-moi vite mon veau, je ſuis très-preſſée. (*Même jeu de Guignol.*) Que ſignifie cette mauvaiſe plaiſanterie? Donnez-moi mon veau ou rendez-moi mon argent. (*Même jeu.*) Mais c'eſt une abomination, c'eſt un vol! Je vais trouver Monſieur le Bailli, & il me rendra juſtice, petit ſcélérat!

GUIGNOL.

Et de trois! C'eſt pas ſans peine; je peux plus ſiffler... Aïe! aïe! qu'eſt-ce qui vient de ce côté? Ils reviennent tous avec le Bailli... Un petit m'ment! (*Il ſort.*)

SCÈNE XI.

LE BAILLI, ANDRÉ, TOUTOU, Mme BONNESAUCE, PUIS GUIGNOL.

Le Bailli eſt entouré d'André, de Toutou & de Mme Bonneſauce, qui lui parlent tous à la fois.

LE BAILLI.

Silence ! ſapriſti ! Parlez les uns après les autres... Je n'y comprends rien. (*A André.*) Voyons, vous qui êtes venu le premier, que m'avez-vous dit?

ANDRÉ.

Je lui ai donné un louis d'arrhes...

TOUTOU.

Mais, Monſieur le Bailli, permettez-moi de vous expliquer...

Mme BONNESAUCE.

On n'a donc point d'égards pour le beau sexe... Je lui ai donné...

TOUTOU.

Laiſſez-moi donc parler...

ANDRÉ.

Mais, ſapriſti ! mon tour eſt bien venu.

LE BAILLI, s'adreſſant tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

Silence ! mes oreilles ſont caſſées... Voyons, docteur, expliquez-vous poſément. (*Ils recommencent à crier & à s'interrompre.*) Silence ! le premier qui parle, je le mets hors de cauſe. (*A Guignol qui eſt venu ſe placer ſilencieuſement près de la bande.*) Monſieur Guignol, qu'avez-vous à répondre à ces réclamants?

TOUTOU, ANDRÉ, Mme BONNESAUCE.

Oui, qu'as-tu à répondre, ſcélérat, canaille, fripon? (*Guignol répond avec le geſte & le ſifflement indiqués.*)

LE BAILLI.

Heim ! (*Même jeu.*) Que dites-vous? (*Même jeu.*) Cet homme eſt fou, vous le voyez bien. On ne traite pas avec un aliéné... Vous êtes dans votre tort. Arrangez-vous comme vous pourrez. Je me retire.

TOUTOU, ANDRÉ, Mme BONNESAUCE.

Mais, Monſieur le Bailli, Monſieur le Bailli.

LE BAILLI.

(*A part.*) C'eſt égal, cette affaire-là n'eſt pas claire ; je reviendrai. (*Haut à André, &c.*) Laiſſez-moi tranquille, vous êtes dans votre tort. (*Il ſort.*)

ANDRÉ, TOUTOU, Mme BONNESAUCE.

Monſieur le Bailli, Monſieur le Bailli. (*A Guignol.*)

Scélérat ! canaille ! (*Guignol, qui a pris un bâton, les bat & les chaſſe. Ils ſortent en criant. Guignol rit.*)

SCÈNE XII.

GUIGNOL, BUTAVANT.

BUTAVANT arrive en riant.

Ah ! ah ! ah ! Eh bien ! Monſieur Guignol, vous le voyez, mon conſeil a parfaitement réuſſi ; je viens chercher mes douze francs.

GUIGNOL.

Ah ! vos douze… (*Il s'arrête & ſiffle avec le geſte indiqué.*)(1)

BUTAVANT.

Non, Monſieur Guignol, il n'y a plus perſonne ici… vous n'avez rien à craindre… vous pouvez parler… donnez-moi mes douze francs. (*Même jeu de Guignol.*) Ah ! c'eſt comme ça que vous agiſſez ; vous viendrez une autre fois me demander des conſeils !… (*Furieux.*) Je vous croyais plus honnête que cela… Canaille !…

GUIGNOL, lui donnant un coup de tête.

Allez donc vous plaindre à M'ſieu le Bailli.

(1) Dans cette ſcène & les cinq précédentes, le ſouvenir de *la farce de Patelin* eſt manifeſte.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE BAILLI *qui eſt entré vers la fin de la ſcène précédente avec les trois plaignants.*

LE BAILLI.

J'ai tout entendu, Monſieur Butavant... Vous donnez des conſeils pour tromper autrui, & vous ne voulez pas qu'on vous trompe?... Un bon marchand doit faire lui-même l'eſſai de ſa marchandiſe... C'eſt par vos fraudes que ces gens-là ont été dupés... Vous leur rembourſerez l'argent qu'ils ont avancé à Guignol.

ANDRÉ.

Juſtement il m'a prêté l'autre jour une petite ſomme à douze pour cent par mois. Je me retiendrai mon louis.

TOUTOU.

Moi, je lui ai emprunté quelque argent pour ma fabrication de ſirop de mou de veau, à cinq pour cent par ſemaine. Je me retiendrai mes trois louis.

Mme BONNESAUCE.

Et moi, je ſuis ſa débitrice à un pour cent par jour. Je me retiendrai mes deux louis.

LE BAILLI.

Je vous y autoriſe... Vous entendez, Monſieur le

donneur de confeils!... Et j'efpère que vous modèrerez un peu ces petits intérêts-là... finon j'y mettrai ordre... Quant à toi, Guignol, qui as reçu l'argent, tu en as befoin pour ta noce; mais tu le rembourferas à Monfieur Butavant. Tu lui feras un billet payable dans quinze ans, fans intérêt... Et que je ne te rattrape pas à faire un femblable commerce!

TOUS, moins Butavant.

Bien jugé! bien jugé! (*Ils fortent.*)

GUIGNOL, feul, à la cantonnade.

Merci, M'fieu le Bailli; foyez tranquille, on ne m'y reprendra plus.

SCÈNE XIV.

GUIGNOL, GNAFRON, MADELON.

GNAFRON, à Madelon qui pleure.

Tais-toi, Madelon; tais-toi, te vas favoir ton fort. (*A Guignol.*) Moffieu Chignol, je viens voir fi les conditions font remplites.

MADELON.

M'fieu Guignol, faut-y rire? faut-y pleurer?

GUIGNOL.

Riez, riez, Mamz'elle.

MADELON.

Alors je ris, je ris !

GNAFRON.

T'as les trois louis, mon vieux ?

GUIGNOL.

J'en ai ſix ; & j'ai ma maiſon, ma vache & mon veau..

GNAFRON.

Ah ! Chignol, t'es bien le gendre qu'y me fallait ; y a toujours de quoi licher avec toi.

GUIGNOL.

A quand la noce ? dans quinze jours ?

GNAFRON.

Non, nous allons la commencer tout de ſuite... Nous la finirons dans quinze jours.

Ils ſortent en chantant & en danſant.

FIN DU MARCHAND DE VEAUX.

UN DENTISTE

FANTAISIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

GUIGNOL, *tailleur*.

GNAFRON, *savetier*.

M. CASSANDRE.

ARTHUR, *son neveu*.

CADET, } *Amis de Guignol & de Gnafron.*
TITI, }



UN DENTISTE

FANTAISIE EN UN ACTE

Une Place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUIGNOL, feul.

TOUJOURS pas de chance, nom d'un rat! je viens de rendre trois culottes, que j'y ai mis des fonds, & une vefte que j'y ai mis un coude. Ça faifait quatre francs fept fous, que j'y comptais pour aujourd'hui... Pft! on m'a remis à trois femaines... Me v'là joliment pané!... Les deux côtés de mon gouffet font collés, & mon ventre auffi... Et jufte-

ment moi qui invite pour aujourd'hui le père Gnafron à déjeûner; je comptais fur ces quatre francs fept fous. Il va-t-être content, lui qui a un appétit de cheval & qu'avalerait bien un bœuf tout entier... Si lui auffi on l'a renvoyé à trois femaines, nous allons faire un déjeuner chenu... Ah! je l'entends, il chante... Oui, chante, merle!... y a gras.

SCÈNE II.

GUIGNOL, GNAFRON,

Gnafron entre en chantant : *Vive le vin! vive ce jus divin!* &c. Guignol continue l'air. Ils font des traits & finiffent par un grand éclat de voix en défaccord.

GUIGNOL.

Père Gnafron, nous avons manqué notre vocation. Nous avons de vrais organes pour chanter des opéraux.

GNAFRON.

C'eft vrai, Chignol, te ferais un joli ténor léger; & moi avec ma baffe-taille, je te foutiendrais par dernier.

Ils maffacrent un duo d'opéra.

GUIGNOL.

Ça fera fuperbe; nous fommes taillés pour le chant.

GNAFRON.

Ah! ça, dis donc! eſt-ce que t'aimes à chanter avec le ventre vide, toi?... Le gigot eſt-il cuit?

GUIGNOL.

Il n'eſt pas ſur le feu... Il n'y a rien à fricoter, mon pauvre vieux.

GNAFRON.

Comment?... & te m'avais invité à déjeuner.

GUIGNOL.

C'eſt vrai, mais y a un inconvénient.

GNAFRON.

C'eſt pas le manque d'appétit, pour le ſûr?

GUIGNOL.

Vois-tu; je viens de rendre trois culottes, que j'y avais mis des fonds, & une veſte, que j'y avais mis un coude. Ça faiſait quatre francs ſept ſous. Perſonne n'a lâché les eſcalins.

GNAFRON.

Il ne fallait pas leur faire crédit, bêtard!

GUIGNOL.

L'ouvrage était faite, je l'ai rendue; ils m'ont tous remis à trois ſemaines... je pouvais pas remporter mes culottes.

GNAFRON.

Pardi! il fallait leur dire que ton ventre peut pas se remettre à trois semaines.

GUIGNOL.

Mais y a, par exemple, une pauvre veuve qu'avait envoyé quinze francs à un de ses garçons qu'est soldat au régiment... Il faut ben avoir compassion du monde.

GNAFRON.

Et s'il est soldat, il est plus heureux que nous; il a toujours du pain sur la planche.

GUIGNOL.

Il lui faut ben quéques sous pour se mettre une goutte de nequetar dans la corniole.

GNAFRON.

Et moi qui ai une faim de Croquemitaine... J'ai fait affûter mon couteau, &, pour me mettre en appétit, j'ai avalé ce matin trois verres de vermouth.

GUIGNOL.

Ça doit t'avoir creusé.

GNAFRON

Et te n'as pas le sou?

GUIGNOL.

Ah! ouich! je peux bien faire l'arbre fourchu, ſans crainte de perdre ma monnaie... Et toi, pourquoi paierais-tu pas à déjeuner?

GNAFRON.

Pourquoi? c'eſt que je ſuis comme toi. Nos gouſſets ſe reſſemblent comme deux frères beſſons... J'ai ben rendu hier quatre paires de groles qu'on m'avait données à reſſemeler, mais perſonne m'a pôné de pécuniaux... Ah! vois-tu, c'eſt pas le Pérou que d'être cordonnier en vieux!... Nos parents ont bien eu tort; ils nous ont pas donné des bons états.

GUIGNOL.

T'as raiſon, la ſaveterie & la tailleuſerie, ça donne pas gros à boire... Il nous ſaudrait pouvoir trouver un autre état.

GNAFRON.

C'eſt ça, un état où y ait rien à faire.

GUIGNOL.

Comme te connais bien mon tempérament!

GNAFRON.

Ah! ſi j'avais une vigne, v'là un bon état!... ſi j'avais une vigne, j'en aurais ſoin comme d'un enfant!...

C'eſt le vin qui nous rend le cœur gai, c'eſt le vin qui nous ſoutient.

GUIGNOL.

Et l'autre jour, te t'es phoſtographié dans la crotte parce que t'en avais trop bu!

GNAFRON.

C'eſt pas parce que j'en avais trop bu, mais parce qu'il était drogué... Ah! ſi je les tenais ceux qui droguent le vin... ſcélérats! je leur ferais paſſer un mauvais quart d'heure. Droguer le vin! ce rayon de ſoleil qui dore nos cheveux blancs, qui colore notre nez & nos rêves!... brigands!... Y avait de l'eau dedans l'autre jour; & l'eau, ça me dérange... Quand y a que la graine pure, je trempalle même pas... Mais mon ventre crie comme un ſourd. Dis donc, as-tu rien à mettre au Mont-de-Piété?

GUIGNOL.

Ah bah! tout y a déjà paſſé... mets-y ton ventre au Mont-de-Piété.

GNAFRON.

On me prêterait rien ſur cette caiſſe d'horloge. Elle eſt arrête pour le moment, elle a beſoin d'être graiſſée.

GUIGNOL.

Mais eſt-ce que te trouverais pas crédit quéque part?

GNAFRON.

Le crédit, nous l'avons brûlé.

GUIGNOL.

Je penſe ben ; je peux plus trouver à faire de dettes... Te m'en as trop fait faire.

GNAFRON.

Avec les débitants d'aujourd'hui y a pas moyen de vivre. On vous fait ben crédit pour quarante ſous, trois francs, on va ben juſqu'à cinq francs ; mais pas plus loin... Et encore on a l'air de vous regarder de travers, quand on entre dans la boutique... Je m'engraiſſerais comme un lard, ſi je trouvais un bon état.

GUIGNOL.

Oui, mais il s'agit de le trouver... Voyons, père Gnafron, toi qu'as pas mal roulé ta boſſe, trouve-moi ça.

GNAFRON.

C'eſt ben plutôt toi qu'as eſſayé tous les états. T'as quitté ton métier de canut parce que te trouvais que t'avais trop de peine : te t'endormais ſur le rouleau & ta navette ne gliſſait plus... T'en as tant eſſayé d'autres, te dois ben t'y connaître.

GUIGNOL.

C'eſt ben parce que je les ai eſſayés que j'en veux plus.

GNAFRON.

Eh ben! voyons! ſi nous nous mettions leveurs de taches ſur le quai de l'Hôpital?

GUIGNOL.

Va te promener! Il faut prendre les gens au collet, & avant de trouver un gone qui vous faſſe gagner une pièce de vingt ſous, il faut droguer tout un jour.

GNAFRON.

Alors mettons-nous pâtiſſiers.

GUIGNOL.

Oui!... t'avalerais les quenelles, & je n'aurais que la croûte. Nous ferions mieux de nous mettre marchands de vin.

GNAFRON.

Marchand de vin! jamais!... Eſt-ce que ça ſe vend le vin? ſi j'en avais, eſt-ce que je le vendrais?

GUIGNOL.

Qu'en ferais-tu donc?

GNAFRON.

Je le boirais! Le vin, ça ſe boit, ça ſe donne aux amis; mais le vendre! abomination!... Nous ferions mieux de nous mettre fabricants d'allumettes chimiques.

GUIGNOL.

Oh! non, on fouffre trop.

GNAFRON.

Sans odeur, fans éclat & fans bruit.

GUIGNOL.

On dit qu'on va mettre un impôt deffus... Te t'enfoncerais comme quand te tirais les cartes & que te difais la bonne fortune aux cuifinières.

GNAFRON.

On fe trompe ben toujours quéque fois.

GUIGNOL.

Oui; t'avais la rage de leur prédire qu'elles épouferaient des fapeurs... & la dernière s'eft mariée avec un brigadier de l'artillerie de Véniffieux(1).

GNAFRON.

Que veux-tu donc? il faut toujours prédire aux gens ce qui leur fait plaifir.

(1) Véniffieux & quelques communes voifines ont une induftrie qui s'exerce la nuit, dans les rues de Lyon, au moyen de voitures & de tonneaux d'une forme fpéciale. C'eft là pour Guignol un texte toujours nouveau de plaifanteries *de haulte graiffe*.

GUIGNOL.

Oui, mais avec tous tes états... aujourd'hui, nous avons pas encore déjeuné... & v'là l'heure du dîner que s'avance.

GNAFRON.

Tiens! (*Il réfléchit.*) Nous dînons!... Fais-toi dentifte.

GUIGNOL.

Eft-ce que je connais la dentifferie? te me prends pour une mâchoire.

GNAFRON.

T'as tout ce qu'il faut pour être dentifte... Faut un toupet d'aplomb, & être un bon menteur.

GUIGNOL.

Oh! alors, ça te convient : t'as une dofe de menterie que fe porte bien.

GNAFRON.

Par exemple! eft-ce que je t'ai jamais dit un menfonge?

GUIGNOL.

Allons! pourquoi donc que te m'as dit l'autre jour que t'avais été au bois de Roche-Cardon chercher des nids, & que t'avais trouvé dans un nid dix œufs de lapin? Eft-ce que les lapins font des œufs?

GNAFRON.

Pourquoi pas? les poules en font ben!... Et puis à préfent on fait tant de progrès! On voit bien que te ne lis pas *le Siècle*.

GUIGNOL.

Je penfe bien; je fuis pas fort fur la lecture.

GNAFRON.

Mais toi, je te confeille de te plaindre. T'en dis pas des craques! & ta pêche de Montmerle!... c'eft vrai p't-être?

GUIGNOL.

Quelle pêche?

GNAFRON.

M'as-tu pas dit qu'y avait un homme qui pêchait aux alentours de Montmerle avec des boyaux de poulets en guife d'afticots? Il voit que le bouchon tire, il tire auffi; il donne un coup fec, & il amène un marteau de maréchal... Mais v'là le plus beau. Le marteau tombe dans un buiffon où il y avait un lièvre dedans, & il tue le lièvre.

GUIGNOL.

Mais c'eft ben arrivé, puifque nous avons mangé le lièvre.

GNAFRON.

T'as p't-être mangé auſſi le marteau de maréchal (1)?

GUIGNOL.

C'eſt bon, c'eſt bon. Je ſuis pas encore ſi fort que toi... Dis donc, ton fumeur de l'autre jour!

GNAFRON.

Eh bien! qu'as-tu à dire encore?

GUIGNOL.

Oui, l'autre jour... nous avons vu paſſer un homme dans la rue Mercière, qu'avait la tête toute noire & friſée... Je t'ai demandé pourquoi il avait la tête noire comme ça. — Te ſais donc pas, que te m'as dit, que c'eſt le plus grand fumeur de Lyon... Il a tant fumé qu'il a fini par ſe culotter toute la tête.

GNAFRON.

Eh ben, c'eſt la pure vérité. C'était un homme de la Marchinique. Là-bas ils ont du tabac plus fort que le nôtre. Ils changent jamais de pipe, & quand la pipe & le tuyau ſont culottés, ça les gagne inſenſiblement, & ça leur culotte le melon.

(1) Cette ſérie d'hiſtoires & de récriminations entre les deux camarades ſe varie à chaque repréſentation. C'eſt une ſcène *a guſto*.

GUIGNOL.

Va! va! je te crois plus depuis que te m'as envoyé l'année paſſée à Perrache, à l'expoſition agriſcole, pour voir un cafard qui avait été apporté par un Breſſan de Saint-Trivier & qui peſait dix-neuf kilos.

GNAFRON.

C'était un cafard phénoménaux... Il avait apporté le plus beau de ſa ferme. Auſſi il a eu le prix.

GUIGNOL.

Oui, & manquablement quelqu'un lui avait marché deſſus quand je ſuis arrivé à l'expoſition... On a jamais pu me le faire voir... C'eſt toi qui peut faire un fameux dentiſte!... Mais, enfin, ſuppoſé que je m'y mette, & que je prenne une pancarte où j'écrirai que j'arrache les dents, ſans douleur, qué que ça m'avancera, ſi y me vient point de molaires à arracher.

GNAFRON.

Si c'eſt que ça, j'ai ce qu'il te faut. Je connais un vieux qui crie comme un ſourd d'une dent que lui fait mal depuis trois mois; il donne cent écus à celui qui lui l'arrachera.

GUIGNOL.

Cent écus! mais je lui arracherais ben toute la ganache pour ce prix-là.

GNAFRON.

Si te lui en arraches trop, il te paye pas... Faut faire attention. C'eſt que c'eſt pas facile d'arracher ſa dent, vu que c'eſt la dent de l'œil.

GUIGNOL.

Comment! il a une dent dans l'œil?

GNAFRON.

Te comprends pas! On appelle comme ça la dent qui ſe trouve tout droit au-deſſous de l'œil... & ſi on ne l'arrache pas comme il faut, on riſque d'amener l'œil avec.

GUIGNOL.

Ah! c'eſt ça!... Et comment donc qu'il faut faire pour pas arracher l'œil.

GNAFRON.

Laiſſe-moi t'expliquer... Quand ce Moſſieu viendra, te lui fais un grand ſalut, comme ça. (*Il ſalue.*) Te le fais aſſeoir.

GUIGNOL.

Sur quoi, Benoît? Mes fauteuils ſont en réparation chez le marchand.

GNAFRON.

Te le colles par terre... Puis te lui fais ouvrir la ganache... tu y mets la main dedans.

GUIGNOL.

Oui, & s'il ferme le portail, il me l'avale.

GNAFRON.

Te le retiens de l'autre... t'as toujours peur... Te saisis adroitement sa dent avec des tenailles, te fais aigre, & la dent vient.

GUIGNOL.

Faudra bien qu'y vienne quéque chose... Comme ça t'as la pratique?... Moi, je sais pas où l'aller trouver.

GNAFRON.

Laisse-moi faire; je connais son neveur. Je t'annoncerai comme un grand *docqueteur doctoribus*, qui arrive incognito de l'Amérique. Je lui dirai que t'as passé par la Marchinique, par le tropique, & que t'es venu ici par le Maroc; que t'as même arraché une dent au roi de Maroc, qui t'a donné une dotation de douze mille francs en récompense, avec une dent d'éléphant & son portrait.

GUIGNOL.

Mais, pauvre vieux, je suis jamais allé plus loin que Brindas.

GNAFRON.

Qué que ça fait? il en fait rien. Je t'appellerai le grand docqueteur Chignachilus.

GUIGNOL.

Et t'ajouteras : Natif de Saint-Symphorien-d'Ozon, arrondiſſement de Véniſſieux, département de Sédan, canton du Cantal... avec le Puy-de-Dôme par-deſſus.

GNAFRON.

Bravo! & te parleras latin.

GUIGNOL.

Oui, j'ai été dans un penſionnat;... je baliais les claſ-ſes... Mais ſi il fait le latin, il me prendra bien en faute.

GNAFRON.

N'as pas peur! je lui dirai que c'eſt un latin étranger.

GUIGNOL.

Va bien!... Faut maintenant nous préparer. Je rentre chez moi, & te me fais ſigne quand il faut venir.

GNAFRON.

Va vite!... Voilà quelqu'un.

Guignol ſort. Gnafron ſe cache dans le fond.

SCÈNE III.

ARTHUR, GNAFRON.

ARTHUR.

C'eſt vraiment déſeſpérant de voir mon oncle ſouffrir auſſi cruellement. Et dire que dans cette ville il n'exiſte pas un dentiſte qui puiſſe le ſoulager! Je vais m'adreſſer au premier venu, à la première bonne femme que je trouverai. C'eſt souvent le remède le plus ſimple qui eſt le plus efficace.

GNAFRON, feignant d'arriver tout eſſoufflé.

Ah! Monſieur Arthur, je ſuis tout en nage. Je ſouffle, je ſouffle... Ai-je couru?... C'eſt pour venir vous annoncer que j'ai trouvé un grand docqueteur qui m'a promis de guérir Moſſieu Caſſandre.

ARTHUR.

Vraiment! mon bon Gnafron! Ah! quel bonheur!... Vous l'avez vu? vous ſavez où il demeure?

GNAFRON.

Je ſais ſon nom, ſon adreſſe, tout... C'eſt un homme unique, un ſavantiſſime docqueteur. Il a voyagé dans les huit parties du monde. Il opère par le télégriphe électraque, par correſpondance. On n'a jamais vu ſon pareil.

Il arrive avec ſix vaiſſeaux chargés des dents qu'il a arrachées ; ils ſont en rade à Saint-Juſt.

ARTHUR.

Ah ! ce que vous me dites là me fait un bien infini. Mon bon oncle ſera bien heureux. D'après ce que je vois, c'eſt un homme très-ſavant... & il ſe nomme ?

GNAFRON.

Le grand docqueteur Chignachilus.

ARTHUR.

C'eſt un nom étranger.

GNAFRON.

Natif de Saint-Symphorien-d'Ozon, arrondiſſement de Véniſſieux, département de Sédan, liſière du Cantal... avec le Puy-de-Dôme par-deſſus. Il parle toutes les langues, l'arabe, le grec, le latin, *latinus*, le dauphinois... qui ſe parle avec les doigts... l'auvergnat, le charabia, les langues mortes & vivantes... Il les parle toutes à la fois.

ARTHUR.

Mais alors comment voulez-vous que nous puiſſions le comprendre ?

GNAFRON.

Soyez tranquille, je traduirai...

ARTHUR.

Monſieur Gnafron ſerait mon interprète ?

GNAFRON.

J'ai l'habitude de parler avec lui.... Et puis j'ai fait mes études ; j'ai été profeſſeur.

ARTHUR.

Profeſſeur de quoi ?

GNAFRON.

Profeſſeur de quinet (1).

ARTHUR, riant.

Et où habite-t-il ce grand docteur ?

GNAFRON.

Vous voyez là-bas cette maiſon... dans la rue... c'eſt là qu'il demeure.

ARTHUR.

Comment ! un homme d'un tel mérite habite une maiſon d'auſſi chétive apparence !

GNAFRON.

Oh ! Moſſieu ! le talent ſe cache partout.

(1) Le *quinet* était jadis un jeu très en faveur parmi la jeuneſſe des rues de Lyon. Voy. *les Frères Coq*, p. 84.

ARTHUR.

Mais il devrait habiter un palais.

GNAFRON.

Oh! plus tard, il a l'intention de s'en faire faire un palais... du côté de Sédan. Il veut le bâtir avec les molaires qu'il a extirpées & qui font dans fes fix vaiffeaux. On l'appellera le palais de la Morfure. Nous allons voir de fuite s'il eft chez lui.

Il frappe ; Guignol entre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GUIGNOL.

ARTHUR, faluant.

Salut, grand docteur Chignachilus.

GUIGNOL.

Salutem defirabodo hominibus vobis.

ARTHUR, à Gnafron.

Qu'eft-ce qu'il dit? Je ne comprends pas bien... Eft-ce que c'eft du latin?

GNAFRON.

C'eft du latin de Vaife. Il vous demande ce que vous défirez.

ARTHUR.

Grand docteur, je possède un oncle qui souffre cruellement d'une dent depuis trois mois. Il a vainement consulté tout le monde. La science de tous nos docteurs a échoué contre son mal, mais j'espère que vous serez plus heureux qu'eux tous.

GUIGNOL.

Ni quis deindè nimis.

GNAFRON, à part.

Il parle d'un cuisse de dinde; ça me fait penser au dîner. (*Haut.*) Il dit, Mossieu Arthur, que si votre oncle a mal aux dents, c'est par suite d'une imprudence. Il a pris un chaud & froid pour n'avoir pas changé de chemise un jour qu'il était un peu altéré.

GUIGNOL.

Sed si quis purgatis, lavacres.

GNAFRON.

On le saigne, on le purge, il en crève.

ARTHUR.

Peste! c'est peu rassurant.

GNAFRON.

En d'autres mains que les siennes... Mais lui le sauve.

GUIGNOL.

Asinus asinuncle fricasse.

GNAFRON.

Sans lui votre oncle était fricassé... Il dit aussi que vous pouvez aller le chercher, quand vous voudrez.

ARTHUR.

C'est bien, docteur! j'y cours à l'instant. Quelle heureuse nouvelle je vais annoncer à ce bon vieillard!... Gnafron, prenez donc ces dix francs. (*Il lui donne de l'argent.*)

GNAFRON.

Oh! Mossieu Arthur, c'est pas nécessaire... j'accepte.

ARTHUR.

A tout à l'heure, docteur. (*Il salue & sort.*)

SCÈNE V.

GUIGNOL, GNAFRON,

GNAFRON, sautant de joie.

Entortillatus est.

GUIGNOL, lui donnant un coup de tête.

Cognabuntur!

GNAFRON.

Te cognes ! pourquoi donc ça ?

GUIGNOL.

Eſt-ce que nous ſommes pas aſſociés ?... Te gardes l'argent ! amènes donc voir cinq francs.

GNAFRON.

C'eſt pour le dîner, grand bête !... T'es bien preſſé de mettre la main ſur le *quibus*.

GUIGNOL.

Ah ! te parle latin, toi auſſi !

GNAFRON.

Tiens, crois-tu que t'as été ſeul à recevoir de l'éducance ?... On a monté comme toi le Garillan dans ſa jeuneſſe.... & j'ai pas rien été, comme toi, domeſtique dans un malôtru penſionnat. J'ai été portier au Grand collége... Je connais l'adjectif, le poſſeſſif, pluriel, maſculin, ſingulier.... Quand te feras embarraſſé, te peux venir me conſulter... Mais, attention, Chignol, v'là le vieux qui s'amène.

GUIGNOL.

Il a l'air joliment malade.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. CASSANDRE, ARTHUR.

CASSANDRE

Ah! docteur, que je souffre! que je suis aise que vous arriviez dans un pareil moment! On m'a dit que vous avez arraché une dent au roi des Marocains : vous m'arracherez bien la mienne.

GUIGNOL.

Si derideri ab hoc & ab hac.

GNAFRON.

Il dit que si vous voulez guérir, il ne faut plus prendre de tabac.

CASSANDRE.

Comme vous voudrez, docteur!... Oh! que je souffre! que je souffre!

GUIGNOL.

Finis coronus opat... Vénérable vieillard, je vous défricherai la mâchoire. Mais j'aime pas que les étrangers assistent à mes opérations. Faites partir votre neveu. Et vous aussi, M'sieu Gnafron, débarrassez-moi le plancher. *(Arthur & Gnafron sortent.)*

SCÈNE VII.

M. CASSANDRE, GUIGNOL.

GUIGNOL.

Maintenant, vieux, ouvrez le portail.

CASSANDRE.

Ah! docteur, que je souffre! que je souffre!

GUIGNOL.

Un m'ment. Parlez pas, c'est malsain... Vous voyez bien que le grand air augmente votre douleur.

CASSANDRE.

Comment, le grand air?

GUIGNOL.

Oui, vous comprenez bien que, quand vous parlez, l'air se filtre dans la dent... Quittez votre chapeau... Allons, couchez-vous, pour que je visite cette dent cruelle. (*Cassandre se couche sur le bord du théâtre.*) Maintenant ouvrez la barquette. (*Il lui ouvre la bouche.*)

CASSANDRE.

Oh! la, la! que vous me faites mal! vous me mettez le doigt sur la dent malade.

GUIGNOL.

C'eſt rien : ſi je vous dégrabole pas cette dent, je veux que la tête vous pette. Voyons, quel âge avez-vous ?

CASSANDRE.

Soixante-trois ans.

GUIGNOL.

Avez-vous été marié ?

CASSANDRE.

Trois fois.

GUIGNOL.

Avez-vous eu des enfants?

CASSANDRE.

Trois.

GUIGNOL.

Combien faites-vous de repas par jour?

CASSANDRE.

Trois.

GUIGNOL.

Combien buvez-vous de bouteilles de vin par jour ?

CASSANDRE.

Trois.

GUIGNOL.

Etes-vous riche ?

CASSANDRE.

Trois cent mille francs.

GUIGNOL.

Dans quelle rue demeurez-vous ?

CASSANDRE.

Rue Trois-Maries, nº 3, au 3me.

GUIGNOL.

Tout par trois. Eh ben, je vais vous guérir par l'homéopathoque, en trois coups. Attendez. (*Il ſort, & rentre avec un bâton.*) D'abord, je vais vous pratiquer une légère friction le long de la colonne vertébroque. Attention ! (*Il frappe ſur la rampe.*) Au commandement de trois, vous cracherez.

CASSANDRE.

Oui.

GUIGNOL.

Une ! (*Coup de bâton.*) Deux ! (*Id.*) Trois ! (*Id.*) Crachez ! Eſt-elle tombée ?

CASSANDRE.

Hélas, non! doćteur, vous allez me faire tomber la tête; la dent n'a pas bougé de place.

GUIGNOL.

Elle eſt ſolide! Nous allons recommencer.

CASSANDRE.

Non pas, non pas; vous finiriez par m'aſſommer. Le derrière de la tête me fait à préſent plus mal que le devant. Je voudrais quelque choſe de plus expéditif.

GUIGNOL.

J'ai votre affaire. (*Il ſort, & rentre avec un piſtolet.*)

CASSANDRE.

Ne plaiſantez pas avec cet inſtrument-là.

GUIGNOL.

Je vais vous arranger. (*Il attache la dent de Caſſandre avec une ficelle, le place contre une couliſſe & ſe met à l'autre extrémité, en tenant la ficelle.*) Tenez-vous ici, & ne bugez pas. Fermez l'œil gauche.

CASSANDRE.

Eſt-ce que vous voulez me crever le droit?... Ah! docteur, vous allez me tuer.

GUIGNOL.

Aie pas peur, ganache ! buge pas.

Coup de piſtolet; Caſſandre tombe dans la couliſſe; Guignol va à lui & revient avec une mâchoire; Caſſandre le ſuit.

GUIGNOL, continuant.

Voilà, voilà ! Eh ben, je crois que vous pouviez ſouffrir, avec ça ! Voyez donc ces racines ! quels crocs, nom d'un rat !... Papa, voilà l'endroit où vous mettiez votre pipe... Mais qu'eſt-ce que je vois là? un nid de ſauterelles ! vous vous ſerez endormi ſur l'herbe : c'eſt ça qui vous grabotait tant. J'eſpère qu'à préſent vous voilà guéri.

CASSANDRE.

Tout à fait. Je n'ai plus qu'une petite douleur à la nuque... mais à la mâchoire, je ne ſens plus rien... je me ſens même un vide dans la bouche.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ARTHUR, GNAFRON.

CASSANDRE, à Arthur qui entre avec Gnafron.

Viens, mon enfant; viens voir la belle opération du grand docteur Chignachilus.

ARTHUR.

Ah! cher oncle, vous voilà donc délivré cette fois!

CASSANDRE.

Oui, oui, je fuis complètement guéri.

GUIGNOL.

Papa, je vous demande cette dent... Je veux en faire une girouette pour mon château.

CASSANDRE.

Tout ce que vous voudrez... Pour une telle opération, je ne regrette rien. Combien vous faut-il?

GUIGNOL.

On m'a dit que vous donniez cent écus.

CASSANDRE.

Cent écus! allons donc! vous voulez rire.

GUIGNOL.

Pas du tout. On m'avait dit que vous les donniez à celui qui vous ratifferait le machoire.

CASSANDRE.

Allons donc! ça ne vaut pas cent écus; n'eft-ce pas, Arthur?

ARTHUR.

Non, mon oncle, ça ne vaut pas cent écus.

GUIGNOL.

Et combien donc que ça vaut?

CASSANDRE.

Ça vaut... fix cents francs.

GUIGNOL.

Pardon ! fix cents francs !... je vous en arrache encore une par-deffus le marché.

CASSANDRE.

Non, non, merci ! c'eft affez comme cela.

GUIGNOL, à Arthur.

Et vous, jeune homme ? fi vous voulez...

ARTHUR.

Merci, je m'en paffe.

GUIGNOL.

Comme vous voudrez.

CASSANDRE.

Maintenant, docteur, prenez la peine de venir jufque

chez moi : j'aurai l'honneur de vous compter vos ſix cents francs.

GUIGNOL.

Six cents francs ! Ma fortune eſt faite. (*Il ſort avec Caſſandre & Arthur.*)

GNAFRON, ſeul.

Le gone n'a plus l'air de faire attention à moi. C'eſt pourtant moi qui lui ai valu celle-là.

SCÈNE IX.

GNAFRON, CADET, TITI (1).

CADET, à Titi.

Allons, te crois me faire avaler cette carotte, toi?

TITI.

Je te dis que c'eſt vrai. C'eſt le père Gnafron qui me l'a raconté tout à l'heure. Juſtement le v'là !

(1) La concluſion eſt toujours la partie épineuſe des pièces du répertoire Guignol. Elles ont rarement un dénouement arrangé. Parfois elles n'en n'ont point du tout. Le plus ſouvent, quand Guignol eſt ſorti des difficultés de la ſituation, ſes amis arrivent : on ſe dit des gandoiſes, on ſe houſpille, on ſe cogne même ; puis on chante, on danſe & on part pour aller boire enſemble. Nous donnons ici un échantillon de cette finale dont nous avons voulu éviter la trop fréquente répétition.

GNAFRON.

Eh bien ! quoi qu'y n'y a ?

CADET.

Y a que Titi veut me faire croire que Guignol s'eſt mis dentiſte à préſent. Il veut me faire poſer.

GNAFRON.

Oui, z'enfants ; c'eſt la pure vérité : Guignol vient d'opérer une dent de cent écus. (*Exclamations.*)

TITI.

Mais lui ne vaut pas cent écus.

GNAFRON.

Z'enfants, c'eſt une nouvelle entrepriſe que nous avons commencée enſemble. Ça rend cinquante du cent. Je vous aſſocie tous... pour aujourd'hui.

TOUS.

Allons, bravo ! vive le père Gnafron !

GNAFRON, à part.

Guignol reſte bien longtemps. Mon eſtomac dégringole... Je n'ai pourtant encore pris que trois verres de vermouth d'aujourd'hui.

SCÈNE X.

LES MÊMES, GUIGNOL.

Guignol paſſe dans le fond, paraiſſant ne point faire attention aux autres.

CADET.

Eh ben! où vas-tu donc comme çà?

GUIGNOL.

Arrière, marauds! je vais où je veux.

CADET.

Tiens! il fait le fier à préſent.

TITI.

V'là comme on change quand on devient riche; il ne connaît plus ſes amis.

GUIGNOL.

Qu'eſt-ce que c'eſt que tous ces commiſſionnaires?

TITI.

Te veux plus trinquer avec nous?

GUIGNOL.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ces inſtrus? Ma malle eſt au chemin de fer; j'ai pas le temps, je prends l'express.

TITI.

Il fait fa poire... Si t'as quarante fous dans ton gouffet, j'en ai ben auffi des ronds.

GUIGNOL.

Tenez, laiffez-moi la paix, v'là deux fous !

TITI.

Il nous prend pour des décrotteurs.

GUIGNOL.

Eft-ce que je connais des merles de votre efpèce ?

GNAFRON, s'approchant de lui & bas.

Je vois ben que te le fais pour rire.

GUIGNOL, de même.

Te les as donc affociés ?

GNAFRON, de même.

Oui, pour le dîner. C'eft toujours les amis.

TITI.

Qu'eft-ce que vous furchottez donc là-bas, comme deux grenouilles dans un étang de Breffe ?

GUIGNOL.

Qu'eſt-ce te dis, petit? Viens donc ici, je veux te doter. (*Il lui donne un ſoufflet.*) V'là mon cadeau de noces.

TITI.

Eh ben, t'es gentil! nous allons nous expliquer.

GNAFRON.

Z'enfants, la paix! Nous nous expliquerons le verre en main... A table! j'ai une faim de loup.

GUIGNOL.

Je paye un dîner à quinze francs par tête, ſans le café... *Au Lapin qui ſe rebiffe...* Et une romance au bout.

GNAFRON.

Oh! y a de quoi faire! Nous boirons, nous rirons, nous chanterons, nous danſerons, nous rigolerons... En avant!

GUIGNOL.

Je veux plus d'autre état que celui de dentiſte, & je m'en vais courir le monde avec une calèche à ſix chevaux & un chapeau galonné... Laiſſe-moi ſeulement, avant de partir, donner à la ſociété un de mes meilleurs ſecrets. (*Il va chercher une bouteille de vin, qu'il place ſur la rampe, en diſant:*) V'là ce que c'eſt! Bourgogne! première qualité!

AU PUBLIC :

AIR : *Mari, trempe ton pain !*

Pour le mal de dent,
L'extrait de farment
Eſt un ſpécifique
Unique;
Pour le mal de dent,
L'extrait de farment
Eſt tout ce qu'y a de plus cannant.

Meſſieurs, ſi quéqu' dent creuſe
Vous cauſe une fièvre affreuſe,
Par ordr' du docteur,
Flûtez cette liqueur,
Et l' remède opèr'ra, ſans douleur.

Chœur :

Pour le mal de dent, &c., &c.

FIN DU DENTISTE (1).



(1) La tradition attribue *Un Dentiſte* à Mourguet grand père. Si cette indication eſt exacte, elle montre combien était varié le talent de cet artiſte. *Les Frères Coq* & *Un Dentiſte* appartiennent à des genres abſolument différents, & les deux pièces ſont traitées de la main d'un maître.

LE MARCHAND DE PICARLATS

PIÈCE EN DEUX TABLEAUX

PERSONNAGES

GUIGNOL, *marchand de picarlats.*

GNAFRON, *ami de Guignol.*

CADET, *ami de Gnafron.*

POMMADIN, *perruquier.*

LE BAILLI.

UN ANE.



LE MARCHAND DE PICARLATS

PIÈCE EN DEUX TABLEAUX

PREMIER TABLEAU

Une Place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

GNAFRON, CADET.

GNAFRON.

ARRIVE donc, pauvre Cadet! Te vois comme on me traite.

CADET.

Un efpicier qui nous refufe un litre à crédit! Infolent!

GNAFRON.

Il perdra ma pratique.... Un efpicier que je me fers chez lui depuis fept ans! Eft-ce que je lui ai jamais manqué? eft-ce que je me fuis plaint de fon vin?

CADET.

Te ne lui dois rien?

GNAFRON.

Qu'eft-ce que te dis? Je lui dois ces fept ans... Il m'a jamais préfenté fon dufplicâta... Qui renonce perd la partie.

CADET.

Il a tort.

GNAFRON.

Il dit ben qu il me l'a envoyé par écrit; mais ça me regarde pas, moi; je fais pas lire.

CADET.

En attendant, nous mourons de foif.

GNAFRON.

J'ai le gofier fec comme une éponge qui aurait refté quinze jours au foleil. Si je favais qu'on nous prête quelque chofe fur ton panneau (1), je le porterais au Mont-

(1) *Sur ton panneau ;* fur ton habit.

de-Piété. (*On entend Guignol crier :* Marchand de picarlats [1] !) Mais je me trompe pas, c'eſt la voix de Chignol. (*Appelant.*) Ohé! Chignol! viens par ici, mon vieux.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GUIGNOL.

GUIGNOL : il entre tenant par la bride ſon âne qui a des cotrets ſur le dos.

Marchand de picarlats!... Tiens! vous v'là, z'enfants; qué mine vous faites! Je parie deux ſous que vous n'avez pas trois ſous.

GNAFRON.

Y en a que mettent trois fois pour deviner, mais toi te devines du premier coup.

GUIGNOL.

Tenez, les amis, v'là vingt ſous : allez faire tirer bouteille... Sitôt que j'aurai vendu ma charge, j'irai vous rejoindre... Comme j'ai été bien ſage la ſemaine paſſée, ma femme m'a fait cadeau du prix que je vendrai ces picarlats. Je vous paye à dîner à vingt-cinq ſous par tête, ſans compter le café.

(1) *Picarlats ;* cotrets.

GNAFRON

C'eſt z'accepté à l'unanirmité... Chignol, t'as mon amitié... Nous allons t'attendre chez la mère Simonne... Viens, Cadet. (*Il ſort avec Cadet.*)

GUIGNOL, parlant à ſon âne.

Et toi, vieux, ſitôt que te ſeras débarraſſé de ta charge, je te paye un bon picotin d'avoine avec une miche trempée dans le vin... Hein ! ça te va, ça te fait rire, gredin ! (*Criant.*) Marchand de picarlats ! Perſonne ne veut de picarlats par là-haut !... Hue, ganache, hue !

SCÈNE III.

GUIGNOL, POMMADIN.

POMMADIN.

Ah ! ah ! c'eſt vous marchand ! c'eſt cette charge-là qui eſt à vendre ?

GUIGNOL.

Vous le voyez ben, puiſque je la crie.

POMMADIN.

C'eſt bien petit, bien chétif.

GUIGNOL.

Pardi ! c'eſt pas ſi gros qu'un bateau de foin... Hue !

POMMADIN.

Je le vois... Mais, combien en voulez-vous?

GUIGNOL.

J'en veux cinq francs.

POMMADIN.

Cinq francs, ça?

GUIGNOL.

Oui, cinq francs, ça.

POMMADIN.

Vous voulez rire, ſans doute, c'eſt exorbitant!... Je vous en donne trois livres dix ſous.

GUIGNOL, tirant ſon âne par la bride.

Hue!

POMMADIN.

Comment, hue!

GUIGNOL.

C'eſt pas à vous que je parle, c'eſt à mon poulet d'Inde.

POMMADIN.

Vous êtes donc tout d'un mot?

GUIGNOL.

Vous m'en donneriez quatre francs dix ſous, vingt ſous, quinze ſous & nonante-cinq centimes avec, que vous l'auriez pas.

POMMADIN, à part.

Il m'a l'air d'un imbécile; je vais m'en amuſer. (*Haut.*) Tenez, je ne veux pas chipoter... Je vous donne vos cinq francs, mais il eſt bien convenu que vous me vendez tout le bois que porte votre âne.

GUIGNOL.

Pardi! Eſt-ce que vous croyez que je vous donnerai auſſi ce moineau? Il m'a coûté ſept francs dix ſous à Charabara; il aura ſix ans le vingt-iun de mai... Natif de Saint-Symphorien-d'Ozon... Ses grands parents ont couru la poſte du Moulin-à-Vent, dans les temps (1).

(1) Il y avait jadis ſur la route de Vienne à Lyon, un ſervice d'ânes avec relais, qu'on appelait la *Poſte aux ânes*, & dont les amateurs de ce genre d'équitation ſe montraient fort ſatiſfaits. Ces ânes avaient un aſſez mauvais caractère : il arrivait ſouvent que parti à cheval on finiſſait ſon voyage à pied, la monture s'étant tout d'un coup livrée à des exercices ſur le dos qui déroutaient abſolument le cavalier; mais c'étaient là des accidents prévus & qui n'avaient pas de bien funeſtes conſéquences. Ces relais ſe terminaient au Moulin-à-Vent, près Lyon; & il n'y a pas d'exemple qu'un des baudets voués à ce ſervice ait jamais pu être déterminé par force ou par conviction à faire un pas au-delà de l'écurie dans laquelle ils avaient la coutume de prendre leur repos. Les progrès de notre temps ont fait, hélas! beaucoup de tort à cette induſtrie, & elle était déjà fort en ſouffrance avant l'établiſſement du chemin de fer, qui lui a porté un coup mortel.

POMMADIN.

C'eſt convenu... Monſieur Guignol, veuillez conduire le bois ſous ce hangar. *(Il indique la droite du ſpectateur.)*

GUIGNOL.

Tout de ſuite... Hue donc, ganache; hue! *(A Pommadin.)* Dites donc, M'ſieu, ſi vous avez une épingle, piquez-le un peu à la joue; il n'aime pas bien travailler le lundi... & ſurtout ne lui crevez pas l'œil.

POMMADIN, piquant l'âne.

Soyez tranquille; hue, hue donc! *(L'âne part. Ils ſortent tous.)*

GUIGNOL, dans la couliſſe.

Ne buge donc pas tant, ganache!... Tiens, v'là que t'as caſſé ta ſangle. *(Il rentre en ſcène avec l'âne qui n'a plus ſa charge & qui vient ſe frotter ſur la bande.)* Oh là! oh là! Arrête-toi donc, ganache. *(L'âne s'arrête.)*

POMMADIN, entrant.

Comme il eſt vif votre âne!... Voilà vos cinq francs, Monſieur Guignol.

GUIGNOL.

Merci, M'ſieu Pommadin... Mais, dites donc, tenez-le, s'il vous plaît, un petit peu, que j'aille chercher ſon bât qu'il a laiſſé tomber par terre.

POMMADIN.

Son bât!... non pas, non pas... le bât eſt en bois : il m'appartient.

GUIGNOL.

Comment, il vous appartient?... Il eſt ben bien à moi... je l'ai acheté à Saint-Juſt.

POMMADIN.

Vous venez de me le vendre.

GUIGNOL.

Comment! vous avez le front de dire qu'en vous vendant mes picarlats, je vous ai vendu auſſi le bât, le tout pour cinq francs!

POMMADIN.

Expliquons-nous ſérieuſement... Rappelez-vous bien qu'il a été convenu entre nous que je vous achetais tout le bois qui était sur votre âne..... Le bât eſt en bois; donc il eſt à moi... Cela eſt clair, ce me ſemble.

GUIGNOL.

Me prenez-vous pour une bugne?... Je ſuis marchand de picarlats & pas de bâts; j'ai crié des picarlats & pas des bâts; je vous ai vendu des picarlats & pas un bât... Cinq francs!... Ah! je ferais un joli commerce!

POMMADIN.

Ça m'eſt égal!... Je le tiens, je le garde.

GUIGNOL.

Ah! te le gardes, petit filou... voleur de bâts!... ça ne ſe paſſera pas comme ça!... Je vais trouver M'ſieu le Bailli, & il arrangera tes épinards. (*A ſon âne.*) Allons! ganache, marche donc. (*Il ſort, après quelques difficultés de la part de l'âne.*)

POMMADIN, ſeul, riant.

Ah! ah! le bon tour! Décidément je ſuis l'homme le plus ſpirituel de mon quartier... & le premier raſeur de la ville. (*Il ſort, en chantant l'air de Figaro dans* le Barbier, *de Roſſini.*)

SCÈNE IV.

LE BAILLI, GUIGNOL.

LE BAILLI, entrant avec Guignol.

Dépêchez-vous, dépêchez-vous!... J'ai beaucoup d'affaires à juger aujourd'hui... Où demeure-t-il?

GUIGNOL.

Laiſſez-moi vous expliquer...

LE BAILLI.

J'ai parfaitement compris vos explications... C'eſt très-bien.

GUIGNOL.

Mais non, M'ſieu, c'eſt très-mal.

LE BAILLI.

Ne recommençons pas... Vos noms & prénoms ?

GUIGNOL.

Jean-Claude Guignol, âgé de vingt-ſept ans, aux prunes Reine-Claude.

LE BAILLI.

C'eſt très-bien, je vais entendre le nommé Pommadin. (*Frappant chez Pommadin.*) Monſieur Pommadin, par ici !

SCÈNE V.

LES MÊMES, POMMADIN.

POMMADIN, entrant.

Ah ! Monſieur le Bailli, je vous ſalue. A quoi dois-je l'honneur de votre viſite ?

LE BAILLI.

Vous allez le ſavoir. Vous retenez à Monſieur Jean-Claude Guignol, ici préſent, le bât de ſon âne. Expliquez-vous ſur ce fait... & brièvement.

POMMADIN.

Cela ſera facile, Monſieur le Bailli; voici le fait. Ce matin, Monſieur, ici préſent, paſſait en criant : Marchand de Picarlats!

GUIGNOL, vivement.

Je pouvais pas crier : Marchand de fromages! p't-être.

LE BAILLI.

Silence! laiſſez parler le défendeur.

GUIGNOL.

Ficelle! voleur de bâts!

LE BAILLI.

N'invectivez pas votre adverſaire.

GUIGNOL.

Je ne le victime pas.

LE BAILLI, à Pommadin.

Continuez!

POMMADIN.

Je lui ai demandé combien il vendait ſa charge. Il me l'a faite cinq francs... c'était hors de prix.

GUIGNOL.

Fallait pas l'acheter.

LE BAILLI.

N'interrompez pas.

POMMADIN.

Vous devez comprendre, Monſieur le Bailli, que mon intention n'était pas...

GUIGNOL, l'interrompant.

Parce que, néceſſairement, ſi il parle toujours, il aura raiſon...

Tous deux continuent à parler en même temps.

LE BAILLI, après avoir eſſayé de les calmer du geſte, très-fort.

Silence ! parlez l'un après l'autre... Pommadin, continuez.

POMMADIN.

Comme je vous l'ai dit, Monſieur le Bailli, il m'a fait ſa charge cinq francs; j'ai conſenti à les lui donner, mais je lui ai dit que je voulais tout le bois que portait ſon âne. Il en eſt convenu... l'âne a dépoſé chez moi toute ſa

charge, compris le bât... J'ai payé Monſieur Guignol... C'eſt alors qu'il a voulu reprendre le bât, prétendant qu'il lui appartient... C'eſt une erreur manifeſte... j'ai acheté tout le bois qui était ſur l'âne... le bât eſt en bois... il eſt à moi.

Pendant cette réplique, Guignol a geſticulé & parlé ſeul à demi-voix.

LE BAILLI.

C'eſt bien. (*A Guignol.*) Plaignant, qu'avez-vous à répondre? (*Silence.*) Mais, répondrez-vous, plaignant?... Tout à l'heure vous ne pouviez pas vous taire;... à préſent, vous ne voulez pas parler.

GUIGNOL.

Ah! c'eſt donc à moi!... Mais, M'ſieu, je m'appelle pas plaignant, je m'appelle Guignol.

LE BAILLI.

Vous êtes plaignant, puiſque vous portez plainte. Ne me faites pas perdre mon temps. Que répondez-vous?

GUIGNOL.

Je réponds que c'eſt un gueux... J'ai entendu lui vendre que ma charge de picarlats, & il a pas été parlé du bât de mon âne.

LE BAILLI.

Répondez à mes queſtions... Ce bât eſt-il en bois?

GUIGNOL.

Oui, mais pas en bois de picarlats.

LE BAILLI.

Je ne vous demande pas cela... Eſt-il vrai que vous êtes convenu avec Monſieur que vous lui vendiez tout le bois qui était ſur votre âne?

GUIGNOL.

Oui; mais nous ne parlions que de bois à brûler.

LE BAILLI.

Il fallait mieux vous expliquer... Toute clauſe ambiguë s'interprète contre le vendeur... Je vais rendre mon jugement: « ... Conſidérant que le ſieur Pommadin a « acheté tout le bois que portait l'âne du ſieur Guignol; « conſidérant que le bât de l'âne eſt en bois; je condamne « le ſieur Guignol à livrer au ſieur Pommadin tout le bois « que portait ſon âne, le bât compris. » Jugé ſans appel & en dernier reſſort. Vous pouvez vous retirer... & ne me dérangez plus...

GUIGNOL.

Mais, M'ſieu le Bailli...

LE BAILLI.

En dernier reſſort. (*Il ſort.*)

POMMADIN.

Sans appel. (*Il fort.*)

GUIGNOL, feul.

Eh ben ! en v'là une jugerie !... Ah ! mauvais rafeur ! te m'as donné un coup de peigne, mais ça fe paffera pas comme ça... Je vas retrouver Gnafron, boire une bouteille & ruminer un plan. (*Il fort.*)

DEUXIÈME TABLEAU

La boutique de Pommadin.

SCÈNE PREMIÈRE.

POMMADIN feul.

(*Dans la couliffe.*) Allons, Thomas... Allons, Lafleur... alerte ! aiguifez mes rafoirs, préparez mes favonnettes & faites chauffer de l'eau. C'eft aujourd'hui mon grand jour de barbe ! (*Entrant.*) Ces garçons font d'une lenteur & d'une maladreffe !... On ne fait bien fes affaires que foi-même. (*Riant.*) Ah ! ah ! je ris encore du marché que j'ai fait hier avec ce vendeur de picarlats... Ah ! ah ! on ne m'attrape pas facilement, moi ! (*On entend Guignol dire :* Peut-on t'entrer ?) Mais, je crois reconnaître cette voix... Entrez, Monfieur, entrez... (*Guignol entre.*) Ah ! c'eft ce cher Monfieur Guignol.

SCÈNE II.

POMMADIN, GUIGNOL.

GUIGNOL.

Bonjour, M'ſieu Pommadin, je viens vous trouver... Vous voyez que je vous en veux pas, malgré que vous m'avez joué une fameuſe farce hier.

POMMADIN.

Que voulez-vous? Je ſuis l'homme le plus ſpirituel & le plus fallacieux de mon quartier.

GUIGNOL.

C'eſt une affaire finie... Moi, je ſuis ſans rancune... Pour vous le prouver, voulez-vous boire une bouteille avec moi?

POMMADIN.

Non, merci, je ne bois jamais entre mes repas & le menton de mes pratiques.

GUIGNOL.

Vous êtes un malin... Mais, dites-moi donc, combien que vous prenez pour faire une barbe de première claſſe?

POMMADIN.

Ça dépend, ſi c'eſt à la main ou au pinceau.

GUIGNOL.

Je veux être ſavonné au pinceau... de l'eau de Colonne dans l'eau... un coup de peigne avec de la pummade... combien que ça va coûter, tout ça ?

POMMADIN

Pour vous, ça ne ſera que vingt centimes.

GUIGNOL.

Quatre ſous ?... Tenez, v'là dix ſous.

POMMADIN, refuſant.

On ne paie jamais d'avance chez moi... Puis, c'eſt plus que vous ne me devrez.

GUIGNOL.

C'eſt que je vous ai pas tout dit... Je ſuis en train, là-bas, en buvant bouteille, de faire un marché avec un camarade... celui qui m'apporte mon bois pour mes picarlats. C'eſt un bon marché que nous allons conclure; &, comme il aime beaucoup les prévenances, pour le décider, je lui paye ſa barbe... Tenez, M'ſieu Pommadin, prenez ces dix ſous; y aura deux ſous d'étrennes pour le garçon.

POMMADIN, recevant.

Pour vous faire plaiſir, j'accepte.

GUIGNOL.

Vous nous mettrez du linge bien blanc?

POMMADIN.

Sans doute; ma maifon a la renommée de la propreté la plus exquife.

GUIGNOL.

Bien, M'fieu, je vas chercher mon camarade. (*En fortant.*) Voyez-vous, M'fieu Pommadin, j'y dois gagner cinquante francs fur ce marché... C'eft pour ça que je lui paye fa barbe.

POMMADIN.

Je vous comprends.

GUIGNOL, riant.

Pas bête, Guignol, pas bête. (*Il fort.*)

POMMADIN.

(*A la cantonnade, en riant auffi.*) Oh! pas bête, du tout. (*Seul.*) Encore cinquante centimes d'attrapés à cet imbécile... Je vais tout préparer pour le recevoir, lui & fon camarade. (*Il fort.*)

SCÈNE III.

GUIGNOL, PUIS POMMADIN.

GUIGNOL, entrant & tirant par la bride son âne qui fait une vive résistance.

Allons, viendras-tu, ganache? J'ai payé pour toi; te vas être joli, gredin!... Tiens-toi donc tranquille.

POMMADIN, entrant & voyant l'âne.

Que vois-je? un âne chez moi! Monsieur Guignol, y pensez-vous?

GUIGNOL.

Je pense ben que j'y pense... Vous m'avez promis de me raser, moi & mon camarade... Me v'là, moi, & v'là mon camarade... C'est celui que m'apporte mon bois... Faut le raser... & vivement.

POMMADIN.

Je ne rase pas les ânes à quatre pattes. Emmenez cet animal!

GUIGNOL.

Qu'il ait quatre pattes ou qu'il en ait deux... c'est mon camarade... Te le raseras!

POMMADIN.

J'ai promis de raser un homme & non un quadrupède.

GUIGNOL.

Ce quadrupète eſt mon camarade... Y a ben des hommes qui le valent pas... Je t'ai payé ; t'as reçu l'argent... te le raſeras !

POMMADIN.

Je ne le raſerai pas !

GUIGNOL.

Te-le-ra-ſe-ras !

POMMADIN.

Monſieur Guignol, mettons fin, je vous prie, à cette plaiſanterie ; elle a déjà trop duré.

GUIGNOL.

Oh ! je ris pas... Ni toi non plus, mon vieux... Allons, à l'ouvrage vivement !.. T'es payé ; faut travailler.

POMMADIN, en colère.

Ah ! vous le prenez ſur ce ton-là ; je vais chercher Monſieur le Bailli & nous allons voir. (*Il ſort.*)

GUIGNOL.

Va chercher qui te voudras. (*A ſon âne.*) Sois tranquille, vieux, te vas être bien joli garçon tout à l'heure. (*L'âne remue.*) Ah ! mais, ne buge pas, ne buge pas. (*L'âne remue plus fort.*)

SCÈNE IV.

GUIGNOL, POMMADIN, LE BAILLI.

Le Bailli entre pendant que Guignol cherche à contenir ſon âne; il eſt culbuté.

LE BAILLI.

Tenez donc cet animal... Monſieur Pommadin, comment laiſſez-vous entrer de pareilles bêtes chez vous?

POMMADIN.

Monſieur le Bailli, vous me voyez confus de ce qui arrive... C'eſt préciſément là l'objet de ma plainte... Cet homme a fait entrer ſon âne chez moi, au riſque de tout briſer... Et maintenant, il veut que je raſe cette bête. (*L'âne fait un ſaut.*)

LE BAILLI, effrayé.

Mais retenez donc votre animal!

GUIGNOL, à ſon âne

Allons, ne buge pas!... Tiens-toi comme y faut.

LE BAILLI, à Guignol.

Expliquez-vous ſur le fait de la plainte... mais brièvement... je ſuis preſſé... Pourquoi avez-vous introduit votre âne céans?

GUIGNOL.

Il s'appelle pas céans, il s'appelle Martin.

LE BAILLI.

Pourquoi l'avez-vous amené ici? Répondez ſans ambages.

GUIGNOL.

Sans jambages?

LE BAILLI.

Au fait! au ſait!

GUIGNOL.

Figurez-vous, M'ſieu le Bailli, que je ſuis venu chez M'ſieu Pommadin... Je lui ai demandé combien qu'il prenait pour faire une barbe de première claſſe... Il m'a dit quatre ſous... Je lui ai dit que j'allais venir avec mon camarade qui m'apporte mon bois, pour nous faire raſer... Il m'a dit : Venez... Je lui ai dit : Tenez, v'là dix ſous... J'ai payé pour tous les deux... & deux ſous pour le garçon... Il m'a dit : Merci!.. Il a reçu l'argent; v'là mon camarade, y faut qu'il le raſe; allez!

LE BAILLI.

Très-bien... Pommadin, qu'avez-vous à répondre?

POMMADIN.

Je réponds que lorſque j'ai promis de raſer ſon ca-

marade, je croyais que c'était un homme & non un âne.

LE BAILLI.

Il fallait mieux vous expliquer. Il reſſort de ce que vous venez de dire, que vous avez promis de raſer le camarade de Monſieur Guignol, celui qui lui apporte ſon bois...

POMMADIN.

Oui, mais...

LE BAILLI.

Ne m'interrompez pas. Avez-vous reçu les cinquante centimes?

POMMADIN.

Oui, Monſieur, & je ſuis prêt à les lui rendre.

GUIGNOL.

Je n'en veux pas.

LE BAILLI, *a Pommadin.*

Eh bien! Monſieur, quand on a reçu le ſalaire, on doit faire l'ouvrage... Je vais rendre mon jugement: « ... Conſidérant que le ſieur Pommadin s'eſt engagé, « pour un prix qu'il a reçu, à raſer le ſieur Guignol & ſon « camarade; conſidérant qu'il n'eſt pas nié que l'âne ici « préſent ſoit le camarade de Guignol; je condamne le « ſieur Pommadin à raſer le ſieur Guignol & ſon âne... »

Jugé ſans appel & en dernier reſſort. Je me retire... & ne me dérangez plus.

POMMADIN.

Mais, Monſieur le Bailli...

LE BAILLI.

Sans appel. (*Il ſort.*)

SCÈNE V.

GUIGNOL, POMMADIN.

GUIGNOL.

En dernier reſſort!... Eh! ben, vieux, quand je te le diſais!... Je penſe ben que t'es décidé à préſent?

POMMADIN.

Quelle humiliation! raſer une auſſi vilaine bête!

GUIGNOL.

Vilain! mon pauvre Martin! il eſt ben auſſi joli garçon que toi.

POMMADIN.

Il vous reſſemble, il a vos oreilles.

GUIGNOL.

Te voudrais bien avoir ſon eſprit... Ah ça, dépêchons... T'es condamné ; te vas faire la barbification, ou je te fais ſaiſir ton bazar... & mon bidet aidera les huiſſiers à la ſaiſie.

POMMADIN.

Que va-t-on dire de moi dans le quartier ? (*Il va chercher une ſerviette qu'il paſſe au cou de l'âne.*) Du linge ſi blanc pour une pareille bête.

GUIGNOL, à ſon âne.

Ah gredin, te v'là content ! (*A Pommadin.*) Va chercher ta ſavonnette à préſent, & qu'elle ſente bonne !

POMMADIN ſort, & revient tenant un pot de chambre, qu'il met ſous le muſeau de l'âne.

Voilà qui eſt bien bon pour un tel animal. (*L'âne ſe jette ſur le pot de chambre.*) Mais il mange ma ſavonnette... Arrêtez-le donc, c'eſt un anthropophage que cet animal.

GUIGNOL.

C'eſt bien fait ! Pourquoi lui donnes-tu un ſi vilain plat à barbe ?... (*Pommadin emporte le pot & revient.*) Allons, dépêchons... Laiſſe-lui la mouche & les muſtaches.

POMMADIN.

Non, décidément, je ne puis m'y réfoudre... Il n'aurait qu'à me mordre.

GUIGNOL.

T'as peur qu'il te morde... Eh ben, fi te veux pas rafer à tribord... (*Il lève la queue de l'âne & le fait retourner.*) rafe à babord.

POMMADIN, détournant la tête.

Baiffez ça, baiffez ça!... Voyons, n'y aurait-il pas moyen de s'arranger?

GUIGNOL.

Ah! te veux t'arranger, c'eft facile. *Primus*, te vas me rendre le bât que te m'as caroté hier... *Secundus*, te vas me rendre mes dix fous de barbification... & *tertius*, te me donneras cinq francs pour un picotin pour mon âne, & cinquante francs pour moi pour faire un fricot avec les amis.

POMMADIN, pouffant un foupir.

Allons! c'eft bien cher!... Mais je confens à tout ce que vous voudrez... Tenez, voilà cinquante-cinq francs cinquante centimes. (*Il lui donne de l'argent.*) Je ne vous retiens pas même la valeur du favon que votre âne m'a dévoré.

GUIGNOL.

Oh ! le ſavon, c'eſt lui qui vous le rendra... demain... en venant chercher ſon bât!... Adieu, joli barbier! (*Il va pour ſortir.*)

POMMADIN.

Adieu! adieu, gros malin! (*Il fredonne à demi-voix & triſtement l'air* de Figaro.)

GUIGNOL, revenant.

Eh ben! je veux vous montrer que Guignol eſt un bon enfant & qu'il a pas de rancune... V'là les amis qui arrivent... Nous allons manger les cinquante francs.. Venez les manger avec nous, je vous invite.

POMMADIN.

Moi auſſi, je ſuis ſans rancune ; j'accepte.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GNAFRON, CADET.

GNAFRON.

Que deviens-tu donc, Chignol?... Je te cherche de partout comme une épingle, depuis ce matin... J'avais

18

envie de te faire crier par le père Berlingard [1]. (*Il imite un crieur public.*) On vous fait à favoir qu'on a perdu-z-hier au foir.....

GUIGNOL.

Te me prends pour un roquet... Eh ben! me v'là retrouvé... Paies-tu quéque chofe?

CADET.

C'eft toi qui nous avais promis... Eft-ce que te n'as pas encore vendu tes picarlats?

GUIGNOL.

Si; mais j'ai fait un petit marché.

GNAFRON.

Faut donc ferrer la ceinture de ma culotte?

GUIGNOL.

Gros licheur, va!

GNAFRON.

Moi!... je me contente de rien... Avec quatorze fous par jour, je folichonne comme un prince... Douze fous de vin, un fou de pain & un fou de tabac; v'là mon gala.

(1) C'eft encore une inftitution en décadence que celle des crieurs publics. Celui dont Gnafron rappelle ici le nom avait, au commencement de ce fiècle, une certaine célébrité dans les rues de notre ville, par les facéties dont il affaifonnait fes publications.

GUIGNOL.

Eh ben, mon vieux, aujourd'hui, ribotte complète!.. J'ai cinquante francs pour les amis... Je paye à dîner aux Charpennes, chez la mère Brigouſſe, à cinq francs par tête.

GNAFRON.

Cinq francs!... Ah! ma pauvre tête, te vas n'en voir une belle!

GUIGNOL

M'ſieu Pommadin eſt des nôtres... A table, il vous racontera une hiſtoire qui eſt inſtitulée : « A trompeur, trompeur & demi. »

CADET.

Partons!... Et en avant la romance, père Gnafron!

GNAFRON.

J'ai votre affaire...

Il entonne l'air : *Quand ſerons-nous ſages?* qu'ils continuent tous, & ils ſortent en chantant.

FIN DU MARCHAND DE PICARLATS.

LES VALETS A LA PORTE

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES

L'INTENDANT.
GROS-PIERRE, *jardinier.*
GNAFRON, *concierge.*
GUIGNOL, *valet de pied.*
MONSEIGNEUR.



LES VALETS A LA PORTE

PIÈCE EN UN ACTE

Un Jardin ou un Parc.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INTENDANT feul.

JE viens de recevoir une lettre de Monfeigneur. Le pauvre fire eft allé à la Martinique pour y chercher fortune... Il aurait mieux fait de refter chez lui : il eft complètement ruiné, & je crois que fes biens, le château même, ne tarderont pas à être vendus... Il s'agit de fonger à mes propres affaires au milieu de cette débâcle. Je vais d'abord

renvoyer tous les domeſtiques… car je trouve qu'ils s'occupent beaucoup trop de ce qui me concerne, & je ne veux pas tant d'eſpions autour de moi… Ils ne ſont pas payés; mais ce ſont des drôles… Gros-Pierre eſt un imbécile, Gnafron un ivrogne, Guignol un pareſſeux… Je vais les régler à ma manière, & de façon à ce qu'ils ne m'importunent plus… Voici juſtement Gros-Pierre, le jardinier… Commençons tout de ſuite.

SCÈNE II.

L'INTENDANT, GROS-PIERRE.

GROS-PIERRE (1).

Salu ben, Monſu l'intendant; je veno de commanda votrons alouétte pre notron jardin (2).

L'INTENDANT.

Mes alouettes pour le jardin ? Qu'eſt-ce que c'eſt que cela ?

GROS-PIERRE.

Votrons alouétte d'Amérique.

(1) Gros-Pierre parle le patois des payſans du Lyonnais.

(2) Je viens de commander vos alouettes pour notre jardin.

L'INTENDANT.

Ah! je comprends; mes aloès... Mon garçon, c'eſt une courſe inutile; nous n'avons plus beſoin de rien pour le jardin.

GROS-PIERRE.

Et d'ont vint don (1), Monſu l'intendant?

L'INTENDANT.

Mon pauvre Gros-Pierre, j'ai une bien mauvaiſe nouvelle à t'annoncer... Monſeigneur vient de m'écrire, il eſt ruiné... Il ne reviendra plus dans le pays... & on va vendre le château.

GROS-PIERRE.

Oh! men'arma! iquin me fa péna (2), Monſu l'intendant.

L'INTENDANT.

Il faudra aller te placer ailleurs.

GROS-PIERRE.

Et notrons gagis? qué don que lous payira (3)?

(1) Et d'où vient donc cela?

(2) Oh! par mon âme, cela me chagrine.

(3) Et nos gages? qui donc les payera?



L'INTENDANT.

Tu ne perdras rien. Monſeigneur m'a chargé de tous vous payer. Qu'eſt-ce qui t'eſt dû?

GROS-PIERRE.

Monſu l'intendant, vos ou ſaï ben miu que mé... Vos aï ben mais de connaiſſance (1).

L'INTENDANT.

Combien devais-tu recevoir par an?

GROS-PIERRE.

Vos n'in êtes pos ingnorant... Je me ſouais afroumi pre cent écus & vingt & cinq livre l'an (2).

L'INTENDANT.

Et depuis combien de temps es-tu au château?

GROS-PIERRE.

Vos l'aï ben beto par écrit ſu votron livre, Monſu l'intendant. Vou ſara très ans, Monſu l'intendant, à la Sant-Martin (3).

(1) Vous le ſavez bien mieux que moi... Vous avez bien plus de ſavoir.

(2) Vous ne l'ignorez pas... je me ſuis engagé à trois cent vingt-cinq livres l'an.

(3) Vous l'avez bien mis par écrit ſur votre livre... Il y aura trois ans à la Saint-Martin.

L'INTENDANT.

Hé bien! fais ton compte toi-même.

GROS-PIERRE.

Oh! vos ou faré ben miu fare que mé, Monfu l'intendant... Vos faï ben miu chiffro (1).

L'INTENDANT.

Dis-moi ce que cela fait à ton compte.

GROS-PIERRE.

Je creyo, Monfu l'intendant, qu'ou fara ben nou cent feptante cinq livre (2).

L'INTENDANT.

C'eft bien! je te donnerai neuf cent foixante-quinze francs.

GROS-PIERRE.

No, pos foixanta! Je volo nou cent feptante cinq livre (3).

L'INTENDANT.

C'eft la même chofe.

(1) Vous le faurez bien mieux faire que moi... Vous favez bien mieux calculer.

(2) Je crois que cela fera bien neuf cent feptante-cinq livres.

(3) Non; pas foixante. Je veux neuf cent feptante-cinq livres.

GROS-PIERRE.

La mêma choufa! à votron compto! ma je volo lo mino: nou cent feptante-cinq livre. (*A part.*) Vaï vos lo decevablo que me volove embouesi (1)!

L'INTENDANT.

Je te donnerai neuf cent feptante-cinq livres... Mais je dois te prévenir que Monfeigneur étant ruiné, il eft impoffible de te payer le tout en argent.

GROS-PIERRE.

Comin don que vos me payiri (2)?

L'INTENDANT.

En bois.

GROS-PIERRE.

Vos ne me bailliri gin de liords (3)?

L'INTENDANT.

Si bien; je te donnerai moitié en argent & moitié en bois.

(1) La même chofe! à votre compte! mais je veux le mien: neuf cent feptante-cinq livres... Voyez-vous le trompeur qui voulait me duper!

(2) Comment me payerez-vous donc?

(3) Vous ne me donnerez point d'argent?

GROS-PIERRE.

Et que n'in fari-jo don de votron bois? Onte don que je poré lo beto (1)?

L'INTENDANT.

Oh! tu l'emporteras ſur ton dos, tu as de bonnes épaules. Puis il ne ſera pas bien difficile à garder; tu en tireras bon parti.

GROS-PIERRE.

Et qué bois don que vos me bailliri (2)?

L'INTENDANT.

Il y en a de pluſieurs eſpèces. Il y a du pommier, de l'acacia...

GROS-PIERRE.

Gni a t'é do pruni (3)?

L'INTENDANT.

Du prunier? Certainement. Eſt-ce que tu le préfères?

GROS-PIERRE

Voua, Monſu l'intendant, je l'amo miu. Et lou liords, quante don que vos me lous bailliri (4)?

(1) Et qu'en ferai-je de votre bois? Où pourrai-je le mettre?

(2) Et quel bois me donnerez-vous?

(3) Y a-t-il du prunier?

(4) Oui... je l'aime mieux. Et l'argent, quand me le donnerez-vous?

L'INTENDANT.

Plus tard; je te donnerai d'abord le bois, parce que je fuis bien aife de m'en débarraffer.

GROS-PIERRE.

M'en bailliri vos una bouna chorgi (1)?

L'INTENDANT.

Je t'en donnerai généreufement. Je vais tout de fuite t'en chercher un échantillon. C'eft du prunier, n'eft-ce pas, que tu veux?

GROS-PIERRE.

Voua, Monfu l'intendant.

L'INTENDANT fort, & revient avec un bâton dont il frappe Gros-Pierre.

Tiens, tiens, en voilà du prunier! Si tu n'en as pas affez, je reviendrai. (*Il fort.*)

GROS-PIERRE, feul.

Ah! la fala béti! O m'a ben bailla lo pruni & le prune. O m'a tout acramailla. Je vouai modo vé lo vétérinairo me fare beto un implatro (2). (*Il fort.*)

(1) M'en donnerez-vous une bonne charge?

(2) Oh! la fale bête! Il m'a bien donné le prunier & les prunes. Il m'a tout écrafé. Je vais aller chez le vétérinaire me faire mettre un emplâtre

SCÈNE III.

GNAFRON, feul.

N'y a plus de bonne foi dans le commerce. Aurait-on jamais vu autrefois un cabaretier venir s'établir dans un pays fans inviter tous les bons vivants à planter la crémaillère? Hé ben! le père Chibroc a vendu; fon remplaçant ne m'a encore rien fait dire! Et quand je paffe devant chez lui, il me regarde de travers. Ça m'empêche d'entrer... Animal! eft-ce qu'il ne devrait pas être flatté d'avoir une pratique comme moi? Eft-ce que je ne fais pas la réputation d'un établiffement?... Mais on ne confidère plus rien à préfent que l'argent... & je n'en ai pas beaucoup... je n'en ai même pas du tout... & j'ai des dettes... Il faut que je réclame mes gages... car il n'y a plus moyen de boire à crédit... On ne m'a rien payé depuis que Monfeigneur eft parti; & ça doit faire une fomme conféquente... Je vas aller trouver l'intendant... Il m'avait donné trois commiffions; je les ai pas faites; mais, bah! je lui conterai quéques gandoifes... c'eft un filou... Le v'là! Quand on parle du loup...

SCÈNE IV.

GNAFRON, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Ah! bonjour, Gnafron, je fuis bien aife de te rencontrer. As-tu fait toutes mes commiffions? Je t'avais

dit de paſſer chez mon tailleur, mon chapelier & mon cordonnier.

GNAFRON.

Oui, M'ſieu, j'ai t'été partout.

L'INTENDANT.

Hé bien! t'a-t-on donné ce que j'ai commandé?

GNAFRON.

Non, M'ſieu; ils ont tous dit qu'y fallait que vous y alliſſiez vous-même... Ils ont beſoin de vous reprendre meſure. Le tailleur dit que vous avez une épaule plus ambitieuſe que l'autre, & qu'il ne ſait plus combien y faut mettre de filaſſe ſur la petiote... Le chapelier dit que votre tête eſt comme une poire blette, qu'il ne peut pas attraper votre point; que pour le dernier bugne (1) qu'il vous avait fait, il avait pris meſure ſur le boute-roue du château; mais que depuis qu'on l'a caſſé, il ne ſait plus comment faire... Le cordonnier dit qu'il aimerait autant chauſſer un jardin potager que vos pieds; y a des oignons, des œils de perdrix... que ſais-je, moi?

L'INTENDANT.

C'eſt bon... Je changerai de fourniſſeurs... En attendant, je t'engage à aller chercher une autre place.

GNAFRON.

Allons donc! j'ai t'été nommé concierge par Mon-

(1) *Bugne;* chapeau : expreſſion qui appartient excluſivement au dialecte guignoleſque.

ſeigneur, & y n'y a que lui qui a le droit de me deſtituter.

L'INTENDANT.

Il faut partir tout de même.

GNAFRON.

Vous croyez qu'y n'y a qu'à dire : Gnafron, fais ton baluchon & va-t-en chercher une autre condition... Et les gages des domeſtiques ! faut les pôner, pauvre vieux.

L'INTENDANT.

Monſeigneur ne reviendra pas de la Martinique... il eſt ruiné.

GNAFRON.

Ça me regarde pas.

L'INTENDANT.

Comment ! ça ne te regarde pas ! Mais tu ne comprends rien... Tes gages, tu peux les perdre...

GNAFRON.

Vous m'en contez de belles ; je connaiſſe la loi. Les domeſtiques paſſent avant tout.

L'INTENDANT.

Ecoute... Mon intention eſt que vous ſoyez tous payés... mais il faut te montrer raiſonnable...

GNAFRON.

Oh! j'ai ben envie que vous me payaffaffiez. J'ai plus le fou... Je crève de foif. C'eft au point que j'en ai le corgnolon qu'a une irritance... que j'ofe plus paffer devant le cabaretier, & que l'autre jour il me menaçait de faire faifir mon linge.

L'INTENDANT.

Ton linge! Il aurait fait là une belle prife... Je ne t'ai jamais vu que cinq chemifes, dont trois mauvaifes & deux déchirées, & encore, je crois que tu les as vendues à un chiffonnier pour en boire le prix au cabaret.

GNAFRON.

Et pardi! fallait ben que j'allaffe boire du vin au cabaret, puifque vous ne faites boire que de la piquette tournée aux domeftiques, pendant que vous lichez le Bordeaux, vous!

L'INTENDANT.

C'eft bon, c'eft bon! il ne s'agit pas de ce que je bois. Puifque tu veux le montant de tes gages, je vais te régler : combien t'eft-il dû?

GNAFRON.

Il m'eft dû trois ans à quatre cent quarante-cinq francs.

L'INTENDANT.

Eh bien! voyons; trois ans à 445 fr. (*Il écrit sur la bande.*) 445 par 3, 3 fois 5 font 15; je pose 5 & je retiens 1.

GNAFRON.

Qu'est-ce que vous retenez? Est-ce que vous avez quéque chose à retenir?... Est-ce que ce n'est pas tout à moi?

L'INTENDANT.

Fais ton compte toi-même, si tu n'as pas confiance en moi.

GNAFRON

Je vais le faire... Mais il me faut un crayon pour cette calculance.

L'INTENDANT.

En voilà un.

GNAFRON.

On peut pas calculer trois ans de mémoire comme ça... Y a longtemps que j'ai pas fait un si gros compte... Avec le cabaretier, je compte plus, parce que je le paie pas... Voyons, 445 francs pendant trois ans... Je pose 445... Ah! sapristi, je me souviens pas bien comment on fait les 4.

L'INTENDANT.

Pour te prouver que je ne ſuis pas auſſi méchant que tu le dis, je vais te montrer comment on fait un 4. (*Il imite ſur la barre la forme d'un* 4 *par trois traits.*) Un, deux & trois.

GNAFRON.

Comment! vous dites un, deux & trois; & ça fait un 4!

L'INTENDANT.

Oui.

GNAFRON.

Ça n'était pas comme ça qu'on les faiſait de mon temps... Voyons. (*Il écrit ſur la rampe.*) 3 ans ça fait 3 ans, 3 fois 3 ſont 9. Je poſe 9; un 9, un 9 & un 9, ça fait trois 9. J'additionne le tout & je multiplie par 3 : 3 fois 9... Y a trop de 9.

L'INTENDANT.

Mais, mon pauvre Gnafron, je crois que tu te trompes. Sais-tu faire une multiplication?

GNAFRON.

Otez-vous de là... Laiſſez-moi faire... Je ſuis pas fort, mais je ſuis juſte. J'ai t'été pendant quatorze ans à l'école... & j'y ai rien appris; y a fallu me refaire mon éducance à moi ſeul. Les maîtres d'aujourd'hui n'ap-

prennent rien aux enfants. Mon père a mangé un bon bien pour me faire éduquer.

L'INTENDANT.

Vous êtes donc d'une bonne famille, père Gnafron?

GNAFRON.

Pardi! mon père tenait un domaine de deux paires de bœufs... mais ils paſſaient par la chatière... Voyons! laiſſez-moi continuer mon arithmétoque : — Qui de 9 paye 9 ne peut; j'emprunte 1 qui vaut 10, 10 & 9 font 19... Qui de 19 paye 9 ne peut... j'emprunte 1... C'eſt aſſez commode d'emprunter... le mal, c'eſt que perſonne veut me prêter... Mais que je ſuis bête!. Tous ces 9 m'appartiennent; il faut faire une addition... J'efface tous les zéros, parce que j'en veux pas... 99 & 99 font... Je ſais pas s'il faut retenir 15 ou bien 12...

L'INTENDANT, riant.

Tu vois bien que tu retiens quelque choſe.

GNAFRON.

Mais c'eſt moi qui retiens, ce n'eſt pas vous; j'en ai le droit, puiſque c'eſt mon compte.

L'INTENDANT.

As-tu bientôt fini? Voyons le total!

GNAFRON.

Le v'là : Unités, dizaines, centaines, mille, dizaines de mille, centaines de mille, millions, dizaine de millions, centaine de millions, billards. Je crois que je me bloufe.

L'INTENDANT.

Eh bien?

GNAFRON.

Ça fait dix-huit cent billards, neuf cent foixante-neuf millions, quatre cent foixante-quinze mille deux cent nonante-un francs, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fous. V'là mon compte.

L'INTENDANT.

Pefte! je ne croyais pas qu'il te fût dû une auffi groffe fomme... Il ne fera pas poffible de te payer tout en efpèces... Je te donnerai la moitié en argent, & la moitié en marchandifes.

GNAFRON.

En quelles marchandifes?

L'INTENDANT.

En bois.

GNAFRON.

J'aimerais mieux en vin.

L'INTENDANT.

C'eſt impoſſible. Toutes les caves de Monſeigneur ſont ſcellées.

GNAFRON.

Sellées!... Qué que ça veut dire?

L'INTENDANT.

On a mis les ſceaux ſur le vin.

GNAFRON.

Eh bien! nous mettrons le vin dans les ſeaux, & nous l'emporterons.

L'INTENDANT.

Tu as la tête bien dure. La juſtice a mis les ſcellés ſur le vin. Il eſt défendu d'y toucher.

GNAFRON.

De quoi ſe mêle-t-elle, la juſtice?... Eſt-ce qu'on doit empêcher les honnêtes gens de boire? Y ne devrait pas être permis de ſaiſir le vin.

L'INTENDANT.

Enfin, que tu le veuilles ou que tu ne le veuilles pas, c'eſt ainſi... Je ne puis te donner que du bois.

GNAFRON.

Et quel bois allez-vous me donner?

L'INTENDANT.

Oh! il y en a de plufieurs efpèces. Tu peux choifir... Il y a du chêne, du châtaignier...

GNAFRON.

Le châtaignier, ça n'eft bon qu'à faire des cannes.

L'INTENDANT.

Il y a de la racine de buis.

GNAFRON.

On peut en faire des tabatières... Mais j'aime mieux autre chofe.

L'INTENDANT.

Il y a du bouleau.

GNAFRON.

C'eft fameux pour faire des femelles de galoches... Mais n'y en a-t-il point d'autre?

L'INTENDANT.

Tiens! voici ce qu'il te faut... Il y a du gaïac; c'eft un bois précieux, excellent pour le placage.

GNAFRON.

Du gaïac?

L'INTENDANT.

Oui, un bois très-cher, qui ſe plaque... C'eſt charmant quand on l'applique.

GNAFRON.

Et m'en donnerez-vous beaucoup ?

L'INTENDANT.

Tu me diras toi-même quand tu en auras aſſez.

GNAFRON.

Eh bien! donnez.

L'INTENDANT.

Tout de ſuite. Attends-moi une ſeconde. (*Il ſort, revient avec un bâton & frappe Gnafron.*) Tiens, en as-tu aſſez ?

GNAFRON.

Aſſez! aſſez! (*L'intendant ſort.*) Ah! vieille canaille! vieux gueuſard! V'là comme te l'appliques, ton gaïac! Je me ſens plus le cotivet... J'y vois tout trouble... Ça me fait le même effet qu'après une forte ribote, & ça a été plus dur à avaler... Ah! gredin! ſi je peux à mon tour te faire un placage!... J'ai beſoin de ſouffler un peu pour digérer ça. (*Il ſe couche ſur la bande.*)

SCÈNE V.

GUIGNOL, GNAFRON, PUIS GROS-PIERRE.

GUIGNOL, s'approchant de Gnafron.

Eh! nom d'un rat! père Gnafron, y ſent le rouſſi par ici!

GNAFRON.

Te peux ben dire le brûlé. Ça vient de chauffer dur.

GUIGNOL.

Oui, oui, j'ai entendu peter quéques coups de tavelle ſur ton melon. (*A Gros-Pierre, qui entre & qui ſe tient la tête.*) Et toi, qu'as-tu donc?

GROS-PIERRE.

J'ai do pruni (1).

GUIGNOL.

T'as mangé de prunes?

GROS-PIERRE.

Le prune, je ne le z'ai pos din la fontana, ma ben ſus la têta (2).

(1) J'ai du prunier.

(2) Les prunes, je ne les ai pas dans l'eſtomac, mais bien ſur la tête.

GNAFRON.

Moi, j'ai eu les noyaux.

GUIGNOL.

Mais qu'avez-vous donc fait, z'enfants, à l'intendant pour qu'il vous ait chatouillé comme ça?

GNAFRON.

Il vient de me payer mes gages.

GROS-PIERRE.

Et à mé itou [1].

GUIGNOL.

Et moi qui allais lui demander les miens!... Gnafron, va toucher pour moi.

GNAFRON.

J'ai affez de mon compte... Mais te ne fais pas comment il s'y eft pris... Il m'a dit que Monfeigneur eft ruiné, qu'il a tout mangé à la Marchinique, que les domeftiques allaient tout perdre. Il m'a offert de me payer en bois, & il m'a réglé en bois de gaïac.

GROS-PIERRE.

Et mé en pruni [2].

(1) Et à moi auffi.
(2) Et moi en prunier.

GUIGNOL.

Oh! moi, je ſuis pas une panoſſe... Je veux pas être réglé avec cette monnaie.

GNAFRON.

Te feras bien fin, ſi te peux lui en tirer une autre.

GUIGNOL.

Ecoutez, enfants... j'ai une idée... Y faut le prendre, le vieux renard, dans ſon trou... Allez me chercher chacun une tavelle... & je vous dirai ce qu'y faut faire.

GNAFRON fort, revient avec un baton & en donne un coup ſur la bande.

Voilà.

GROS-PIERRE, de même.

Veiquia.

GUIGNOL.

Bien!... Maintenant, cachez-vous; l'intendant va venir; il me contera ſes hiſtoires, comme à vous... Je ferai ſemblant d'y donner dedans... Quand je crierai : « Il eſt temps! il eſt temps! » arrivez vite, & j'ai pas beſoin de vous dire de cogner dur.

GNAFRON.

Ça z'y eſt. Et je te promets que je lui rendrai ſa cognaſſe de tout à l'heure.

GROS-PIERRE.

Eh men'arma voua! je vouai lo coflo com'in bou (1).

GUIGNOL.

Allons, enfants, c'eſt convenu. Cachez-vous par là; & quand je crierai : « Il eſt temps! » en avant la dégelée.

Gnafron & Gros-Pierre vont ſe cacher.

GUIGNOL, ſeul.

Ah! vieux ſcélérat, te veux payer tous les domeſtiques du château à coups de rotin, mais te n'as pas affaire à une bugne à préſent... Te vas exécuter une petite danſe qui te dégoûtera du métier.

L'intendant paraît ſur un des côtés du théâtre & ſe retire presque auſſitôt.

GUIGNOL, en le voyant.

Attention! il eſt temps! il eſt temps!

Gnafron & Gros-Pierre arrivent & frappent ſur Guignol.

Ah! ſapriſti! il n'eſt pas temps! il n'eſt pas temps! Nom d'un rat! c'eſt pas lui, c'eſt moi! faites donc attention.

GNAFRON.

T'as vu comme j'ai cauſé?

(1) Par mon âme, je vais taper de façon à le faire gonfler gros comme un bœuf.

GUIGNOL.

Oui, t'as caufé avec moi.

GNAFRON.

Et pourquoi donc as-tu crié, fi c'était pas lui?

GUIGNOL.

Je criais parce qu'il venait, mais il s'eft méfié de quelque chofe, & il n'eft pas entré, le gone!

GROS-PIERRE.

Nos ans ben bian chapoto (1)?

GUIGNOL.

Oui, oui; me voilà propre à préfent. Vous m'avez joliment arrangé le melon.

GNAFRON.

Ça n'eft rien; fais pas attention; nous le payerons pour trois à la prochaine occafion.

GUIGNOL.

Tout de même, z'enfants, je vous pardonne en faveur de l'intention. Si vous le cognez comme ça, je ferai content. Allons, je crois qu'il revient... cachez-vous, & cette fois ne venez pas trop tôt.

(1) Nous avons bien tapé, n'eft-ce pas?

GNAFRON.

Et toi, ne fais plus de mauvaise plaisanterie ; ne nous dérange pas pour rien.

SCÈNE VI.

GUIGNOL, L'INTENDANT, PUIS GNAFRON & GROS-PIERRE

L'INTENDANT.

Ah! te voilà, Guignol ; je te cherchais ; as-tu porté mes lettres à la poste ?

GUIGNOL.

Oui, M'sieu... Mais moi aussi je vous cherchais. Y a trois ans que j'ai pas reçu de gages. J'ai plus un picaillon, & y a bien longtemps que nous nous sommes pas arrosé le corgnolon avec le père Gnafron.

L'INTENDANT.

Gnafron & toi, vous êtes des ivrognes. Si on ne vous a pas payés jusqu'à présent, cela tient à la situation gênée de Monseigneur ; ce n'est pas de ma faute. Et tu n'as maintenant qu'à me dire combien il t'est dû.

GUIGNOL.

Mon compte ? Y a bien longtemps que je l'ai fait. J'en ai ben eu le temps. Il m'est dû seize cents francs.

L'INTENDANT.

C'eſt bien, je te donnerai ſeize cents francs. Mais comme Monſeigneur eſt ruiné, ſi tu ne veux rien perdre, il faut que tu prennes la moitié de cette ſomme en bois.

GUIGNOL.

(*A part.*) Nous y v'là. (*Haut.*) Ça m'eſt égal, pourvu que je ſoye payé. Mais quel bois allez-vous me donner?

L'INTENDANT.

J'en ai déjà pas mal débité... Il y a encore du noyer, du ſapin, du cognaſſier.

GUIGNOL.

Le ſapin, ça me va.

L'INTENDANT.

Ça me va auſſi... J'ai ton affaire, je vais t'en chercher. (*Il ſort, rentre avec un bâton, & frappe Guignol.*) Tiens, en voilà du ſapin, tiens, tiens! (*Il s'eſquive auſſitôt.*)

GUIGNOL, criant, pendant que l'intendant le frappe.

Il eſt temps! il eſt temps! il eſt temps!

Gnafron & Gros-Pierre entrent dès que l'intendant eſt ſorti & frappent Guignol.

GUIGNOL.

Il n'eſt plus temps! il n'eſt plus temps! Diantre! vous voyez donc pas que c'eſt moi? Arrêtez donc!

GNAFRON.

C'eſt donc encore toi, mon pauvre Chignol? Mais pourquoi as-tu crié, ſi c'était pas lui?

GUIGNOL.

Eh pardi! c'était ben lui tout à l'heure. Il m'a ben fait auſſi mon compte... mais vous êtes venus trop tard... Il avait filé... Oh! je ſuis bien partagé, moi... j'ai eu trois diſtributions.

GNAFRON.

Que veux-tu? t'avais des gages plus forts que les nôtres; te devais ben recevoir davantage... Mais eſt-ce que nous allons reſter comme ça avec ces coups de trique ſur le caſaquin, ſans nous revenger... C'eſt pas poſſible... Et ces tavelles, pourquoi donc qu'elles ſont faire?

GUIGNOL.

Oui, vous vous en êtes ſi bien ſervis juſqu'à préſent... Ecoute; y faut refaire un autre plan... J'ai là quelques ſous. Allons boire une bouteille; ça nous donnera de l'idée.

Au moment où ils vont pour ſortir par le fond, ils ſe trouvent face à face avec Monſeigneur.

SCÈNE VII.

GUIGNOL, GNAFRON, GROS-PIERRE, MONSEIGNEUR.

TOUS, étonnés.

Oh! Monſeigneur!. . Vive Monſeigneur!... vive Monſeigneur!

MONSEIGNEUR.

Chut! chut! mes enfants. Mais qu'avez-vous donc tous? vous paraiſſez fort étonnés de mon arrivée.

GNAFRON.

Ah! Monſeigneur, avant votre arrivée, y avait eu bien des ſorties.

MONSEIGNEUR.

Que veux-tu dire?

GNAFRON.

Mais d'abord on nous a mis à la porte... Et puis tous vos bois s'en vont.

MONSEIGNEUR.

Je ne vous comprends pas; expliquez-vous.

GNAFRON, à Guignol & Gros-Pierre.

C'eſt moi qui manie le mieux la parole, laiſſez-moi

faire l'harangue. Et vous, ſaluez toutes les fois que je dirai, Monſeigneur... Monſeigneur!

Il ſalue ainſi que Guignol & Gros-Pierre.

GROS-PIERRE.

Monſeigneu!

GNAFRON a Gros-Pierre.

Eſt-ce que te vas parler, toi auſſi?... Te veux donc qu'on te rie au nez? (*A Monſeigneur.*) Monſeigneur!... lorſque vous partâtes...

GUIGNOL, le reprenant.

Partiſtes!

GNAFRON.

Laiſſe-moi donc; je dis: Partâtes... C'eſt à la quatrième perſonne.

GUIGNOL.

A la quatrième perſonne, pourquoi ça?

GNAFRON.

Ne ſommes-nous pas quatre, grand bête?... Si vous me coupez toujours, je pourrai rien dire... Parle toi-même... ça fera joli!

GUIGNOL.

Allons, parle donc.

GNAFRON.

Monſeigneur.... lorſque vous partâtes, vous laiſſites...

GUIGNOL.

Laiſſâtes!

GNAFRON.

Vous laiſſiſſâtes à M'ſieu l'intendant votre bazar... Et pendant que vous habitaſſiez la Marchinique, nous mourriſſions ici de faim & de ſoif... Ce matin, ſous prétexte de nous payaſſaſſer nos gages, il nous a fait venir, il nous a dit que vous aviez fricaſſaſſé votre bien, le château & tout le bataclan... qu'on allait tout ſaiſir... & que ſi nous ne vouliſſions rien perdre, y fallait accep-taſſer nos gages moitié en argent & moitié en bois. Nous attendons encore les pécuniaux... mais il nous a donné le bois... ſur les reins.

MONSEIGNEUR.

Si j'ai compris quelque choſe à ce que tu m'as dit, Monſieur l'intendant a tenu de mauvais propos ſur mon compte; il ne vous a pas payés & il vous a frappés.

GNAFRON.

Il nous a payé une ribote de manche à balai.

GROS-PIERRE.

Ménarma voua, Monſeigneu! ov'è mé qu'ai croquo lo pruni [1].

GNAFRON.

Moi, j'ai tâté du gaïac.

GUIGNOL.

Et moi du ſapin.

MONSEIGNEUR.

Mes enfants, je vous rendrai juſtice. Vous reſtez à mon ſervice, & Monſieur l'intendant aura ce qu'il mérite... Faites-le venir, adreſſez-lui vos réclamations. Moi, je me place dans ce coin, & je me montrerai quand il le faudra.

GUIGNOL.

Oui, Monſeigneur, nous allons l'appeler.

LES TROIS DOMESTIQUES, du côté du château.

M'ſieu l'intendant! M'ſieu l'intendant!

SCÈNE VIII.

GUIGNOL, GNAFRON, GROS-PIERRE, L'INTENDANT, MONSEIGNEUR, *caché derrière les domeſtiques.*

L'INTENDANT.

Fainéants! que faites-vous encore ici? Et pourquoi tout ce tapage?

(1) Oui, par mon âme, Monſeigneur! c'eſt moi qui ai croqué le prunier.

GNAFRON.

Monſeigneur.... lorſque vous partâtes, vous laiſſites...

GUIGNOL.

Laiſſâtes!

GNAFRON.

Vous laiſſiſſâtes à M'ſieu l'intendant votre bazar... Et pendant que vous habitaſſiez la Marchinique, nous mourriſſions ici de faim & de ſoif... Ce matin, ſous prétexte de nous payaſſaſſer nos gages, il nous a fait venir, il nous a dit que vous aviez fricaſſaſſé votre bien, le château & tout le bataclan... qu'on allait tout ſaiſir... & que ſi nous ne vouliſſions rien perdre, y fallait acceptaſſer nos gages moitié en argent & moitié en bois. Nous attendons encore les pécuniaux... mais il nous a donné le bois... ſur les reins.

MONSEIGNEUR.

Si j'ai compris quelque choſe à ce que tu m'as dit, Monſieur l'intendant a tenu de mauvais propos ſur mon compte; il ne vous a pas payés & il vous a frappés.

GNAFRON.

Il nous a payé une ribote de manche à balai.

GROS-PIERRE.

Ménarma voua, Monſeigneu! ov'è mé qu'ai croquo lo pruni (1).

GNAFRON.

Moi, j'ai tâté du gaïac.

GUIGNOL.

Et moi du ſapin.

MONSEIGNEUR.

Mes enfants, je vous rendrai juſtice. Vous reſtez à mon ſervice, & Monſieur l'intendant aura ce qu'il mérite... Faites-le venir, adreſſez-lui vos réclamations. Moi, je me place dans ce coin, & je me montrerai quand il le faudra.

GUIGNOL.

Oui, Monſeigneur, nous allons l'appeler.

LES TROIS DOMESTIQUES, du côté du château.

M'ſieu l'intendant! M'ſieu l'intendant!

SCÈNE VIII.

GUIGNOL, GNAFRON, GROS-PIERRE, L'INTENDANT, MONSEIGNEUR, *caché derrière les domeſtiques.*

L'INTENDANT.

Fainéants! que faites-vous encore ici? Et pourquoi tout ce tapage?

(1) Oui, par mon âme, Monſeigneur! c'eſt moi qui ai croqué le prunier.

GNAFRON.

Nous venons pour régler nos comptes... Vous nous avez ben donné le bois, mais nous voulons l'argent.

L'INTENDANT.

Comment, drôles! vous n'êtes pas contents!... Vous avez reçu tout ce qui vous revient, & si Monseigneur eût été ici...

GNAFRON.

Monseigneur nous aurait pas traités comme ça; c'est un bon maître.

L'INTENDANT.

Monseigneur est un libertin qui a dévoré tout son bien dans la débauche.

GNAFRON.

Et vous, vous êtes une canaille.

L'INTENDANT.

Quelle audace! me parler de la sorte! Vous allez sortir d'ici sur l'heure. Je suis le seul maître au château.

GUIGNOL.

Le seul maître? Tu n'y penses pas, pauvre vieux.

L'INTENDANT.

Oui, le seul maître, & j'entends...

GUIGNOL.

Et celui-là, c'eſt donc une truffe?

Les domeſtiques s'écartent & laiſſent voir Monſeigneur.

L'INTENDANT, troublé.

Monſeigneur!... Monſeigneur a fait un heureux voyage?

MONSEIGNEUR.

Trève de compliments, Monſieur. Je connais l'indigne conduite que vous avez tenue pendant mon abſence. Depuis longtemps je ſoupçonnais votre friponnerie. C'eſt pour vous éprouver que je vous ai écrit, il y a huit jours, que j'étais ruiné. Non content de me voler, vous voulez fruſtrer ces fidèles ſerviteurs des gages qui leur ſont dus... Je ſais de quelle façon vous les avez traités. Mais vous n'arriverez pas à vos fins. (*Se tournant vers les domeſtiques.*) Voyons, combien eſt-il dû à chacun?

GROS-PIERRE.

A mé, nou cent ſeptante-cinq livre.

GUIGNOL.

A moi, ſeize cents francs.

GNAFRON.

Et à moi, dix-huit cent billards, dix-neuf cent ſoixante-neuf millions...

MONSEIGNEUR, riant.

Peste!... Mais, Gnafron, tous mes biens ne suffiront pas à te payer.

GNAFRON.

Oh! Monseigneur, je me contenterai d'un petit coin de vigne.

MONSEIGNEUR.

Je crois que tu t'es un peu trompé dans ton compte.

GNAFRON.

Que Monseigneur le règle, comme il l'entendra.

MONSEIGNEUR.

C'est bien!... Monsieur l'intendant regrette, j'en suis certain, ce qui s'est passé ce matin.

L'INTENDANT.

C'était une pure plaisanterie, Monseigneur.

GUIGNOL.

Comment donc qu'il chapote quand c'est pour de bon?

MONSEIGNEUR.

Pour vous payer de vos gages qu'il m'a portés en compte & vous indemniser de sa mauvaise plaisanterie, il veut vous donner dix mille francs, & j'en ajoute deux

mille pour les intérêts. Maintenant, vous le tenez, faites-vous payer; &, s'il ne s'acquitte pas de bonne grâce, plaisantez avec lui comme il a plaisanté avec vous. (*Il sort.*)

LES DOMESTIQUES.

Vive Monseigneur!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, EXCEPTÉ MONSEIGNEUR.

GNAFRON, à l'intendant.

Ah! ça, vieux! maintenant, te vas nous lâcher les douze mille francs, à quoi Monseigneur te condamne... ou nous te brûlons la cervelle... Choisis le bois que te veux pour ça.

L'INTENDANT.

Mes amis, mes bons amis, ayez pitié d'un pauvre père de famille qui a quatre enfants... orphelins. Vous ne perdrez rien de vos gages, allez!... mais, pour vous donner douze mille francs, où les prendrais-je?

GUIGNOL.

Vous me parlez comme à un goujon. Croyez-vous que nous ayions digéré votre sapin... Y faut lâcher la monnaie.

L'INTENDANT.

Malheureux! vous voulez donc me réduire à la mendicité?

GUIGNOL.

Décidément, il ne veut pas entendre raifon... Allez chercher vos piftolets, vous autres!

GNAFRON.

C'eft ça... Guignol, garde-moi ce gone à vue.

Gnafron & Gros-Pierre fortent.

L'INTENDANT.

Monfieur Guignol, laiffez-moi fortir, je vous en prie; je vous donne deux mille francs.

GUIGNOL.

Non pas, non pas; il faut cracher la fomme toute ronde.

Gnafron & Gros-Pierre rentrent avec un bâton.

GNAFRON.

Guignol, va chercher tes munitions; nous le gardons. (*Guignol fort.*)

L'INTENDANT.

Mon bon Gnafron, vous n'aurez pas le cœur de frapper mes cheveux blancs.

GNAFRON.

T'as p't-être respecté ma perruque, toi?

L'INTENDANT.

Je vous donne trois mille francs; laissez-moi partir.

GNAFRON.

Ne buge pas, ne buge pas!

GUIGNOL, rentrant.

Il n'a pas choisi son bois?

GNAFRON.

Il les veut tous; il ne fait pas de jaloux.

GUIGNOL, à l'intendant.

Donnes-tu d'argent?

L'INTENDANT.

Je n'en ai pas, mes bons amis.

GUIGNOL.

Apprêtez vos armes! En joue! Feu!

Ils frappent tous trois sur l'intendant.

L'INTENDANT.

Arrêtez! arrêtez! je consens à tout ce que vous voudrez.

GNAFRON.

Si il n'eſt pas content de la marchandiſe, il eſt difficile.

GUIGNOL, à l'intendant.

Ah! te deviens donc plus raiſonnable!

L'INTENDANT.

J'ai un peu d'argent ſur moi. Tenez, voilà vos douze mille francs. (*Il donne l'argent à Guignol & s'enfuit.*)

GUIGNOL.

Voyez-vous le gueuſard, il avait déjà rempli ſes poches pour filer... Monſeigneur eſt arrivé à temps. (*A la cantonnade.*) Bonſoir, vieux ſcélérat! à ne plus te revoir!.. Maintenant, c'eſt fête aujourd'hui au château!... Toi, Gros-Pierre, te vas aller couper un beau bouquet pour l'offrir à Monſeigneur.

GNAFRON.

Et moi, je lui ferai le compliment... J'y mettrai toutes les fleurs de mon éducance.

Ils ſortent en chantant & en danſant.

FIN DES VALETS A LA PORTE.

LE DÉMÉNAGEMENT

FANTAISIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

GUIGNOL.

MADELON, *sa femme.*

M. CANEZOU, *proprietaire.*

GNAFRON, *ami de Guignol.*

LE BAILLI.

LE BRIGADIER.

UN GENDARME



LE DÉMÉNAGEMENT

FANTAISIE EN UN ACTE

Une Place publique à Lyon.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUIGNOL, feul.

AH! Guignol, Guignol, le guignon te porfuit d'une manière bien rebarbarative. J'ai beau me virer d'un flanc & de l'autre [1], tout va de traviole chez moi... J'ai ben changé quarante fois d'état; je peux riuffir à rien... J'ai commencé par être canut

(1) Me tourner d'un côté & de l'autre.

comme mon père... Comme il me disait souvent dans sa chanson :

« Le plus cannant des métiers,
« C'est l'état de taffe, taffe,
« Le plus cannant des métiers,
« C'est l'état de taffetatier. »

Je boulottais tout petitement sur ma banquette... Mais v'là qu'un jour que j'allais au magasin... je demeurais en ce temps-là aux Pierres-Plantées... je descendais la Grand'-Côte avec mes galoches, sur ces grandes cadettes qu'ils appellent des trétoirs... v'là qu'en arrivant vers la rue Neyret, je mets le pied sur quéque chose de gras qu'un marpropre avait oublié sur le trétoir... Je glisse... patatrouf... les quatre fers en l'air... & ma pièce dans le ruissiau... Quand je me relève, ils étaient là un tas de grands gognands qui ricanaient autour de moi... Y en avait un qui baliait la place avec son chapeau... un qui me disait : M'sieu, vous avez cassé le verre de votre montre ? l'autre répondait : Laisse donc, te vois ben qu'il veut aller ce soir au thiâtre, il prend un billet de parterre... Je me suis retenu de ne pas leur cogner le melon... Enfin, je me ramasse ; je ramasse ma pièce dans le ruissiau, une pièce d'une couleur tendre, gorge de pigeon... ça lui avait changé la nuance... Je la porte au magasin, ils n'ont pas voulu la prendre... Y avait le premier commis, un petit faraud qui fait ses embarras... avec un morceau de vitre dans l'œil... qui me dit : Une pièce tachée ! j'aime mieux des trous à une pièce que

des taches! — Ah ben! que j'ai dit, je veux bien... — J'ai pris des grandes ciſeaux, j'ai coupé les taches tout autour... C'eſt égal, il a pas voulu la garder... Puis il m'a dit : — Vous vous moquez de moi, Moſſieu Guignol, ne revenez plus demander d'ouvrage à la maiſon... & dépêchez-vous de vous en aller, mon cher, car vous ne ſentez pas bon... — J'aurais bien voulu le voir, lui, s'il était tombé dedans, s'il aurait ſenti l'eau de Colonne... Je ſuis rentré à la maiſon; j'étais tout ſale; Madelon m'a agoniſé de ſottiſes : — Te v'là ! t'es toujours le même ! t'es allé boire avec tes pillandres, te t'es battu !... — Elle m'a appelé ſac à vin, pilier de cabaret, ivrogne du Pipelu (1)... Elle m'a tout dit; enfin... on n'en dit pas plus à la vogue de Bron (2)... La moutarde m'a monté au nez; je lui ai donné une giffle, elle m'a ſauté aux yeux; nous nous ſommes battus, nous avons caſſé tout le ménage.

C'te hiſtoire-là m'a dégoûté de l'état... Je me ſuis dit: Je vergète là depuis cinq ans ſans rien gagner... y faut faire un peu de commerce... Je me ſuis mis revendeur de gages (3) dans la rue Trois-Maſſacres (4)... Mais j'ai

(1) L'ancien quartier du Puits-Pelu répond au point où eſt aujourd'hui la rue du Palais-Grillet. Le dicton fort ancien que répète Guignol, prouve que ses habitants n'avaient pas renom de ſobriété.

(2) La vogue de Bron, village du Dauphiné, qui a été récemment réuni au département du Rhône, était fort connue à Lyon par un uſage bizarre qui rappelle les Saturnales. On pouvait s'y injurier librement ſans qu'il fût permis d'exercer d'autres repréſailles que celles de plus fortes injures. Cet uſage, dont l'origine ne nous eſt pas connue, n'a ceſſé que dans les premières années de ce ſiècle.

(3) Marchand de vieux meubles.

(4) C'eſt ainſi que Guignol & beaucoup de Lyonnais de ſon quartier prononcent le nom de la rue Tramaſſac.

mal débuté... J'ai acheté le mobilier d'un canut qui avait déménagé à la lune... Le propriétaire avait un bau de loyer... il a fuivi fon mobilier... Le commiffaire eft venu chez moi... il m'a flanqué à la cave... J'ai paffé une nuit avec Gafpard [1].

Mon vieux, que je me fuis dit après ça, faut changer de plan... T'as entrepris quéque chofe de trop conféquent... t'as voulu cracher plus haut que ta cafquette... Y faut faire le commerce plus en petit... Y avait un de mes amis qui avait une partie d'éventails à vendre... je l'ai achetée... & je les criais fur le pont... Mais j'avais mal choifi mon m'ment... c'était à la Noël... j'avais beau crier : Jolis éventails à trois fous! le plus beau cadeau qu'on peut faire à un enfant pour le jour de l'an!... Perfonne en achetait, & encore on me riait au nez.

Après ça, je me fuis fait marchand de melons... Pour le coup, c'était bien au bon m'ment... c'était au mois de Jeuliet... Mais quand le guignon n'en veut à un homme, il le lâche pas... C'était l'année du choléra... & les médecins défendaient le melon... J'ai été obligé

(1) Les falles baffes, dites *les caves*, de l'Hôtel-de-Ville de Lyon, ont longtemps fervi de prifon municipale. Elles étaient fréquentées par de nombreux rats qui s'engraiffaient des reliefs des prifonniers ; & l'un d'eux, qui s'était fait remarquer par fes traits de gentilleffe, avait reçu des habitués le nom de Gafpard qu'il a tranfmis à fa poftérité. Or, les caves de Lyon n'ont pas enfermé feulement des vauriens & des vagabonds. Plus d'un honnête bourgeois, plus d'un homme des meilleures familles de notre ville y a paffé, pendant la Révolution, de longues nuits triftement égayées par Gafpard. De là la célébrité de ce perfonnage dans toutes les claffes de la cité lyonnaife.

de manger mon fonds... toute ma marchandiſe y a paſſé... Hé ben! ça n'a pas arrangé mes affaires... au contraire, ça les a tout à fait dérangées... J'ai dépoſé mon bilan... ça a fait du bruit... la juſtice eſt venue ſur les lieux avec les papiers néceſſaires... & elle a dit : V'là une affaire qui ne ſent pas bonne... C'eſt égal, les créanciers ont eu bon nez, ils n'ont point réclamé de dividende.

J'ai pas eu plus de chance dans mes autres entrepriſes (1)...

Y a bien un quéqu'un qui m'avait conſeillé de me faire avocat... parce qu'il diſait que j'avais une jolie organe... Mais y en a d'autres qui m'ont dit que, pour cette choſe-là, je trouverais trop de concurrence.

Ah! j'ai eu, par exemple, un joli m'ment... je m'étais fait médecin margnétiſeur, & ma femme Madelon ſonnambule... C'était un de mes amis qui avait travaillé chez un phyſicien qui m'avait donné des leçons... Madelon guériſſait toutes les maladies... On n'avait qu'à lui apporter quéque choſe de la perſonne... ſa veſte, ſes cheveux, quoi que ce ſoit, enfin... Elle diſait ſa maladie & ce qu'y fallait lui faire... Les écus roulaient chez nous comme les pierres au Gourguillon... & tous les jours y avait cinq ou ſix fiacres à notre porte... C'eſt que Madelon était d'une force!... Et pour le déplacement des *eſſences!*... c'était le même ami qui m'avait appris ça... Elle y voyait par le bout du doigt, elle y voyait par l'eſ-

(1) Il va de ſoi que ce récit ſe prolonge & ſe varie *a guſto*.

tomac, de partout, enfin... Elle lifait le journal, rien qu'en s'affiyant deffus... Eh ben! nous avons fini par avoir un accident... Y avait une jeuneffe qui était malade de la poitrine; Madelon l'a confeillée de s'ouvrir une carpe fur l'eftomac & de s'affeoir fur un poêle bien chaud, jufqu'à ce que la carpe foye cuite... Elle a prétendu que ça lui avait fait mal... ça nous a ôté la confiance... Les fiacres font plus venus, les écus non plus... Nous avions fait bombance pendant le bon temps, acheté un beau mobilier... y fallait payer ça... Tout a été fricaffé.

Du depuis, je n'ai fait que vicoter... je fuis revenu à ma canuferie... mais l'ouvrage ne va pas... Le propriétaire m'eft fur les reins pour fon loyer... je lui dois neuf termes... Il eft venu hier... il va revenir aujourd'hui... Je fais plus où donner de la tête.

SCÈNE II.

GUIGNOL, MADELON.

MADELON.

Te v'là encore à flâner au lieur d'être fur ton métier, pillandre.

GUIGNOL.

Ah! Madelon, j'ai affez de caffement de tête comme ça... laiffe-moi la paix... Le propriétaire va venir... j'ai pas d'argent à lui donner.

MADELON.

T'en as bien de l'argent pour aller au cabaret. D'où viens-tu à présent ?

GUIGNOL.

Je viens de la Bourse... Le Crédit mobilier a de la hausse.

MADELON.

Oui, ils sont jolis notre crédit & notre mobilier. Te ne te corrigeras donc jamais ; te ne feras jamais à ton ouvrage... toujours à boire avec des pillandres comme toi... Ta pièce n'est seulement pas à moitié...

GUIGNOL.

Madelon, si t'as envie de te disputer & de refaire connaissance avec le manche à balai, battons-nous tout de suite, parce que j'ai pas le temps.

MADELON.

T'es ben trop lâche !

GUIGNOL.

Je t'ai dit que le propriétaire va venir. As-tu d'argent à lui donner ?

MADELON.

Où veux-tu que je le prenne, gueusard ? Te me manges la chair & les os.

GUIGNOL.

Es-tu décidée à lui laisser emporter ton bazar, au propriétaire?

MADELON.

Te veux donc que nous restions sur la paille?

GUIGNOL.

Eh ben! va faire ton paquet. Quand les pâles rayons de la lune projeteront leur éclat argenté,... plus argenté que mon gousset... sur les châssis de la Grand'-Côte, y faudra changer de quartier en catimini.

MADELON.

Ah! scélérat, v'là à quoi te me réduis!

GUIGNOL.

Garde ta langue pour une meilleure occasion, & va vîte.

MADELON.

Oui, j'y vas... scélérat, pendard, coquin, brigand... (*Elle sort.*)

GUIGNOL.

Ah! si j'avais le temps, Madelon, comme je te règlerais! (*Il sort aussi.*)

SCÈNE III.

M. CANEZOU, PUIS GUIGNOL.

CANEZOU, feul.

Qu'on eſt malheureux d'être propriétaire aujourd'hui ! J'ai été obligé de faire à mes maiſons des réparations conſidérables. On a tellement abaiſſé le ſol de la rüe, qu'il m'a fallu y ajouter trois étages... par deſſous... Avec cela, perſonne ne paie... La Saint-Jean eſt paſſée, la Noël eſt venue, & point d'argent... Il faudra que je faſſe un exemple & que je faſſe vendre le mobilier d'un de ces récalcitrants. J'ai ſurtout ce Guignol qui me doit neuf termes & qui ne répond à mes réclamations que par des balivernes... Il faut que je l'intimide, que j'obtienne de lui un à-compte, ou que je l'expulſe... Allons, finiſſons-en... Mais mes rhumatiſmes ne me permettent guères de monter juſqu'à ſon neuvième étage, & je n'ai pas envie d'entrer chez lui ; je ne ſais pas comment il me recevrait... je m'en vais l'appeler... Monſieur Guignol ! Monſieur Guignol ! Monſieur Guignol !

GUIGNOL, de l'intérieur.

Je n'y ſuis pas.

CANEZOU.

Comment ! vous n'y êtes pas, & vous me répondez !

GUIGNOL, de même.

Je peux pas ſortir; je mets une pièce à mon pantalon qui eſt déchiré au coude.

CANEZOU.

J'ai à vous parler : voulez-vous deſcendre ?

GUIGNOL, à la fenêtre.

Si je veux des cendres ?... j'en ai pas beſoin, j'en ai mon plein poêle.

CANEZOU.

Le drôle ne viendra pas, tant qu'il ſaura qu'il a affaire à moi. Il faut que je déguiſe ma voix, & que je lui faſſe croire que le facteur lui apporte une lettre.

Il frappe neuf coups avec roulement, comme frappaient jadis les facteurs de la poſte, & ſe cache.

GUIGNOL, de l'intérieur.

Qué que c'eſt ?

CANEZOU, contrefaiſant ſa voix.

C'eſt le facteur... Je vous apporte une lettre, une lettre chargée; il y a de l'argent dedans.

GUIGNOL.

De l'argent ! Je dégringole ! (*On l'entend deſcendre les neuf étages. — Arrivant :*) Ah ! nom d'un rat! le pro-

priétaire!... je ſuis pincé!... (*A Canezou.*) On n'a pas beſoin de vous, mon brave homme! on a ramoné les cheminées il y a huit jours.

CANEZOU.

Sapriſti, je ne ſuis pas le ramoneur, je ſuis votre propriétaire, & je viens...

GUIGNOL.

Ah! c'eſt vous, M'ſieu Canezou, je vous remettais pas, je vous demande pardon. Comment ça va-t-y?

CANEZOU.

Ça ne va pas mal! Je viens ſavoir, Monſieur Guignol...

GUIGNOL.

Ah! y a fait un bien grand vent l'autre jour. Je me ſuis laiſſé dire qu'y avait un homme que le vent lui avait emporté ſon chapeau, ſes bas, & tous les boutons de ſon pantalon ; ça le gênait pour marcher. Ça ſerait pas vous, par hasard?

CANEZOU.

Il eſt vrai que le vent a été très-fort... mais il ne s'agit pas de cela... Je viens ſavoir quand nous en finirons pour notre compte.

GUIGNOL.

Notre compte!.. Oh! ſi vous me devez quéque petite choſe, ne vous gênez pas; je ſuis pas preſſé.

CANEZOU.

Mais je le ſuis, moi!.. C'eſt de mon loyer que je veux parler.

GUIGNOL.

Vous voulez payer votre loyer?... Ah! vous avez bien raiſon... faut jamais rien devoir.

CANEZOU.

Monſieur Guignol, ces plaiſanteries-là ne ſont pas de bon goût!... Vous me devez neuf termes. (*Il s'avance vers lui.*)

GUIGNOL.

Ah! nom d'un rat! parlez pas de ſi près... Il manque des dominos à votre jeu, &, quand vous êtes en colère, vous m'envoyez des poſtillons... comme un feu d'artiſifle... C'eſt pas cannant!

CANEZOU.

Le drôle m'inſulte, mais il faut me contenir... Voulez-vous me payer, oui ou non?

GUIGNOL.

Oui.

CANEZOU.

Ah!

GUIGNOL.

Oui, je veux vous payer... mais pas de pécuniaux (1).

CANEZOU.

De pécuniaux! Qu'eſt-ce que c'eſt que ça?

GUIGNOL.

Pas d'eſpinchaux.

CANEZOU.

Eſpinchaux!... Ces gens-là ont des manières de s'exprimer!

GUIGNOL.

Pas d'eſcalins.

CANEZOU.

Eſcalins!

GUIGNOL.

Pas de patars.

CANEZOU.

Patars!... Je ne vous comprends pas, expliquez-vous.

GUIGNOL.

Eh bien! y a rien dans le gouſſet.

(1) *Des pécuniaux;* de l'argent. — V. la note p. 149. *Le Duel.*

CANFZOU.

Vous n'avez pas d'argent? Je vous en ferai bien trouver.

GUIGNOL.

Vous me rendrez ſervice, par exemple.

CANEZOU.

Vous avez un mobilier?

GUIGNOL.

Oui, oui, un mobilier de luxe. On m'en donnerait bien trente ſous au Mont-de-Piété!

CANEZOU.

Vous avez une commode?

GUIGNOL.

Je l'ai plus : elle m'était devenue incommode... les logements ſont ſi petits aujourd'hui.

CANEZOU.

Et votre miroir antique?

GUIGNOL.

Je l'ai vendu cet été... pour boire à la glace.

CANEZOU.

Vous aviez une garde-robe?

GUIGNOL.

Il était un peu caffé. Je l'a donné à un ébéniſtre de la rue Raiſin pour l'arranger; on a tout démoli dans cette rue & mon garde-robe avec.

CANEZOU.

Ta, ta, ta... Et votre table en noyer a-t-elle été démolie auſſi?

GUIGNOL.

Non; mais un jour, on a mis la marmite deſſus... La marmite fuyait, ça a fait un trou, & la table s'eſt toute éclapée.

CANEZOU.

Vous me faites des contes à dormir debout.

GUIGNOL.

Vous avez bien raiſon... Allons nous coucher!

CANEZOU.

Voyons, Monſieur Guignol, je veux être bon pour vous... Voulez-vous gagner vingt francs?

GUIGNOL.

Pour ça, je veux bien... Que faut-il faire?

CANEZOU.

Je vais vous l'expliquer... Vous me devez trois cent vingt francs pour neuf termes... Hé bien, je vous laiſſe quitte à trois cents francs... payez-les moi; c'eſt vingt francs que vous gagnez.

GUIGNOL.

Ah! c'eſt donc ça! Vous êtes un vieux malin, vous!... Eh ben, je veux bien; mais v'là comme nous allons nous arranger... Vous allez me donner les vingt francs en argent, & moi je vous donnerai mon billet pour les trois cent vingt... Vous aurez la ſignature Guignol.

CANEZOU.

Vous vous moquez de moi... Eh bien, je vous ferai changer de ton... je vais vous faire donner un commandement.

GUIGNOL.

Les commandements! ah! je connais ça; on me les a appris quand j'étais petit :

« Tes père & mère... »

CANEZOU.

Eh bien! il y en a un que vous avez oublié :

« Ton propriétaire tu paieras
« A Noël & à la Saint-Jean. »

GUIGNOL.

Ah ! c'eſt pas comme ça qu'on me l'a appris :

« A ton vilain propriétaire tu donneras,
« A chaque terme, autant d'argent
« Qu'on en donne à préſent,
« Sur le pont Morand. »

CANEZOU.

Le drôle a réponse à tout... Voyons, je veux en terminer... Je vous donne quittance ; mais à une condition... une ſeule... videz les lieux !

GUIGNOL.

Ah ! par exemple... c'eſt pas mon état... je travaille pas ſur cette matière.

CANEZOU.

Eh bien ! je les ferai vider par l'huiſſier.

GUIGNOL.

Vous irez chercher vos huiſſiers à Véniſſieux (1) !... Faudra ben toujours qu'ils ſe bouchent le nez en ſaiſiſſant ça.

CANEZOU.

Décidément vous n'êtes qu'un fripon !

(1) Voyez, ſur l'induſtrie de Véniſſieux, la note p. 215 : *Un Dentiſte.*

GUIGNOL.

Un fripon !... Venez donc me dire ça à deux pouces du bec !

CANEZOU.

Vous ne valez pas plus que votre ami Gnafron... un ivrogne, un vaurien qui me doit aussi huit termes.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GNAFRON.

GNAFRON, entrant & poussant M. Canezou.

Qu'est-ce qui parle de moi, ici ?

CANEZOU.

Ah ! les canailles ! voilà comment vous me traitez... Je vais chercher les huissiers, le bailli, la maréchaussée... (*Il sort furieux.*)

SCÈNE V.

GUIGNOL, GNAFRON.

GNAFRON.

En quel siècle vivons-nous, mon pauvre Chignol ? Se voir insurter en pleine rue par ses créanciers !

GUIGNOL.

Te lui as fait prendre le chemin de fer?

GNAFRON.

Qué qu'il te voulait, le vieux grigou?

GUIGNOL.

Oh! des bêtises; il me demandait de l'argent... Je lui dois neuf termes...

GNAFRON.

Neuf termes!... & te lui as jamais rien donné?

GUIGNOL.

Rien.

GNAFRON.

Tiens! embrasse-moi!... Je t'ai toujours aimé, Chignol!... T'es le modèle des locataires!

GUIGNOL.

Oui, mais le vieux va revenir avec sa maréchaussée... T'es bien bon à donner un coup de main à un ami?

GNAFRON.

Y a assez longtemps que nous nous connaissons! Qué qu'y a à faire?

GUIGNOL.

Y a à boire une bouteille quand nous aurons fait changer d'air à mon bataclan qui eſt là-haut.

GNAFRON.

Comme ça, te prends la lune pour le ſoleil?

GUIGNOL.

Oui, oui .. je veux plus reſter dans cette maiſon... une baraque mal habitée... y a pas ſeulement un concierge...

GNAFRON.

Et ouſque tu vas?

GUIGNOL.

J'ai pas encore trouvé un logement qui me convienne... Les propriétaires ſont ſi ridicules... ils veulent tous des arrhes... T'as ben un coin à me prêter pour mettre mon bazar?

GNAFRON.

J'ai ma ſuſpente... elle a ſeize pieds carrés... mais, par exemple, elle eſt habitée...

GUIGNOL.

Habitée! eſt-ce que te loges des maçons, à préſent?

GNAFRON.

Non! mais y a une ménagerie... y a de cafards... j'en ai compté l'autre jour de quoi faire un régiment avec la musique... y a de z'aragnées... y a de puces, y a de bardanes [1].

GUIGNOL

Sois tranquille; nous leur porterons de la société.

GNAFRON.

Commençons-nous tout de suite?

GUIGNOL.

Oui, oui, en avant, & vivement!... Cependant, attention, Gnafron! ménage mes porcelaines & mes bronzes d'art! (*Il appelle.*) Madelon! Madelon! v'là le m'ment!

SCÈNE VI.

DÉMÉNAGEMENT. — *On voit paraître la Lune.*

GUIGNOL, GNAFRON & MADELON passent successivement sur le devant de la scène, en portant divers objets de ménage, & repassent ensuite dans le fond pour retourner au logement de Guignol. A chaque rencontre, ils échangent des lazzis.

Il est impossible d'écrire cette scène; elle est essentiellement *à gusto*. Le temps, le lieu, les objets déménagés

(1) *Bardane;* punaise.

font varier fans ceffe le thème fur lequel s'exerce la verve de l'artifte.

Dans le défilé figurent le plus fouvent *un bois de lit* en fort mauvais état, *un matelas* idem, *une commode* fans tiroirs, *une poêle percée*, *une ouche* de boulanger d'une longueur démefurée, &c., &c. Cette férie fe clôt toujours par deux meubles indifpenfables, *la feringue* & *le pot de chambre* ; & on devine, fans de grands efforts d'imagination, le texte des plaifanteries dont ils font l'objet.

A la fin du déménagement, Guignol voit venir la maréchauffée, & tous s'enfuient en criant : SAUVE QUI PEUT !

Suivant plufieurs manufcrits, l'arrivée de la maréchauffée termine la pièce. D'autres y ajoutent les fcènes fuivantes.

SCÈNE VII.

LE BAILLI, LE BRIGADIER, LE GENDARME, PUIS CANEZOU.

LE BAILLI, aux gendarmes.

Meffieurs, lorfque l'immoralité a perverti tous les cœurs...

LE GENDARME.

Ah ! Moffieu le Bailli, vous avez bien raifon...

LE BRIGADIER.

Taifez-vous, cavalier ; laiffez parler Moffieu le Bailli.

LE BAILLI.

Meſſieurs, lorſque l'immoralité...

Le Brigadier éternue.

LE GENDARME.

Ah! cette fois, brigadier, c'eſt vous qui interrompez Moſſieu le Bailli.

LE BAILLI.

Meſſieurs, lorſque l'immoralité... (*On entend aboyer un chien.*) Décidément je ne peux pas faire mon diſcours aujourd'hui... Mais, bah! je l'ai déjà fait pluſieurs fois, &...

CANEZOU, entrant.

Eh! bien, Meſſieurs, avez-vous mis le mobilier de ce drôle ſous la main de la juſtice?

LE BAILLI.

Nous vous attendions pour procéder... nous vous ſuivons.

CANEZOU.

Non, non! je préfère vous ſuivre moi-même; j'ai mes raiſons.

LE BAILLI.

Gendarme, montez au neuvième étage, chez le nommé Guignol; faites-vous ouvrir & avertiſſez-nous.

LE GENDARME monte.— Il paraît un inftant après à la fenêtre, & dit :

Je trouve la porte ouverte & rien dans la maifon.

CANEZOU.

Il n'y a rien ?

LE GENDARME.

Il y a un rat.

CANEZOU.

Oh ! le fcélérat ! trop tard ! trop tard !... Mais il ne nous échappera pas... il reviendra certainement ici... Monfieur le Bailli, cachez-vous,... ou plutôt feignez de dormir en ces lieux... ne dormez que d'un œil ; guettez-le & emparez-vous de fa perfonne... Moi, je vais chercher du renfort. (*Il fort.*)

SCÈNE VIII.

LE BAILLI, LE BRIGADIER, LE GENDARME, PUIS GUIGNOL.

LE BAILLI.

Monfieur Canezou a raifon... il faut faifir cet impudent qui s'eft joué de nous... Plongeons-nous dans un fommeil feint.

Ils fe couchent tous trois fur la rampe. — Guignol arrive & touche le bailli, qui fe plaint d'avoir été frappé. — Les gendarmes fe juftifient. — Querelle. — Ils fe recouchent.

Guignol reparaît & frappe fucceffivement les deux gendarmes. — Même jeu.

Puis il revient avec un bâton & fait tomber la toque du bailli.

Il plante le bâton devant la rampe; les gendarmes & le bailli tentent en vain de l'arracher. — Le bâton s'agite & fe promène, &c., &c...

Enfin, Guignol les bat & les difperfe.

Mais, au moment où il fe félicite de fon fuccès & appelle Gnafron pour boire bouteille, M. Canezou revient avec le bailli & la maréchauffée. — Guignol eft faifi.

SCÈNE IX.

GUIGNOL, M. CANEZOU, LE BAILLI, LE BRIGADIER, LE GENDARME.

CANEZOU.

Nous le tenons enfin.

LE BAILLI.

Il ne fera pas dit qu'on fe fera impunément joué de nous. Conduifez-le en prifon!

GUIGNOL.

En prifon!... Un m'ment! un m'ment! On ne mène pas en prifon un gone comme moi qu'à Givors a tiré du canal trois hommes qui fe noyaient.

CANEZOU.

A Givors?

GUIGNOL.

Oui... y a douze ans... Y avait un papa à perruque qui vendait de la mort aux rats...

CANEZOU.

Arrêtez!... Ce jour-là, poſſédé de la paſſion de la pêche à la ligne, ce négociant avait jeté dans les flots du canal une ligne garnie d'un aſticot dont les effets étaient irréſiſtibles... Tout à coup le goujon biche... le pêcheur donne un coup ſec... Mais à ce moment un limaçon perfide & jaloux dirigeait ſes pas dans ces lieux... le pied du pêcheur gliſſe... il tombe dans le canal...

GUIGNOL.

Vous le connaiſſez?

CANEZOU.

Le limaçon?

GUIGNOL.

Non; le pêcheur?

CANEZOU.

C'était moi.

GUIGNOL.

C'était vous! ah!

CANEZOU.

Et mon ſauveur?

GUIGNOL.

C'était moi.

CANEZOU.

C'était vous! ah! dans mes bras, mon fauveur! dans mes bras! *(Ils s'embraffent.)*

LE BAILLI.

Arrêtez!... A ce moment, un homme, tourmenté par des malheurs domeftiques, fe promenait le long du canal en donnant un libre cours à fes mélancoliques penfées... La journée était orageufe... un vent glacial fouettait les feuilles des arbres & foulevait les ondes... Cet homme portait un parapluie feuille morte... Un coup de vent l'enlève & le fait tourbillonner dans les airs... Défolé de perdre ce compagnon de fes rêveries, cet homme s'élance & tombe dans le canal fur un pêcheur à la ligne qui s'était précipité à la recherche de fa proie.

GUIGNOL.

Vous connaiffez cet homme?

LE BAILLI.

C'était moi.

GUIGNOL.

C'était vous! ah!

CANEZOU.

Et le pêcheur, c'était moi!

LE BAILLI.

C'était vous! Et mon ſauveur?

GUIGNOL.

C'était moi.

LE BAILLI.

C'était vous! Ah! dans mes bras, mon ſauveur!

CANEZOU.

Dans nos bras, notre ſauveur! (*Ils s'embraſſent.*)

LE BRIGADIER.

Arrêtez!... Ce jour-là, un jeune habitant de Rive-de-Gier, trouvant que le maître d'école de l'endroit avait quelque choſe de monotone & de faſtidieux dans ſon enſeignement, l'avait planté là pour aller goûter les délices du bain dans le canal...

TOUS.

Ah!

LE BRIGADIER.

Il ſe livrait à une coupe gracieuſe, lorſqu'il ſent un inſtrument contondant lui dégringoler ſur la nuque du cou... C'était un parapluie feuille morte.

TOUS.

Ah !

LE BRIGADIER.

Il s'apprêtait à le faifir... lorfqu'il reçoit fur le dos un particulier qui s'élançait à la pourfuite de ce riflard...

TOUS.

Ah !

LE BRIGADIER.

C'en était trop... il fuccombe... & bientôt le canal aurait tout dévoré, fi...

GUIGNOL.

Ce jeune habitant de Rive-de-Gier, vous le connaiffez?

LE BRIGADIER.

C'était moi.

GUIGNOL.

C'était vous ! ah !

LE BAILLI.

Et le parapluie, c'était moi.

LE BRIGADIER.

C'était vous !... Et mon fauveur ?

GUIGNOL.

C'était moi.

LE BRIGADIER.

C'était vous! ah! dans mes bras, mon ſauveur!

LE BAILLI & CANEZOU.

Dans nos bras! notre ſauveur! (*Ils s'embraſſent.*)

LE GENDARME.

Arrêtez!... Moi, je ne ſuis pas tombé dans le canal... mais je voudrais en avoir goûté l'onde amère, Moſſieu Guignol, pour avoir le droit de vous ſerrer dans mes bras. (*Ils s'embraſſent tous.*)

LE BAILLI.

Voilà bien des reconnaiſſances!

CANEZOU.

La mienne ne finira jamais... Guignol, je vous fais remiſe de mes neuf termes... Et ce n'eſt pas tout: ma maiſon eſt déſormais la vôtre, je vous la donne!...

GUIGNOL.

Allons, ça ſert à quéque choſe de ſavoir nager... C'eſt pas l'embarras que ça m'a donné pas mal d'agrément quand j'étais jeune... Je piquais une tête du pont de Pierre dans la Saône, à dix pas de la Mort-qui-Trompe...

Je defcendais de Neuville à la Quarantaine en faifant la planche, & fur les quais le monde s'accoudaient fur le parapet pour me voir filer... Allons! me v'là propriétaire à préfent... faut plus badiner... Je ferai payer d'avance, & je me méfierai de la lune.

AU PUBLIC.

AIR : *On dit que je fuis fans malice.*

Bien fouvent dans notre ménage
On voit que l'argent déménage.
Si on n'y met pas de ménagement,
On arrive au déménagement.
Mais, pour mériter vot' fuffrage,
Guignol a b'foin qu'on l'encourage.
Il demand' vos applaudiffements :
N'y mettez pas des ménagements (1).

FIN DU DEMÉNAGEMENT.



(1) On croit que Mourguet grand-père avait dans fon répertoire un *Déménagement.* C'eft là, en effet, un fujet fi effentiellement guignolefque, qu'on peut facilement fuppofer qu'il a été traité à l'origine du genre ; mais l'exécution en eft auffi effentiellement variable avec les circonftances de temps & de lieu, & il eft probable qu'il refte aujourd'hui peu de chofe de l'œuvre primitive. Au furplus, *le Déménagement* eft une des pièces le plus conftamment goûtées du répertoire, & la réputation d'un théâtre Guignol s'établit fur la manière dont elle y eft jouée. C'eft la fommité la plus ardue de la *commedia dell'arte.*



TABLE

	Pages.
Introduction	v
Les Couverts volés, pièce en deux actes	3
Le Pot de Confitures, pièce en un acte	45
Les Frères Coq, pièce en un acte	69
Le Portrait de l'Oncle, pièce en un acte	117
Le Duel, pièce en un acte	147
Le Marchand de Veaux, pièce en un acte	177
Un Dentiste, fantaisie en un acte	207
Le Marchand de Picarlats, pièce en deux tableaux	247
Les Valets a la porte, pièce en un acte	279
Le Déménagement, fantaisie en un acte	317



Lyon. — Impr. de Louis Perrin.

